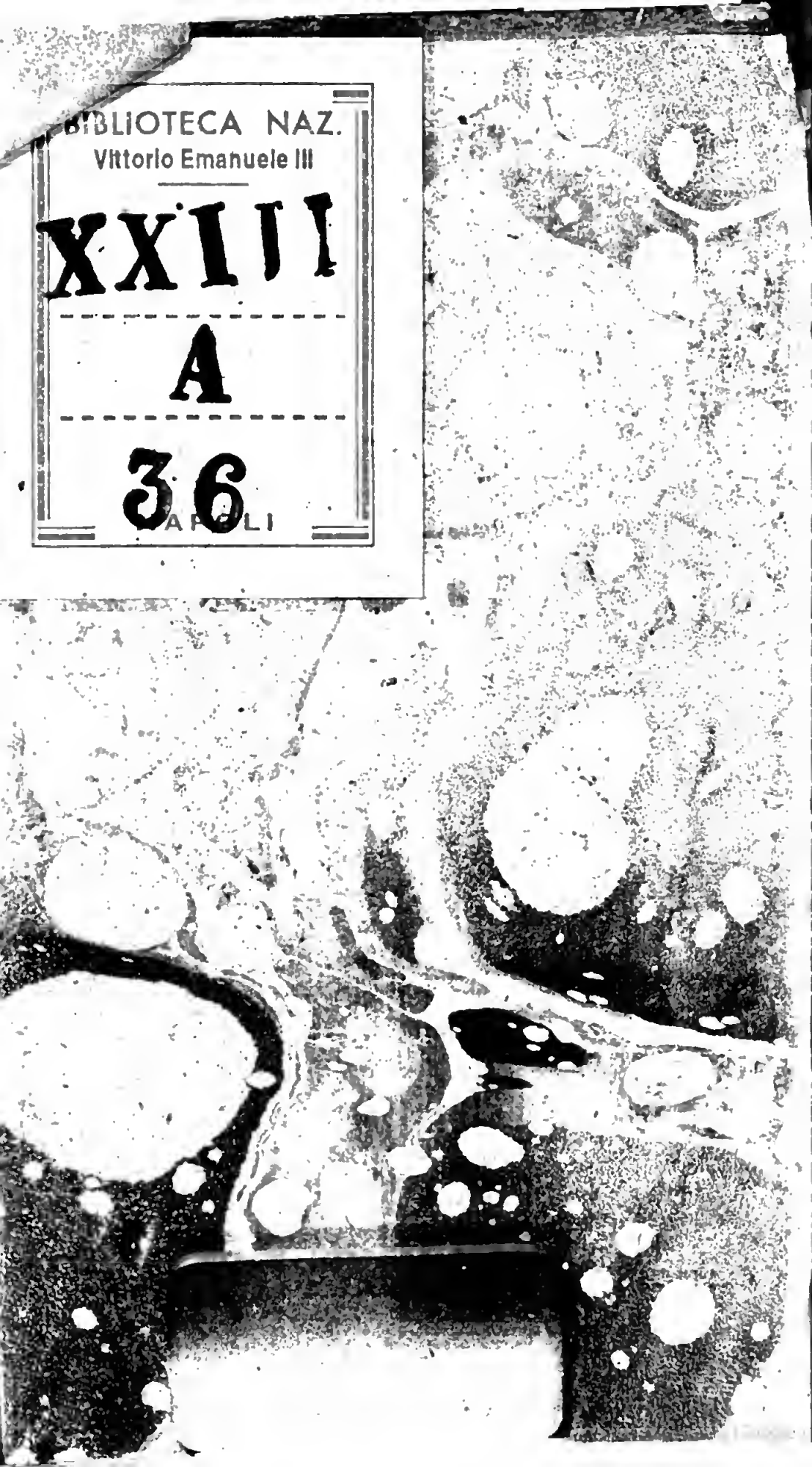
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
36
NAPOLI



XXIII
cc
36

# COLLECTION
## COMPLETE
# DES ŒUVRES
## DE
## J. J. ROUSSEAU.

---

*TOME VINGT-TROISIEME.*

# COLLECTION
## *COMPLETE*
# DES ŒUVRES
## *DE*
## J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-TROISIEME.

Contenant la ſuite du II^e. & le III^e. Dialogue de *Rouſſeau Juge de Jean Jaques.*

A GENEVE.

*M. DCC. LXXXII.*

# ROUSSEAU

## *JUGE DE*

# JEAN-JAQUES.

## DIALOGUES.

*Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.*
OVID. TRIST.

# ROUSSEAU

## *JUGE DE*

## JEAN-JAQUES.

*Suite du deuxieme Dialogue.*

LE FRANÇOIS.

L'AVIDITÉ ne raiſonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animoſité raiſonne ſouvent plus mal encore. Cela ſe ſent à merveilles quand on examine les allures de vos Meſſieurs, & leurs ſinguliers raiſonnemens qui les déceleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur paſſion.

Toutes ces objections m'étoient préſentes quand j'ai commencé d'obſerver notre homme : mais en le voyant familiérement j'ai ſenti bientôt & je ſens mieux chaque jour que les vrais motifs

qui le déterminent dans toute ſa conduite ſe trouvent rarement dans ſon plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui ſi l'on ne veut s'abuſer ſans ceſſe.

D'abord comment ne ſent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, ſavoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à ſon âge de maiſon en maiſon, faire ſa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artiſtes, à tous ceux dont on le laiſſeroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le ſien, & parmi leſquels je ne ſerois pas ſans vous.

Il a fait aſſez d'expériences de la façon dont le traiteroient les muſiciens, s'il ſe mettoit à leur merci pour l'exécution de ſes ouvrages, comme il y ſeroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manége il pourroit réuſſir, il devroit toujours trouver trop chers des ſuccès achetés à ce prix. Pour moi du moins penſant autrement que le public ſur le véritable honneur, j'en trouve beau-

coup plus à copier chez ſoi de la muſique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y ſouffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaiſant. Voilà ce que tout eſprit judicieux devroit ſentir lui-même ; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. eſt indolent, pareſſeux comme tous les contemplatifs : mais cette pareſſe n'eſt que dans ſa tête. Il ne penſe qu'avec effort, il ſe fatigue à penſer, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce ſoit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en ſera tourmenté. Cependant il eſt vif, laborieux à ſa maniere. Il ne peut ſouffrir une oiſiveté abſolue : il faut que ſes mains, que ſes pieds, que ſes doigts agiſſent, que ſon corps ſoit en exercice, & que ſa tête reſte en repos. Voilà d'où vient ſa paſſion pour la promenade ; il y eſt en mouvement ſans être obligé de penſer. Dans la rêverie on n'eſt point actif. Les images ſe tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le ſommeil ſans le con-

cours de la volonté : on laiſſe à tout cela ſuivre ſa marche, & l'on jouit ſans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'eſt autre choſe ; on y met du ſien. Si-tôt que le raiſonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'eſt plus un repos ; elle eſt une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la ſeule idée l'accable & le rend pareſſeux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'eſprit agiſſe, quelque peu que ce puiſſe être. Il n'eſt avare ni de ſon tems, ni de ſa peine, il ne peut reſter oiſif ſans ſouffrir ; il paſſeroit volontiers ſa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à ſon aiſe : mais ce ſeroit pour lui le plus cruel ſupplice de la paſſer dans un fauteuil en fatigant ſa cervelle à chercher des riens pour amuſer les femmes.

De plus il déteſte la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le faſſe à ſon heure & non pas à celle d'autrui. Il porte ſans peine le joug de la néceſſité des choſes, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant ſon

tems qu'une ſimple au moment preſcrit.

A-t-il une affaire, une viſite, un voyage à faire, il ira ſur le champ ſi rien ne le preſſe; s'il faut aller à l'inſtant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il ſe défit de ſa montre, fut un des plus doux de ſa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un tranſport de joie, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt!

S'il ſe plie avec peine aux fantaiſies des autres, ce n'eſt pas qu'il en ait beaucoup de ſon chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'eſt pas ſa raiſon qui l'empêche de l'être, c'eſt ſa pareſſe; car les caprices ſont des ſecouſſes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne ſait pas même obéir à la ſienne, ou plutôt il trouve ſi fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie ſuivre une impreſſion purement machinale qui l'entraîne ſans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès ſa jeuneſſe le joug propre des ames foibles & des vieil-

lards, ſavoir celui de l'habitude. C'eſt par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, ſans autre motif ſi ce n'eſt qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la ſuivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il eſt incroyable à quel point cette pareſſe de vouloir le ſubjugue. Cela ſe voit juſques dans ſes promenades. Il répétera toujours la même juſqu'à ce que quelque motif le force abſolument d'en changer : ſes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela ſe fait ſans avoir beſoin d'y penſer. Il iroit de cette façon toujours rêvant juſqu'à la Chine ſans s'en appercevoir ou ſans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaiſent ; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction eſt néceſſaire pour tourner & revenir ſur ſes pas, & en compagnie il ſe met ſans y penſer à la ſuite des autres pour n'avoir pas beſoin de penſer à ſon chemin ; auſſi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait ſeul.

Tous les hommes ſont naturellement pareſſeux, leur intérêt même ne les

anime pas, & les plus preſſans beſoins ne les font agir que par ſecouſſes; mais à meſure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pouſſe, les tient ſans ceſſe en haleine parce qu'il eſt la ſeule paſſion qui leur parle toujours : c'eſt ainſi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher ſon bonheur loin de lui eſt le ſeul qui connoiſſe l'incurie & les doux loiſirs, & J. J. eſt cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'eſt plus uniforme que ſa maniere de vivre : il ſe leve, ſe couche, mange, travaille, ſort & rentre aux mêmes heures, ſans le vouloir & ſans le ſavoir. Tous les jours ſont jettés au même moule; c'eſt le même jour toujours répété; ſa routine lui tient lieu de toute autre regle : il la ſuit très-exactement ſans y manquer & ſans y ſonger. Cette molle inertie n'influe pas ſeulement ſur ſes actions indifférentes, mais ſur toute ſa conduite, ſur les affections mêmes de ſon cœur, & lorſqu'il cherchoit ſi paſſionnément des liaiſons qui lui convinſſent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le haſard lui préſenta. L'indolence & le beſoin

d'aimer ont donné ſur lui un aſcendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occaſion, le beſoin du moment, l'habitude trop rapidement priſe, ont déterminé tous ſes attachemens & par eux toute ſa deſtinée. En vain ſon cœur lui demandoit un choix, ſon humeur trop facile ne lui en laiſſa point faire. Il eſt peut-être le ſeul homme au monde des liaiſons duquel on ne peut rien conclure; parce que ſon propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il ſe trouva toujours ſubjugué avant d'avoir eu le tems de choiſir. Du reſte l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit ſans ceſſe le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même perſonne. Enfin je ne l'ai jamais vu ſe dégoûter d'aucune choſe qui une fois lui eût fait plaiſir.

C'eſt par ces obſervations & d'autres qui s'y rapportent, c'eſt par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les ſingularités de ſa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent ſans avoir jamais approché du

ſien. C'eſt par pareſſe, par nonchalance, par averſion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la muſique. Il fait ſa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de ſa journée, de ſon tems, de ſon travail, de ſon loiſir à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun ſouci de rien, il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire, il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le ſoir quand il ſe délaſſe & ſe promene, ſon ame ne ſort du calme que pour ſe livrer à des émotions délicieuſes ſans qu'il ait à payer de ſa perſonne, & à ſoutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou ſavantes converſations qui feroient le tourment de ſa vie ſans flatter ſa vanité.

Il travaille lentement, peſamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence ſans ceſſe, cela l'a forcé de taxer haut ſon ouvrage, quoiqu'il en ſente mieux que perſonne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni ſoins pour lui faire valoir ſon prix, & il y met des attentions qui ne ſont pas ſans effet & qu'on attendroit en vain des autres copiſtes. Ce prix même quelque fort qu'il ſoit ſeroit peut-être

au-dessous du leur, si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manieres dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent, & s'en afflige; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail, sa situation présente est du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens & qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des privations, des souffrances; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés: en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer

long-tems encore à ſon travail ; ſa main déjà tremblotante lui refuſe un ſervice aiſé, ſa note ſe déforme, ſon activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems, un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui, lui ôtant les reſſources qu'il s'eſt ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentiſſage d'une frugalité bien auſtere. Il ne doute pas même que vos Meſſieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils ſauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'eſt-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il ſent & prévoit très-bien tout cela, mais ſi près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient eſt inévitable, c'eſt folie de s'en tourmenter, & ce ſeroit s'y précipiter d'avance que de chercher à

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaiſe volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'eſt l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduiſent chez moi ſous ce prétexte, & qui ſavent enſuite s'y cramponner malgré moi ſans que je puiſſe pénétrer leur deſſein.

le prévenir. Il pourvoit au préſent en ce qui dépend de lui, & laiſſe le ſoin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, ſe promenant toujours ſeul, penſant peu, rêvant beaucoup; travaillant preſque machinalement, ſans ceſſe occupé des mêmes choſes ſans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, ſe portant mieux en menant cette vie preſque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il conſacra ſi cruellement pour lui & ſi peu utilement pour les autres, au triſte métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-deſſus de ſa valeur. Dès que cette vie ſimple & laborieuſe n'eſt pas jouée, elle ſeroit ſublime dans un célebre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'eſt que naturelle, parce qu'elle n'eſt l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raiſon, mais une ſimple impulſion du tempérament déterminé par la néceſſité. Le ſeul mérite de celui qui s'y livre eſt d'avoir cédé ſans réſiſtance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laiſſé détourner par une mauvaiſe honte, ni par une ſotte vanité. Plus j'examine cet homme dans

le détail de l'emploi de ſes journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroit y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour ſon humeur & pour ſa ſanté; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu, puis un monſtre de ſcélérateſſe, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artiſan, ſenſible, il eſt vrai, juſqu'au tranſport, idolâtre du beau, paſſionné pour la juſtice, dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élévation, mais dont l'état habituel fut & ſera toujours l'inertie d'eſprit & l'activité machinale, & pour tout dire en un mot, qui n'eſt rare que parce qu'il eſt ſimple. Une des choſes dont il ſe félicite eſt de ſe retrouver dans ſa vieilleſſe à-peu-près au même rang où il eſt né, ſans avoir jamais beaucoup ni monté, ni deſcendu dans le cours de ſa vie. Le ſort l'a remis où l'avoit placé la

nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces ſolutions ſi ſimples & pour moi ſi claires de mes premiers doutes m'ont fait ſentir de plus en plus que j'avois pris la ſeule bonne route, pour aller à la ſource des ſingularités de cet homme tant jugé & ſi peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'eſt pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de ſa conduite; des gens ſi fins ne s'en douteront jamais (8), mais c'eſt de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les ſavoir.

---

(8) Les gens ſi fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Auſſi les obſervations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par haſard, ne font point autorité chez les ſages.

Je ne connois pas deux François qui puſſent parvenir à me connoître, quand même ils le deſireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme eſt trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en ait point; je dis ſeulement que je n'en connois pas deux.

Les gens même les plus équitables ſont portés à chercher des cauſes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'eſt à force d'être naturelle que celle de J. J. eſt peu commune: mais c'eſt ce qu'on ne peut ſentir qu'après avoir fait une étude attentive de ſon tempérament, de ſon humeur, de ſes goûts, de toute ſa conſtitution. Les hommes n'y ſont pas tant de façon pour ſe juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à ſa place, & ſouvent ils rencontrent juſte parce qu'ils ſont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les paſſions factices qui en ſont le cortege, & ſur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du préſent & qui n'eſt rien pour l'homme de la nature.

Mais ils ſont ſi loin de remonter aux pures impulſions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'eſt point par oſtentation que J. J. ſe conduit ſi différemment qu'ils ne ſont, le plus grand nombre en concluroit auſſi-tôt que c'eſt donc par baſſeſſe d'ame, quel-

ques-uns peut-être que c'eſt par une héroïque vertu, & tous ſe tromperoient également. Il y a de la baſſeſſe à choiſir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par ſon travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ſes penchans pour faire ſon devoir, mais il n'y en a point à les ſuivre pour ſe livrer à des occupations de ſon goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cauſe des faux jugemens portés ſur J. J. eſt qu'on ſuppoſe toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, conſtitué comme il eſt, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes obſervations les plus certaines & dont le public ſe doute le moins eſt qu'impatient, emporté, ſujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais deſir de vengeance n'entra dans ſon cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait ſi contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit

auſſi-tôt pour cauſe un effort ſublime, la pénible victoire ſur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'eſt ſimplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même, & trop avide de ſon propre bien pour avoir le tems de ſonger au mal d'un autre, il ne s'aviſe point de ces jalouſes comparaiſons d'amour-propre, d'où naiſſent les paſſions haineuſes dont j'ai parlé. J'oſe même dire qu'il n'y a point de conſtitution plus éloignée que la ſienne de la méchanceté; car ſon vice dominant eſt de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, eſt de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'eſt préciſément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïſme* dans ſon vrai ſens, ils ſont tous égoïſtes & qu'il ne l'eſt point, parce qu'il ne ſe met ni à côté, ni au-deſſus, ni au-deſſous de perſonne, & que le déplacement de perſonne n'eſt néceſſaire à ſon bonheur. Toutes ſes méditations ſont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les ſituations pénibles il n'y penſe que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il peut leur dérober ſont

donnés à ſes rêveries ; il ſait ſe ſouſtraire aux idées déplaiſantes & ſe tranſporter ailleurs qu'où il eſt mal. Occupé ſi peu de ſes peines, comment le ſeroit-il beaucoup de ceux qui les lui font ſouffrir ? Il s'en venge en n'y penſant point, non par eſprit de vengeance, mais pour ſe délivrer d'un tourment. Pareſſeux & voluptueux, comment ſeroit-il haineux & vindicatif? Voudroit-il changer en ſupplices ſes conſolations, ſes jouiſſances & les ſeuls plaiſirs qu'on lui laiſſe ici-bas ? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils ſont triſtes, & la retraite les attriſte encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la ſolitude par le plaiſir qu'on prend à s'y livrer ; mais ce triſte & cruel plaiſir dévore & conſume celui qui s'y livre; il le rend inquiet, actif, intrigant : la ſolitude qu'il cherchoit fait bientôt le ſupplice de ſon cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais ſolitaires, ſa paſſion animée par ſes chagrines réflexions cherche à ſe ſatisfaire, & bientôt quittant ſa ſombre retraite il court attiſer

dans le monde le feu dont il veut conſumer ſon ennemi. S'il ſort des écrits de la main d'un tel ſolitaire, ils ne reſſembleront ſurement ni à l'Emile, ni à l'Héloïſe, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à ſe déguiſer, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de ſa ſolitude atteſtent les ſentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus auſſitôt qu'il vécut ſeul.

Cette répugnance à ſe nourrir d'idées noires & déplaiſantes ſe fait ſentir dans ſes écrits comme dans ſa converſation, & ſur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui, & où ſon cœur s'eſt mis, pour ainſi dire, plus à ſon aiſe. Dans ſes premiers ouvrages entraîné par ſon ſujet, indigné par le ſpectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'eſt permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne ſe complaiſoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper,

Il ſe félicite à la fin de l'Héloïſe d'en avoir ſoutenu l'intérêt durant ſix volumes, ſans le concours d'aucun perſonnage méchant ni d'aucune mauvaiſe action. C'eſt-là, ce me ſemble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

Eh comme vous vous abuſez! Les bons peignent les méchans ſans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'oſe peindre ſon ſemblable; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monſieur, cette interprétation ſi naturelle eſt-elle de votre façon?

LE FRANÇOIS.

Non, elle eſt de nos Meſſieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'eſprit de la trouver!

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous ſérieuſement pour bonne?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime
nt à vivre avec les méchans, & je
crois pas qu'il s'enſuive de-là que
ſois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

l s'enſuit tout le contraire, & non-
lement les méchans aiment à vivre
r'eux, mais leurs écrits comme leurs
cours ſont remplis de peintures ef-
rables de toutes ſortes de méchan-
és. Quelquefois les bons s'attachent
même à les peindre mais ſeule-
nt pour les rendre odieuſes : au lieu
les méchans ne ſe ſervent des mê-
peintures que pour rendre odieux,
ns les vices que les perſonnages
ls ont en vue. Ces différences ſe
bien ſentir à la lecture, & les
ures vives mais générales des uns
diſtinguent facilement des ſatires
onnelles des autres. Rien n'eſt plus
rel à un auteur que de s'occuper
préférence des matieres qui ſont
us de ſon goût. Celui de J. J. en
chant à la ſolitude atteſte par les
uctions dont il s'y eſt occupé,
e eſpece de charme a pu l'y attirer

& l'y retenir. Dans ſa jeuneſſe & durant ſes courtes proſpérités n'ayant encore à ſe plaindre de perſonne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans ſa miſere. Il ſe partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant ſi cruellement déſabuſé, il ſe livre à ſon goût dominant ſans partage. Ce goût ne le tourmente, ni ne le ronge; il ne le rend ni triſte, ni ſombre; jamais il ne fut plus ſatisfait de lui-même, moins ſoucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ſes perſécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de ſon propre fait vivant dans l'adverſité. S'il étoit tel qu'on nous le repréſente, la proſpérité de ſes ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuiſſance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la ſolitude qu'il cherche que le déſeſpoir & la mort. Il y trouve le repos d'eſprit, la douceur d'ame, la ſanté, la vie. Tous les myſtérieux argumens de vos Meſſieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon eſprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette

cette douceur ? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de viſions délicieuſes, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funeſtes & de ſentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir ? Pourquoi noyer ſon cœur de fiel & de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour ? Ce choix ſi raiſonnable n'eſt pourtant fait, ni par la raiſon, ni par la volonté ; il eſt l'ouvrage d'un pur inſtinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, ſans doute, mais il n'en a pas non plus l'inſtabilité. Celui qui durant ſoixante ans s'eſt livré aux ſeules impreſſions de la nature, eſt bien ſûr de n'y réſiſter jamais.

Si ces impulſions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaiſe. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ſes vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui ſeul. Sa morale eſt moins une morale d'action que d'abſtinence : ſa pareſſe la lui a donnée, & ſa raiſon l'y a ſouvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus ſublime & beaucoup plus difficile que celle-même de

faire du bien : car ſouvent le bien qu'on fait ſous un rapport devient un mal ſous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal poſitif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abſtenir de nuire que de s'abſtenir tout-a-fait d'agir, & ſelon lui, le meilleur régime, tant moral que phyſique, eſt un regime purement négatif. Mais ce n'eſt pas celui qui convient à une philoſophie oſtentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ſes ſectateurs qu'à beaucoup ſe montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à ſa pareſſe, mais qui ſe change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'eſt de ne ſe mettre jamais dans une ſituation qui lui faſſe trouver ſon avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une ſituation pareille. Ils ſont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent ſans crainte les tentations auxquelles ils ſe ſentent ſi ſupérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible

J. J. de n'oſer ſe fier à la ſienne & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu ſûr du ſuccès d'un pareil combat.

Cette ſeule indolence l'eût perdu dans la ſociété quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue inſupportable, & ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que les actions injuſtes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été miſe comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui diſpenſent du reſte. Quiconque s'attache avec ſcrupule à tous ces petits détails, peut au ſurplus être noir, faux, fourbe, traître & méchant, peu importe; pourvu qu'il ſoit exact aux regles des procédés, il eſt toujours aſſez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette miſſion comme un cruel outrage, ou comme une monſtrueuſe ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre ſa bourſe & ſon ſang, n'en ſera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité.

J. en dédaignant tout ce qui eſt de

pure formule & que font également bons & mauvais amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux ſolides devoirs qui n'ont rien de l'uſage ordinaire & font peu de ſenſation, a fourni les prétextes que vos Meſſieurs ont ſi habilement employés. Il eût pu remplir ſans bruit de grands devoirs dont jamais perſonne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits ſoins inutiles a cauſé ſa perte. Ces petits ſoins ſont auſſi quelquefois des devoirs qu'il n'eſt pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuſer. Je dis ſeulement que ce mal même, qui n'en eſt pas un dans ſa ſource & qui n'eſt tombé que ſur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ſes intérêts que ſes devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puiſſe lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il eſt avide en ôtent la jouiſſance & le goût. Les pertes réelles, ni les eſpérances fruſtrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop deſiré le bonheur pour deſirer beaucoup la richeſſe, & s'il

eut quelques momens d'ambition, ſes deſirs comme ſes efforts ont été vifs & courts. Au premier obſtacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'eſt rebuté, & retombant auſſi-tôt dans ſa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il fut toujours ſi peu agiſſant, ſi peu propre au manége néceſſaire pour réuſſir en toute entrepriſe, que les choſes les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, la pareſſe les lui rendoit impoſſibles pour lui épargner les efforts indiſpenſables pour les obtenir. Un autre oreiller de pareſſe dans toute affaire un peu longue quoiqu'aiſée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette ſur les ſuccès qui dans l'avenir ſemblent les plus aſſurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque inſtant faire avorter les deſſeins les mieux concertés. La ſeule inſtabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de ſimples probabilités. La peine qu'il faut prendre eſt certaine, le prix en eſt toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel eſt & fut toujours J. J.; ardent & vif par

tempérament, il n'a pu dans ſa jeuneſſe être exempt de toute eſpece de convoitiſe, & c'eſt beaucoup s'il l'eſt toujours, même aujourd'hui. Mais quelque deſir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, ſi du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue perſévérance à y aſpirer.

Maintenant il paroît ne plus rien deſirer. Indifférent ſur le reſte de ſa carriere il en voit avec plaiſir approcher le terme, mais ſans l'accélérer même par ſes ſouhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus ſincérement dit à Dieu, *que ta volonté ſoit faite*, & ce n'eſt pas, ſans doute, une réſignation fort méritoire à qui ne voit plus rien ſur la terre qui puiſſe flatter ſon cœur. Mais dans ſa jeuneſſe où le feu du tempérament & de l'âge dût ſouvent enflammer ſes deſirs, il en put former d'aſſez vifs, mais rarement d'aſſez durables pour vaincre les obſtacles quelquefois très-ſurmontables qui l'arrêtoient. En deſirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne ſont pas les ſeuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais ſu mettre

en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus exceſſive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du deſir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les ſoins qu'elle ſembloit exiger, & c'eſt encore ici des clefs de ſon caractere celle qui en découvre le mieux les reſſorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ſes deſirs, ſa bienfaiſante imagination arrive au terme en ſautant par-deſſus les obſtacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus ; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à ſa convoitiſe, elle ne le lui préſente qu'approprié de tout point à ſon deſir. Par-là ſes fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes ; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que deſirer & jouir ne ſont pour lui qu'une même choſe. Eſt-il étonnant qu'un homme ainſi conſtitué ſoit ſans goût pour la vie active ? Pour lui pourchaſſer au loin quelques jouiſſances imparfaites & douteuſes, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & ſont toujours en ſon pouvoir. Il eſt plus heureux & plus riche par

la poſſeſſion des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le ſeroit par celle des biens plus réels ſi l'on veut, mais moins deſirables, qui exiſtent réellement.

Mais cette même imagination ſi riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejette obſtinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais ſi vivement que ſa volonté ne les puiſſe effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant ſon eſprit des moyens de les éviter. Mais ces maux ſont-ils arrivés ? Il les ſent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il ſe ſoulage & ſe tranquilliſe. Quand une fois le malheur eſt arrivé, il faut le ſouffrir ſans doute, mais on n'eſt plus forcé d'y penſer pour s'en garantir ; c'eſt un grand tourment de moins dans ſon ame. En comptant d'avance ſur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume ; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le ſupporter, & s'il n'arrive pas, c'eſt un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Com-

ne il aime mieux jouir que ſouffrir, il
e refuſe aux ſouvenirs triſtes & déplai-
ans qui ſont inutiles, pour livrer ſon
œur tout entier à ceux qui le flattent;
uand ſa deſtinée s'eſt trouvée telle
u'il n'y voyoit plus rien d'agréable à
e rappeller, il en a perdu toute la mé-
ioire & rétrogradant vers les tems
eureux de ſon enfance & de ſa jeu-
eſſe, il les a ſouvent recommencés
ans ſes ſouvenirs. Quelquefois s'élan-
ant dans l'avenir qu'il eſpere & qu'il
nt lui être dû, il tâche de s'en figurer
s douceurs en les proportionnant aux
aux qu'on lui fait ſouffrir injuſtement
ı ce monde. Plus ſouvent, laiſſant
ncourir ſes ſens à ſes fictions, il ſe
rme des êtres ſelon ſon cœur, & vi-
ant avec eux dans une ſociété dont il
ſent digne, il plane dans l'empirée
ı milieu des objets charmans & preſ-
ie angéliques dont il s'eſt entouré.
oncevez-vous que dans une ame tem-
e ainſi diſpoſée les levains haineux
rmentent facilement? Non, non,
onſieur, comptez que celui qui put
ntir un moment les délices habituel-
s de J. J. ne méditera jamais de noir-
urs.

La plus ſublime des vertus, celle qui

demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame eſt le pardon des injures & l'amour de ſes ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il juſqu'à celle-là? Je ſuis auſſi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, ſi ſon naturel aimant & paiſible le mene où l'auroit mené la vertu? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue? Je l'ignore; il l'ignore lui-même. Comment ſauroit-il où l'eût conduit un ſentiment qui jamais n'approcha de ſon cœur? Il n'a point eu là-deſſus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ſes facultés à ſes jouiſſances pour les livrer aux paſſions iraſcibles & déchirantes n'en eſt pas même une pour lui. C'eſt le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoiſſent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette paſſion par choix, elle les tyranniſe, & n'en laiſſe point d'autre en leur pouvoir.

Lorſqu'il entreprit ſes confeſſions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà paſſé la maturité de l'âge & ignoroit encore

l'adverſité. Il a dignement exécuté ce projet juſqu'au tems des malheurs de ſa vie; dès-lors il s'eſt vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ſes douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour ſoutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeller l'effroyable tiſſu quand il s'y ſeroit obſtiné. Sa mémoire a refuſé de ſe ſouiller de ces affreux ſouvenirs; il ne peut ſe rappeller l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaiſir. Ceux où il fut la proie des méchans en ſeroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus ſi funeſtes, ſi les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait ſouffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faiſant rejetter tout ſentiment douloureux écarte de ſon ſouvenir tout objet déſagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenſes, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ſes ennemis, mais il ne penſe point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, ſans ceſſe occupés de lui pour l'enlacer de plus

en plus dans leurs piéges, & ne le trouvant ni aſſez attentif pour les voir, ni aſſez actif pour s'en défendre, ils ſont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît ſans crainte de repréſailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent auſſi de lui. Il s'aime & ils le haïſſent; voilà l'occupation des uns & des autres; il eſt tout pour lui même, il eſt auſſi tout pour eux: car quant à eux ils ne ſont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. ſoit miſérable, ils n'ont pas beſoin d'autre bonheur. Ainſi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il eſt poſſible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les reſſources que l'innocence peut tirer d'elle ſeule pour les ſupporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela eſt d'entendre vos benins Meſſieurs, ſe lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un ſentiment auſſi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût inſenſible ou

stupide pour ne pas voir & sentir son état ; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes ; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives, mais rapides & peu durables, & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son visage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractere ; mais pour peu qu'on le tire de sa chere inertie, ce qui par malheur n'est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au

fond de ſon cœur, & c'eſt néanmoins de ce même naturel auſſi ardent qu'indiſcret qu'on a tiré par un preſtige admirable, le plus habile hypocrite & le plus ruſé fourbe qui puiſſe exiſter.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans eſt la prudence, c'eſt-à-dire, la diſſimulation. Ayant tant de deſſeins & de ſentimens à cacher, ils ſavent compoſer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, ſe rendre maîtres des apparences. Ils ſavent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de ſageſſe les noires paſſions dont ils ſont rongés. Les cœurs vifs ſont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans ſont froids, poſés, le venin ſe dépoſe & ſe cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: juſqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas ſeulement des tempéramens, mais auſſi de la nature des paſſions. Celles des cœurs ardens & ſenſibles étant l'ouvrage de la nature, ſe montrent en dépit de celui qui les a; leur

premiere exploſion purement machinale eſt indépendante de ſa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de réſiſtance eſt d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit ſon effet, mais non pas avant qu'elle ſe ſoit manifeſtée ou dans ſes yeux, ou par ſa rougeur, ou par ſa voix, ou par ſon maintien, ou par quelque autre ſigne ſenſible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des paſſions ſecondaires produites par la réflexion n'agiſſent pas ſi ſenſiblement ſur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces ſortes de paſſions gouvernent ſont plus maîtres des apparences que ceux qui ſe livrent aux impulſions directes de la nature. En général ſi les naturels ardens & vifs ſont plus aimans, ils ſont auſſi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans ſont ſans conſéquence, & ſi-tôt que le ſigne de la colere s'efface ſur le viſage, elle eſt éteinte auſſi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, ſi doux, ſi patiens, ſi modérés à l'extérieur, en-dedans ſont haineux, vindicatifs, implacables; ils ſavent conſerver, déguiſer, nourrir leur rancune

juſqu'à ce que le moment de l'aſſouvir ſe préſente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïſſent, les ſeconds haïſſent beaucoup plus qu'ils n'aiment, ſi tant eſt qu'ils ſachent aimer. Les ames d'une haute trempe ſont néanmoins très-ſouvent de celles-ci, comme ſupérieures aux paſſions. Les vrais ſages ſont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la claſſe des hommes vulgaires, ſans le contrepoids de la ſenſibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne reſtent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & ſenſibles qui ne laiſſent pas d'être méchans, haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux ſortes de vivacité; celle des ſentimens & celle des idées. Les ames ſenſibles s'affectent fortement & rapidement. Le ſang enflammé par une agitation ſubite porte à l'œil, à la voix, au viſage ces mouvemens impétueux qui marquent la paſſion. Il eſt au contraire des eſprits vifs qui s'aſſocient avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît auſſi dans les yeux, dans le geſte & accompagne la parole,

mais par des ſignes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & paſſionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produiſent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur eſprit toujours préſent & pénétrant leur fournit ſans ceſſe des penſées neuves, des ſaillies, des réponſes heureuſes; quelque force & quelque fineſſe qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le ſel de leurs réparties, & ne reſtent jamais court. Dans les choſes même de ſentiment ils ont un petit babil ſi bien agencé, qu'on les croiroit émus juſqu'au fond du cœur, ſi cette juſteſſe même d'expreſſion n'atteſtoit que c'eſt leur eſprit ſeul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils ſentent, ſoignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La peſante ſucceſſion du diſcours leur eſt inſupportable ; ils ſe dépitent contre la lenteur de ſa marche ; il leur ſemble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils ſentent devroit ſe faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre ſans le froid miniſtere de la parole. Les idées ſe préſentent d'ordinaire aux gens d'eſ-

prit en phraſes tout arrangées ; il n'en eſt pas ainſi des ſentimens. Il faut chercher, combiner, choiſir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel eſt l'homme ſenſible qui aura la patience de ſuſpendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque inſtant de ce triage ? Une violente émotion peut ſuggérer quelquefois des expreſſions énergiques & vigoureuſes ; mais ce ſont d'heureux haſards que les mêmes ſituations ne fourniſſent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému eſt-il en état de prêter une attention minutieuſe à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui ſe paſſe autour de lui, pour y approprier ſa réponſe ou ſon propos ? Je ne dis pas que tous ſeront auſſi diſtraits, auſſi étourdis, auſſi ſtupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, ſenſible & tendre, ſoit jamais un homme bien preſte à la ripoſte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs ſenſibles des cerveaux brûlés dont le ſeul deſir de briller anime les diſcours, les actions, les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des

femmes, jouent de leur mieux la ſenſibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'eſt-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent ſur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laiſſent leurs cœurs vides de tout ſentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement ſenſible & remarquable au-dehors. Ainſi tranquilles & de ſang-froid ſur toutes choſes, ils ne ſongent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laiſſant jamais échapper aucune occaſion, s'occupent ſans ceſſe avec un ſuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'eſt pas attaché à leur char. Que de tels hommes ſoient méchans ou malfaiſans, ce n'eſt pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre paſſion que l'égoïſme qui les domine, qu'ils aient une véritable ſenſibilité, qu'ils ſoient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'eſt ce que je nie. Ils ne ſavent pas ſeule-

ment s'aimer eux-mêmes ; ils ne ſavent que haïr ce qui n'eſt pas eux.

Celui qui ſait régner ſur ſon propre cœur, tenir toutes ſes paſſions ſous le joug, ſur qui l'intérêt perſonnel & les deſirs ſenſuels n'ont aucune puiſſance, & qui, ſoit en public, ſoit tout ſeul & ſans témoin ne fait en toute occaſion que ce qui eſt juſte & honnête, ſans égard aux vœux ſecrets de ſon cœur : celui-là ſeul eſt homme vertueux. S'il exiſte, je m'en réjouis pour l'honneur de l'eſpece humaine. Je ſais que des foules d'hommes vertueux ont jadis exiſté ſur la terre ; je ſais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les ſiecles modernes, & parmi nous j'ai vu George Keith ſuivre encore leurs ſublimes veſtiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocriſie & vanité. Mais ce qui ſe rapproche un peu plus de nous, ce qui eſt du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'eſt un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des paſſions expanſives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à deſirer, mais ſenſible, affectueux dans

ſes deſirs, qui n'a que faire de gloire ni de tréſors, mais de jouiſſances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choſes, & pour peu l'opinion des hommes, cherche ſon bonheur en-dedans ſans égard aux uſages ſuivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne ſera pas vertueux, puiſqu'il ne vaincra pas ſes penchans, mais en les ſuivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en ſurmontant les ſiens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commiſération, la généroſité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne ſont que des émanations de l'amour de ſoi, ne s'érigeront point dans ſa tête en d'auſteres devoirs; mais elles ſeront des beſoins de ſon cœur qu'il ſatisfera plus pour ſon propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne ſongera gueres à réduire en regles. L'inſtinct de la nature eſt moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on ſe met ſouvent en contradiction avec ſon devoir, jamais avec ſon penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raiſon a des appétits plus délicats,

mais non moins ſimples que dans ſa premiere groſſiéreté. Les fantaiſies d'autorité, de célébrité, de prééminence ne ſont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui eſt vraiment louable & qu'il poſſéde en effet. L'eſprit, les talens ne ſont pour lui que des ornemens du mérite & ne le conſtituent pas. Ils ſont des développemens néceſſaires dans le progrès des choſes & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais ſubordonnés aux facultés plus précieuſes qui rendent l'homme vraiment ſociable & bon, & qui lui font priſer l'ordre, la juſtice, la droiture & l'innocence au-deſſus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute choſe le joug de la néceſſité & à s'y ſoumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à ſon cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injuſtices de la fortune & des hommes choiſit ſon heure & non pas la nôtre, & dont les vues ſont trop au-deſſus de nous pour qu'elle nous doive compte de ſes moyens. L'homme de la nature eſt aſſujetti par

elle & pour ſa propre conſervation à des tranſports iraſcibles & momentanes, à la colere, à l'emportement, à l'indignation; jamais à des ſentimens haineux & durables, nuiſibles à celui qui en eſt la proie, & à celui qui en eſt l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la deſtruction ſans ſervir au bien ni à la conſervation de perſonne; enfin l'homme de la nature, ſans épuiſer ſes débiles forces a ſe conſtruire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaiſir, jouit de lui-même & de ſon exiſtence, ſans grand ſouci de ce qu'en penſent les hommes, & ſans grand ſoin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. ſans affectation, ſans apprêt, livré par goût à ſes douces rêveries, penſant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaiſir, & aimant mieux ſe laiſſer gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort ſa tête par la raiſon. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, ſimple & routiniere, ſans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve, montrent que ſon ame eſt en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il ſe laſſeroit

enfin d'y vivre ; il lui faudroit des diverſions que je ne lui vois point chercher, & ſi par un tour d'eſprit difficile à concevoir, il s'obſtinoit à s'impoſer ce genre de ſupplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte ſur ſon humeur, ſur ſon teint, ſur ſa ſanté. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triſte & ſombre, il dépériroit. Au contraire (9) il ſe porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces ſouffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut conſtamment dix ans de ſa vie, c'eſt-à-dire, pendant tout le tems qu'il ſe mêla d'écrire, métier auſſi funeſte à ſa conſtitution que contraire à ſon goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loiſirs de ſa jeuneſſe il en a repris la ſérénité ; il occupe ſon corps & repoſe ſa tête ; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ſes livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans

(9) Tout a ſon terme ici-bas. Si ma ſanté décline & ſuccombe enfin ſous tant d'afflictions ſans relâche, il reſtera toujours étonnant qu'elle ait réſiſté ſi long-tems.

lui

lui l'homme de ſes livres, ſans avoir eu beſoin de chercher expreſſément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une ſeule curioſité que j'ai voulu ſatisfaire; c'eſt au ſujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-deſſus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, ſi je ne m'en fuſſe particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par leſquels il pourroit aſpirer à une gloire méritée, pour ſe parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit ſe fourrer ſans néceſſité dans toutes les occaſions de montrer là-deſſus ſon ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artiſtes les moins diſpoſés pour lui à l'indulgence, un tel homme ſe donne ſans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il eſt incapable de faire; qu'un homme auſſi timide, auſſi peu ſuffiſant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuſe de ne pas entendre, c'eſt aſſurément une choſe des plus incroyables que l'on puiſſe avancer. D'ailleurs il y a tant de baſſeſſe à ſe parer ainſi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre ſuppoſe tant de pau-

vreté d'eſprit, une vanité ſi puérile, un jugement ſi borné, que quiconque peut s'y réſoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes obſervations, il ſeroit toujours reſté impoſſible à mes yeux que J. J. ſe donnant fauſſement pour l'auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir pu ſortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me ſembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conſéquence de *tout ou rien*.

Une choſe encore animoit le zele de mes recherches. L'auteur du Devin du Village, n'eſt pas, quel qu'il ſoit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur, un charme, une ſimplicité ſur-tout qui la diſtinguent ſenſiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni ſituations vives, ni belles ſentences, ni pompeuſe morale : il n'y a dans la muſique ni traits ſavans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni har-

monie pathétique. Le ſujet en eſt plus comique qu'attendriſſant, & cependant la piece touche, remue, attendrit juſqu'aux larmes ; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. D'où ce charme ſecret qui coule ainſi dans les cœurs tire-t-il ſa ſource ? Cette ſource unique, où nul autre n'a puiſé, n'eſt pas celle de l'hypocrene : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être auſſi ſingulier que la piece eſt originale. Si connoiſſant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village ſans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit ſans balancer, c'eſt celui de la nouvelle Héloïſe, c'eſt J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéreſſe & touche comme Julie ſans magie de ſituations, ſans apprêts d'événemens romaneſques, même naturel, même douceur, même accent ; elles ſont ſœurs ou je ſerois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou penſé. Maintenant on m'aſſure au contraire que J. J. ſe donne fauſſement pour l'auteur de cette piece & qu'elle eſt d'un autre : qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il eſt fait. Si ce n'eſt pas J. J., il doit du moins lui reſſembler beaucoup, puiſque leurs productions ſi originales, ſi

caractériſées ſe reſſemblent ſi fort. Il eſt vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en muſique, puiſqu'il n'en ſait pas faire; mais je ſuis sûr que s'il en ſavoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette muſique eſt de lui; par les preuves que l'on me donne, elle n'en eſt pas: que dois-je croire? Je réſolus de m'éclaircir ſi bien par moi-même ſur cet article, qu'il ne me pût reſter là-deſſus aucun doute, & je m'y ſuis pris de la façon la plus courte, la plus ſure pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'eſt plus ſimple. Vous avez fait comme tout le monde; vous lui avez préſenté de la muſique à lire, & voyant qu'il ne faiſoit que barbouiller, vous avez tiré la conſéquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'eſt point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agiſſoit; car il ne s'eſt pas donné, que je ſache, pour un croqueſol, ni pour

un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la muſique pour être de lui, il s'eſt donné pour en ſavoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc propoſé de la muſique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me ſemble, auſſi directement qu'il étoit poſſible au vrai point de la queſtion. Je l'ai prié de compoſer cette muſique en ma préſence ſur des paroles qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies ſur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous aſſurer qu'il ne ſavoit pas lire la muſique, n'étoit-ce pas vous aſſurer de reſte qu'il n'en ſavoit pas compoſer?

ROUSSEAU.

Je n'en ſais rien; je ne vois nulle impoſſibilité qu'un homme trop plein de ſes propres idées ne ſache ni ſaiſir, ni rendre celles des autres; & puiſque ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſait ſi mal parler, ce peut auſſi n'être pas par ignorance qu'il lit ſi mal la muſique. Mais ce que je ſais bien, c'eſt que ſi de l'acte au poſſible la conſéquence eſt

valable, lui voir ſous mes yeux compoſer de la muſique, étoit m'aſſurer qu'il en ſavoit compoſer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui eſt curieux! Hé bien, Monſieur, de quelle défaite vous paya-t-il? Il fit le fier, ſans doute, & rejetta la propoſition avec hauteur?

ROUSSEAU.

Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenſer, & me parut même plus reconnoiſſant qu'humilié de ma propoſition. Mais il me pria de comparer les ſituations & les âges. " Conſi-
„ dérez, me dit-il, quelle différence
„ vingt-cinq ans d'intervalle, de longs
„ ferremens de cœur, les ennuis, le
„ découragement, la vieilleſſe doivent
„ mettre dans les productions du mê-
„ me homme. Ajoutez à cela la con-
„ trainte que vous m'impoſez, & qui
„ me plaît parce que j'en vois la rai-
„ ſon, mais qui n'en met pas moins
„ des entraves aux idées d'un homme
„ qui n'a jamais ſu les aſſujettir, ni
„ rien produire qu'à ſon heure, à ſon
„ aiſe & à ſa volonté.

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refuſa l'épreuve propoſée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y ſoumit de tout ſon cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit eſpéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours préſent, de la muſique auſſi fraîche, auſſi chantante, auſſi bien traitée que celle du Devin, & dont le ſtyle aſſez ſemblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, eſt tout auſſi naturel, tout auſſi expreſſif & tout auſſi agréable. Il fut ſurpris lui-même de ſon ſuccès. " Le „ deſir, me dit-il, que je vous ai vu de „ me voir réuſſir m'a fait réuſſir davan„ tage. La défiance m'étourdit, m'appe„ ſantit, & me reſſerre le cerveau com„ me le cœur; la confiance m'anime, „ m'épanouit & me fait planer ſur des „ aîles. Le Ciel m'avoit fait pour l'ami„ tié: elle eût donné un nouveau reſ„ ſort à mes facultés, & j'aurois dou„ blé de prix par elle „.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai voulu

vérifier par moi-même. Si cette expérience ne ſuffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle ſuffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous ſavez pourquoi toutes les autres ne ſont point autorité pour moi : mais voici une autre obſervation qui acheve de détruire mes doutes, & me confirme ou me ramene dans mon ancienne perſuaſion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la muſique qu'il a compoſée depuis ſon retour à Paris & qui ne laiſſe pas de faire un recueil conſidérable, & j'y ai trouvé une uniformité de ſtyle & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie ſi elle n'étoit autoriſée ou excuſée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus ſouvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendreſſe eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute ſa muſique, quoique variée ſelon les ſujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent paſtoral des pipeaux, & cet accent ſe fait par-tout ſentir le même que dans le Devin du Village. Un connoiſſeur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne ſe trompe

au faire des Peintres. Toute cette muſique a d'ailleurs une ſimplicité, j'oſerois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre muſique moderne. Non-ſeulement elle n'a beſoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune eſpece, mais elle ne peut même rien ſupporter de tout cela. Toute ſon expreſſion eſt dans les ſeules nuances du fort & du doux, vrai caractere d'une bonne mélodie; cette mélodie y eſt toujours une & bien marquée, les accompagnemens l'animent ſans l'offuſquer. On n'a pas beſoin de crier ſans ceſſe aux accompagnateurs; *doux*, *plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au ſeul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ſes ordres pour lui compoſer de nouvelle muſique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire ſous ſon nom, car il n'y a que lui ſeul qui en faſſe comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette muſique, on n'y trouvera ni reſſemblances, ni réminiſcences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'eſt vrai d'aucune muſique que je connoiſſe. Mais, ſoit que ces imitations ſoient des ren-

contres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il eſt plein & qu'il aſſocie à celles-là, ne peut laiſſer ſuppoſer que ce ſoit par ſtérilité de ſon propre fonds qu'il ſe les attribue; c'eſt pareſſe ou précipitation, mais ce n'eſt pas pauvreté: il lui eſt trop aiſé de produire pour avoir jamais beſoin de piller (10).

---

(10) Il y a trois ſeuls morceaux dans le Devin du Village qui ne ſont pas uniquement de moi; comme dès le commencement je l'ai dit ſans ceſſe à tout le monde; tous trois dans le divertiſſement. 1°. Les paroles de la chanſon qui ſont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui ſont de M. Cahuſac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui ſe plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour ſa voix dans ſon rôle; 3°. & l'entrée des Bergeres que, ſur les vives inſtances de M. d'Holbach, j'arrangeai ſur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me préſenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me preſſa ſi fort d'employer quelque choſe de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, réſiſter obſtinément à ſon deſir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suiſſe, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pſeaumes & tantôt je ne ſais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainſi que toute la piece. Je la compoſai revenu depuis peu d'Italie, paſ-

Je lui ai conſeillé de raſſembler toute cette muſique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer ſon travail, mais de tâcher ſur toute choſe que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & ſures qui ne le laiſſent ni détruire ni diviſer: car quand la paſſion ceſſera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me ſemble, une forte preuve que toute la muſique qui le compoſe eſt d'un ſeul & même auteur (11).

---

ſionné pour la muſique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoiſſance à Paris. Quand cette connoiſſance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages ſi j'avois fait comme font les Compoſiteurs François, parce qu'ils ſont pauvres d'idées, qu'ils ne connoiſſent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne ſont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponſe a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument eſt ſimple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas beſoin de s'attribuer fauſſement le moindre.

(11) J'ai mis fidellement dans ce recueil toute la muſique de toute eſpece que j'ai compoſée depuis mon retour à Paris, & dont j'au-

Tout ce qui eſt ſorti de la plume de J. J. durant ſon effervescence porte une empreinte impoſſible à méconnoître & plus impoſſible à imiter. Sa muſique, ſa proſe, ſes vers, tout dans ces dix ans eſt d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répete, ſi j'ignorois quel eſt l'auteur du Devin du Village, je le ſentirois à cette conformité. Mon doute levé ſur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me reſter ſur ſon auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'eſt pas de lui, ne ſert plus qu'à détruire dans mon eſprit celle des crimes dont

---

rois beaucoup retranché ſi je n'y avois laiſſé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût diſcerner tout ce qu'on m'attribue auſſi fauſſement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux & juſques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles ſoient groſſieres & malhonnêtes, pourvu que les airs ſoient mauſſades & plats, on m'accordera volontiers le talent de compoſer de cette muſique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus conſtante de ces Meſſieurs & la plus ſure pour me décrier.

on l'accuſe, & tout cela ne me laiſſe plus qu'une ſurpriſe ; c'eſt comment tant de menſonges peuvent être ſi bien prouvés.

J. J. étoit né pour la muſique ; non pour y payer de ſa perſonne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & ſur l'art ſont fécondes, intariſſables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus ſimples qui facilitent, les unes la compoſition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque, pour être admiſes que d'être propoſées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, ſûr d'avance qu'elle ſeroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs ſur les mêmes paroles, ſans que cette abondance lui coûte ou l'épuiſe. Je l'ai vu lire auſſi fort bien la muſique, mieux que pluſieurs de

(*) Les Editeurs ſont perſuadés que l'Auteur a laiſſé quelques écrits ſur la découverte intéreſſante dont il parle, mais il ne leur a pas été poſſible de les recouvrer.

ceux qui la profeſſent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de l'exécution, qui lui manque en toute autre choſe, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette préſence d'eſprit qu'il a ſi rarement, qu'il perd ſi aiſément, & qu'il ne peut plus rappeller dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui? C'eſt qu'alors perſonne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuſe, & qu'un ſeul ſpectateur malveillant ſuffit pour troubler ſa tête & ſes yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui préſente de la muſique qu'il ne connoiſſe point. Je parie, à moins qu'elle ne ſoit baroque ou qu'elle ne diſe rien, qu'il la déchiffre encore à la premiere vue & la chante paſſablement. Mais ſi, liſant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, & voilà parmi les ſpectateurs la concluſion tirée ſans autre examen. J. J. eſt ſur la muſique & ſur les choſes qu'il ſait le mieux, comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus ſouvent; avec un

plus foible qu'il croyoit plus fort il étoit battu ; la ſuffiſance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours ſubjugué, ou plutôt, en toute choſe, comme il le dit lui-même, c'eſt au degré de ſa confiance que ſe monte celui de ſes facultés. Le plus grand mal eſt ici que ſentant en lui ſa capacité ; pour déſabuſer ceux qui en doutent, il ſe livre ſans crainte aux occaſions de la montrer, comptant toujours pour cette fois reſter maître de lui-même, & toujours intimidé quoi qu'il faſſe, il ne montre que ſon ineptie. L'expérience là-deſſus a beau l'inſtruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les diſpoſitions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela eſt encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme auſſi paſſionné que lui pour la muſique, mais ſeulement pour celle qui parle à ſon cœur ; c'eſt pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, ſur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'auſſi bien appropriée à lui que la ſienne. Il la chante avec une voix foible & caſſée, mais encore animée & douce ; il l'accompagne non ſans peine, avec des doigts tremblans,

moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il ſe livre à cet amuſement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il eſt aiſé de voir qu'il s'en fait une aimable diverſion à ſes peines. Quand des ſentimens douloureux affligent ſon cœur, il cherche ſur ſon clavier les conſolations que les hommes lui refuſent. Sa douleur perd ainſi ſa ſéchereſſe & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il ſe diſtrait des regards inſultans des paſſans en cherchant des airs dans ſa tête; pluſieurs romances de ſa façon d'un chant triſte & languiſſant, mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît & le charme. Il eſt paſſionné pour le chant du roſſignol, il aime les gémiſſemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ſes airs: les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéreſſent. Sa paſſion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé; il croyoit ſe ſentir fait pour l'être: il ſatisfait du moins cette fantaiſie avec les animaux. Toujours il prodiga ſon tems & ſes ſoins à les attirer, à les careſſer; il

étoit l'ami, preſque l'eſclave de ſon chien, de ſa chatte, de ſes ſereins : il avoit des pigeons qui le ſuivoient par-tout, qui lui voloient ſur les bras, ſur la tête juſqu'à l'importunité : il apprivoiſoit les oiſeaux, les poiſſons avec une patience incroyable, & il eſt parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans ſa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laiſſoient même enfermer ſans s'effaroucher. En un mot, ſes amuſemens, ſes plaiſirs ſont innocens & doux comme ſes travaux, comme ſes penchans ; il n'y a pas dans ſon ame un goût qui ſoit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à ſatisfaire, & pour être heureux autant qu'il eſt poſſible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui falloit que la ſanté, le néceſſaire, le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me ſuis borné dans mes deſcriptions, non-ſeulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en ſoi, ne peut être affecté long-

tems par hypocriſie. Quant à ce qui quoique vrai n'eſt pas vraiſemblable, tout ce qui n'eſt connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de ſoi-même avec bienſéance, n'eſpérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il eſt connu ; ſi tout ſon prix eſt dans les ſuffrages des hommes, c'eſt à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ſes vices ; non qu'il n'en ait de très-grands ; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres : le mal qui ne nuit point à autrui peut ſe taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été ſi diſcret dans ſes Confeſſions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en ſont que des conſéquences, qu'en raiſonnant bien, chacun peut aiſément ſuppléer. Ils ſuffiſent pour connoître à fond le naturel de l'homme & ſon caractere. Je ne ſaurois aller plus loin, ſans manquer aux engagemens par leſquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger &

attendre de J. J. eſt qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raiſonnée de ſa conduite en toute occaſion ; car il ſeroit injuſte & abſurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela eſt de m'aſſurer, que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait : ainſi je m'arrête. Ou faites-moi ſentir en quoi je m'abuſe, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Meſſieurs, ou convenez enfin que deux êtres ſi différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiſer par mes idées, je vous ai ſuivi dans les vôtres, & ſi quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorſqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponſe à des objections ſouvent rebattues que je craignois d'oublier.

Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus ; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inalliables avec les noires & fougueuses passions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

dès la premiere eſquiſſe nos Meſſieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou menſonge d'une des deux parts; le menſonge n'eſt pas de la vôtre, j'en ſuis très-ſûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'aſſurera qu'elle n'y eſt pas en effet? Vous accuſez nos Meſſieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'eſt-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raiſonnable. Il faudroit, pour démêler ſurement la vérité, des obſervations impartiales, & quelques précautions que vous ayez priſes, les vôtres ne le ſont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puiſſiez dire, n'eſt pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïſſent point J. J., c'eſt-à-dire, qui ne profeſſent point pour lui cette bienveillance traîtreſſe qui ſelon vous n'eſt qu'une haine plus meurtriere. Ils eſtiment ſes talens ſans aimer ni haïr ſa perſonne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette généroſité ſi bruyante qu'on admire dans nos Meſſieurs. Cependant ſur bien des points, ces perſonnes équitables s'accordent à penſer comme le public à ſon égard.

Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ſes mœurs, de ſa droiture, de ſa douceur, de ſon humanité, de ſon déſintéreſſement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faſte. Il faut lui paſſer des défauts, même des vices, puiſqu'il eſt homme; mais il en eſt de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je mépriſe un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puiſſent compatir avec des vices tels que ceux dont il eſt chargé. Vous voyez que je n'inſiſte pas ſur des faits auſſi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omiſſion affectée d'une ſeule formalité énerve ſelon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuſe à violer, quoique rien ne ſoit moins néceſſaire; des écus qu'il eſcroque aux paſſans dans les tavernes, & qu'il nie enſuite d'avoir empruntés; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il eſcamote dans les paymens qu'on lui fait, de mille autres imputations pa-

reilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, ſoient ſujets à chicane comme les autres ; mais ce qui eſt généralement vu par tout le monde ne ſauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modeſtie, une timidité de vierge eſt ſi bien connu pour un ſatyre plein d'impudence, que dans les maiſons même où l'on tâchoit de l'attirer à ſon arrivée à Paris, on faiſoit, dès qu'il paroiſſoit, retirer la fille de la maiſon, pour ne pas l'expoſer à la brutalité de ſes propos & de ſes manieres. Cet homme qui vous paroît ſi doux, ſi ſociable, fuit tout le monde ſans diſtinction, dédaigne toutes les careſſes, rebute toutes les avances, & vit ſeul comme un loup-garou. Il ſe nourrit de viſions, ſelon vous, & s'extaſie avec des chimeres : mais s'il mépriſe & repouſſe les humains, ſi ſon cœur ſe ferme à leur ſociété, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'eſt aviſé de l'éplucher avec plus de ſoin, on l'a trouvé non-ſeulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il ſe diſoit honnête, modeſte, on l'a trouvé cynique & débauché ; il ſe van-

toit de bonnes mœurs, & il eſt pourri de vérole; il ſe diſoit déſintéreſſé, & il eſt de la plus baſſe avidité; il ſe diſoit humain, compatiſſant, il repouſſe durement tout ce qui lui demande aſſiſtance; il ſe diſoit pitoyable & doux, il eſt cruel & ſanguinaire; il ſe diſoit charitable, & il ne donne rien à perſonne; il ſe diſoit liant, facile à ſubjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en eſt dédaigné: on a beau prendre en l'accoſtant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui ſignifier net qu'on va ſe tuer à l'inſtant ſi l'on n'eſt admis, il n'eſt ému de rien, il ſeroit homme à laiſſer faire ceux qui ſeroient aſſez ſots pour cela, & les plaignans qui affluent à ſa porte s'en retournent tous ſans conſolation. Dans une ſituation pareille à la ſienne, ſe voyant obſervé de ſi près, ne devroit-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres, les noires impreſſions qu'ils ont ſur ſon compte, à ſubſtituer dans leurs ames la bienveillance à l'eſtime qu'il

qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par ſon humeur ſauvage & par ſes rudes manieres à nourrir, comme à plaiſir, la mauvaiſe opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant ſi dur, ſi repouſſant, ſi peu traitable, ils reconnoiſſent aiſément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré ſon caractere & qu'il eſt auſſi noir que ſon portrait.

Vous me répéterez ſans doute que ce n'eſt point là l'homme que vous avez vu : mais c'eſt l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous ſeul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres obſervations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils ſont tous d'accord ſur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes ſeul contre tous; la vraiſemblance eſt-elle pour vous ? La raiſon permet-elle de donner plus de force à votre unique ſuffrage qu'aux ſuffrages unanimes de

tout le public? Tout eſt d'accord ſur le compte de cet homme que vous vous obſtinez ſeul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre? Si ces preuves ſont autant d'impoſtures & de ſophiſmes, que faut-il donc penſer du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le ſuffoquer pour ainſi dire, dans le bourbier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, ſelon vous, qu'ouvrir les yeux ſur lui pour ſe convaincre de ſon innocence & de la noirceur de ſes ennemis? Prenez garde, Monſieur Rouſſeau; c'eſt vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez le premier & le ſeul à l'avoir vu ſous cet aſpect? Ne reſte-t-il donc que vous ſeul d'homme juſte & ſenſé ſur la terre? S'il en reſte un autre qui ne penſe pas ici comme vous, toutes vos obſervations ſont anéanties, & vous reſtez ſeul chargé de l'accuſation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous deſiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette

ſeule objection, mais répondez juſte, & je me rends ſur tout le reſte.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchiſe pour franchiſe, je commence par vous déclarer que cette ſeule objection à laquelle vous me ſommez de répondre, eſt à mes yeux un abyme de ténebres où mon entendement ſe perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à ſon égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empreſſe d'adopter un plan ſi exécrable, la lui rend incompréhenſible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes : il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les mépriſe, ni ne les conçoit ; il ne ſait pas ce que c'eſt. Son ame incapable de haine aime mieux ſe repoſer dans cette entiere ignorance, que de ſe livrer par des interprétations cruelles, à des ſentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut eſtimer. J'approuve cette diſpoſition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un ſentiment

de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me ſurprends ſouvent à les juger malgré moi : ma raiſon fait ſon office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'eſt pas ma faute ſi ce jugement leur eſt ſi déſavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre aſſentiment au réſultat de mes recherches de la ſolution de votre obiection, il y a grande apparence que me laiſſant dans mon opinion vous reſterez dans la vôtre : car j'avoue que cette ſolution m'eſt impoſſible, ſans néanmoins que cette impoſſibilité puiſſe détruire en moi la perſuaſion commencée par la marche clandeſtine & tortueuſe de vos Meſſieurs, & confirmée enſuite par la connoiſſance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin ſe briſent contre cet axiome qui m'entraîne irréſiſtiblement, que la même choſe ne ſauroit être & n'être pas, & tout ce que diſent avoir vu vos Meſſieurs eſt, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je ſuis certain d'avoir vu moi-même.

J'en uſe dans mon jugement ſur cet homme comme dans ma croyance en

matiere de foi. Je cede à la conviction directe ſans m'arrêter aux objections que je ne puis réſoudre; tant parce que ces objections ſont fondées ſur des principes moins clairs, moins ſolides dans mon eſprit, que ceux qui operent ma perſuaſion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, ſans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raiſon choiſit le ſentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'eſt ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas aſſez de lumieres pour ſe décider ſans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Meſſieurs ſoient déterminés par un motif plus impartial?

Ne cherchant pas à vous ſurprendre je vous devois d'abord cette déclaration. A préſent jettons un coup-d'œil ſur vos difficultés, ſi ce n'eſt pour les réſoudre, au moins pour chercher s'il eſt poſſible, quelque ſorte d'explication.

La principale & qui fait la baſe de

toutes les autres, eſt celle que vous m'avez ci-devant propoſée ſur le concours unanime de toute la génération préſente à un complot d'impoſtures & d'iniquité, contre lequel il ſeroit, ou trop injurieux au genre-humain de ſuppoſer qu'aucun mortel ne reclame s'il en voyoit l'injuſtice, ou, cette injuſtice étant auſſi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le ſens commun de croire qu'elle n'eſt apperçue par perſonne autre.

Faiſons pour un moment cette ſuppoſition triviale que tous les hommes ont la jauniſſe & que vous ſeul ne l'avez pas..... Je préviens l'interruption que vous me préparez.... *Quelle plate comparaiſon! qu'eſt-ce que c'eſt que cette jauniſſe?.... Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous ſeul? C'eſt poſer la même queſtion en d'autres termes, mais ce n'eſt pas la réſoudre, ce n'eſt pas même l'éclaircir.* Vouliez-vous dire autre choſe en m'interrompant?

LE FRANÇOIS.

Non; pourſuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puiſſiez dire, lorſque je fais entendre qu'il eſt, pour ainſi dire, des épidémies d'eſprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une eſpece de contagion; parce que l'eſprit humain naturellement pareſſeux aime à s'épargner de la peine en penſant d'après les autres, ſur tout en ce qui flatte ſes propres penchans. Cette pente à ſe laiſſer entraîner ainſi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux paſſions des hommes; l'engoüement général, maladie ſi commune dans votre nation, n'a point d'autre ſource, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappellez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la ſuppoſition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injuſtice envers lui. Ainſi par la peine que vous donneroit ſon ſouvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce ſentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la juſtice & de la raiſon?

Si vous euſſiez réfléchi là-deſſus pour chercher en vous-même la cauſe d'un ſentiment ſi injuſte, & qui vous eſt ſi étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïſſiez dans J. J. non-ſeulement le ſcélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ſes vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à ſa perſonne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, ſans que vous vous en apperçuſſiez vous-même, l'objet de votre averſion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, ſi je vous rappellois vos raiſonnemens dans nos premiers entretiens, vous ſentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une paſſion fougueuſe qui vous dominoit à votre inſçu. Voilà, Monſieur, cette cauſe étrangere qui ſéduiſoit votre cœur ſi juſte, & faſcinoit votre jugement ſi ſain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaiſe face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer; les perfidies, les trahiſons, les menſonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorſqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous

n'y trempaſſiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir ſans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement paſſager, eſt devenu pour le public un délire habituel, un principe conſtant de conduite, une jauniſſe univerſelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altère pas ſeulement le ſens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui ſeroit demeuré bien conſtitué ſans elle. Si J. J. n'eût point exiſté, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à ſe reprocher. Otez ce ſeul objet d'une paſſion qui les tranſporte, à tout autre égard ils ſont honnêtes-gens, comme tout le monde.

Cette animoſité, plus vive, plus agiſſante que la ſimple averſion, me paroît à l'égard de J. J. la diſpoſition générale de toute la génération préſente. L'air ſeul dont il eſt regardé paſſant dans les rues, montre évidemment cette diſpoſition qui ſe gêne & ſe contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & ſe laiſſe appercevoir malgré eux. A l'empreſſement groſſier & badaut de s'arrêter, de ſe retourner, de le fixer, de le ſui-

vre, au chuchotement ricaneur qui dirige ſur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes-gens qui ont le malheur de rencontrer un monſtre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui ſe font un amuſement digne d'eux d'inſulter à ſon malheur. Voyez-le entrant au ſpectacle entouré dans l'inſtant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes, dans laquelle vous pouvez penſer comme il eſt à ſon aiſe! A quoi ſert cette barriere? S'il veut la forcer réſiſtera-t-elle? Non ſans doute. A quoi ſert-elle donc? Uniquement à ſe donner l'amuſement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire ſentir que tous ceux qui l'entourent, ſe font un plaiſir d'être, à ſon égard, autant d'argouzins & d'archers. Eſt-ce auſſi par bonté qu'on ne manque pas de cracher ſur lui, toutes les fois qu'il paſſe à portée, & qu'on le peut ſans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme ſur qui l'on crache, c'eſt rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les ſignes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner

à un homme, ſans y joindre une inſulte ouverte & directe, lui ſont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits ſoins mieilleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit beſoin d'une aſſiſtance réelle, on le verroit périr avec joie, ſans lui donner le moindre ſecours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire preſque ſous un carroſſe une chûte très-périlleuſe; on court à lui, mais ſi-tôt qu'on reconnoit J. J. tout ſe diſperſe, les paſſans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il ſeroit reſté ſeul dans cet état, ſi un pauvre mercier ruſtre & mal inſtruit, ne l'eût fait aſſeoir ſur ſon petit banc, & ſi une ſervante tout auſſi peu philoſophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel eſt en réalité l'intéret ſi vif & ſi tendre dont l'heureux J. J. eſt l'objet.

Une animoſité de cette eſpece ne ſuit pas, quand elle eſt forte & durable, la route la plus courte, mais la plus ſure pour s'aſſouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Meſſieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à ſuivre cette route, & tous avec le

même ſecret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'eſt-là ce qui s'eſt fait ; mais comment cela s'eſt-il pu faire ? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animoſité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y ſont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la généroſité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'eſt plus facile à concevoir. Chacun ſait trop que les paſſions violentes, commençant toujours par égarer la raiſon, peuvent rendre l'homme injuſte & méchant dans le fait, & pour ainſi dire, à l'inſçu de lui-même, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la juſtice & la vertu.

Mais cette haine envenimée comment eſt-on venu à bout de l'allumer ? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni deſir de nuire à autrui, qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à perſonne, qui ſans jalouſie, ſans concurrence, n'aſpirant à rien & marchant toujours ſeul dans ſa route, ne fut en obſtacle à nul autre, & qui

au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la ſienne qu'outrages, inſultes, miſere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cauſe ſecrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit priſe étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnaſſent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas ſuivre, & d'occaſionner des comparaiſons qu'il ne leur convenoit pas de ſouffrir. Outre ces cauſes générales, & celles que vous-même avez aſſignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Meſſieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'eſt ni convenable de dire, ni facile à croire, & dont je m'abſtiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop ſenſibles pour qu'on puiſſe douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'aſſouviſſant. Mais plus cette haine individuelle ſe décele, moins on comprend comment on eſt parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même ſur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adreſſe des chefs du

complot, la paſſion qui les dirigeoit étoit trop viſible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des ſoupçons ſi légitimes, l'ont-ils fait entrer ſi aiſément, ſi pleinement dans toutes leurs vues, juſqu'à le rendre auſſi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'eſt pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches ſouterraines ſont trop ténébreuſes pour qu'il ſoit poſſible de les y ſuivre. Je crois ſeulement appercevoir, d'eſpace en eſpace, au-deſſus de ces gouffres, quelques ſoupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien pluſieurs de ces manœuvres que vous ſuppoſiez légitimes, comme ayant pour objet de démaſquer un méchant; deſtinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'eſt rien moins, elles auront également leur effet. Il ſera néceſſairement haï ſoit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des meſures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Juſques-là ceci ſe comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit

pas ſeulement de haine, il s'agit d'animoſité ; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui ſeul doit y prendre aſſez d'intérêt pour agir auſſi vivement.

L'idée de la méchanceté eſt effrayante par elle-même. L'impreſſion naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas perſonnellement à ſe plaindre, eſt de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas ſa victime, perſonne ne s'aviſe de vouloir être ſon bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animoſité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inſpirer des efforts pour le prévenir ; mais l'impuiſſance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement ; un méchant ſans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animoſité. On frémit à ſa vue, loin de le pourſuivre on le fuit, & rien n'eſt plus éloigné de l'effet que produit ſa rencontre qu'un ſouris inſultant & moqueur. Laiſſant au miniſtere public le ſoin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas juſqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit

même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs, que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'envi-

ronner de trahiſons & de piéges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de juſtification, toute poſſibilité de repouſſer les atteintes qu'on lui porte, de défendre ſon honneur & ſa réputation, à lui cacher tous ſes ennemis, tous ſes accuſateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour ſa défenſe, on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'obſerve, on l'épie avec le plus grand ſoin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un ſeul mot. Sa ſanté, ſa vie ſont de nouveaux ſujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieilleſſe auſſi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on ſe flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entaſſe ne ſuffiſent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin ſe faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne ſeroit-ce point pour le Corps des Gens de let-

tres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magiſtrats, pour tout le monde ? Oui, ſi forçant ſes contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin ſes accuſateurs, ſa pleine juſtification ſeroit la déſolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. eſt l'objet, n'eſt point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; conſacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoiſſe les routes du cœur humain, l'on voit que ſon innocence reconnue ne ſerviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animoſité dont il eſt l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de ſecouer le peſant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on ſe reprocheroit envers lui, & puiſque vous-même avez un moment éprouvé un ſentiment ſi injuſte, ces gens ſi pétris d'amour-propre ſupporteroient-ils ſans aigreur l'idée de leur propre baſſeſſe comparée à ſa patience & à ſa douceur ? Eh ſoyez certain que

ſi c'étoit en effet un monſtre on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles diſpoſitions je ne puis penſer autre choſe ſinon, qu'on s'eſt ſervi pour exciter dans le public cette violente animoſité, de motifs ſemblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne ſuivre ni parti, ni ſecte, ne dire que ce qui lui ſembloit vrai, bon, utile aux hommes, ſans conſulter en cela ſon propre avantage ni celui de perſonne en particulier. Cette marche & la ſupériorité qu'elle lui donnoit ſur eux fut la grande ſource de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux ſa morale à ſon profit, de tenir ſi peu à ſon intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, ſans ſe ſoucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établiſſoit, ni de la fureur qu'il alloit inſpirer à ceux qui ſe vantent d'être les arbitres de la renom-

mée, les diſtributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne ſe vantent pas, que je ſache, de faire cette diſtribution avec juſtice & déſintéreſſement. Abhorrant la ſatire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours diſtinguer honorablement les particuliers & les combler de ſinceres éloges, lorſqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenſer. Il faiſoit ſentir que le mal tenoit à la nature des choſes & le bien aux vertus des individus. Il faiſoit & pour ſes amis & pour les auteurs qu'il jugeoit eſtimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on ſent en liſant ſes ouvrages, le plaiſir que prenoit ſon cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en ſentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conſcience repouſſoit en ſecret ces éloges, s'en irritant à meſure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir ſi bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par ſa conduite dépriſé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs,

leur ſuggéra le moyen d'en exciter une ſemblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ſes principes, par traveſtir un républicain ſévere en un brouillon ſéditieux, ſon amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & ſon reſpect pour les loix en averſion pour les Princes. Ils l'accuſerent de vouloir renverſer en tout l'ordre de la ſociété parce qu'il s'indignoit, qu'oſant conſacrer ſous ce nom les plus funeſtes déſordres, on inſultât aux miſeres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils ſont la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, ſa haine contre les puiſſans fripons qui les ſoutiennent, ſon intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les rempliſſent, on l'accuſa de les mépriſer perſonnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faiſoit à tous furent tournés en autant de ſatires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inſpire tant de courage que

le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ſes intentions, l'audace de prononcer hautement & ſans crainte, des jugemens dictés par le ſeul amour de la juſtice & de la vérité : mais rien n'expoſe en même tems à tant de dangers & de riſques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuoſité ſans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuſe, mais qu'ils ſavent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de ſentimens élevés & nobles, n'en ſuppoſent jamais que d'intéreſſés dans ceux qui ſe paſſionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la juſtice & du bien public puiſſe exciter un pareil zele, ils leur controuvent toujours des motifs perſonnels ſemblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes ſous des noms pompeux, & ſans leſquels on ne les verroit jamais s'échauffer ſur rien.

La choſe qui ſe pardonne le moins eſt un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre ſo-

cial prétendu, qui couvre en effet les plus cruels déſordres, tomboit bien plus ſur la conſtitution des différens états que ſur les ſujets qui les rempliſſent, & qui, par cette conſtitution même, ſont néceſſités à être ce qu'ils ſont. Il avoit toujours fait une diſtinction très-judicieuſe entre les perſonnes & les conditions, eſtimant ſouvent les premieres quoique livrées à l'eſprit de leur état, lorſque le naturel reprenoit de tems à autre quelque aſcendant ſur leur intérêt, comme il arrive aſſez fréquemment à ceux qui ſont bien nés. L'art de vos Meſſieurs fut de préſenter les choſes ſous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils ſe font. Il paroît qu'ils ne s'en ſont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des diſcours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni menſonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, ſi elle eſt juſte, peut aider à expliquer cette animoſité générale. Il eſt perſuadé que

dans les écrits qu'on fait paſſer ſous ſon nom, l'on a pris un ſoin particulier de lui faire inſulter brutalement tous les états de la ſociété, & de changer en odieuſes perſonnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce ſoupçon lui eſt venu (13) ſur ce que dans pluſieurs lettres, anonymes & autres, on lui rappelle des choſes, comme étant de ſes écrits, qu'il n'a jamais ſongé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaiſamment en queſtion ſi les marins étoient des hommes?* Dans une autre, un officier lui avoue modeſtement que, ſelon l'expreſſion de lui J. J., lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ſes camarades.* Tous les jours il reçoit ainſi des citations de paſſages qu'on lui attribue fauſſement, avec la plus grande confiance, & qui ſont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de ſa plus ancienne connoiſſance, & pour lequel il avoit conſervé

(13) C'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de vérifier, parce que ces Meſſieurs ne laiſſent parvenir juſqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer ſous mon nom.

de

de l'eſtime, ayant trop marqué peut-être un reſte d'affection pour lui, on l'en guérit en lui perſuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ſes écrits.

Tels ſont à-peu-près les reſſorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animoſité ſi vive & ſi générale dont il eſt l'objet, & qui, s'attachant particuliérement à ſa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour ſa perſonne, le ſoin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commiſération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, ſont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à ſon ſiecle & à ſes contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les paſſionnés deſtructeurs de toute religion, de toute conſcience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ſes cenſures, doivent le haïr & le haïſſent en effet encore plus que ne font les honnêtes-gens trompés. En l'entendant ſeulement nommer, les premiers ont peine à ſe contenir, & la modération

qu'ils tâchent d'affecter, ſe dément bien vite, s'ils n'ont pas beſoin de maſque pour aſſouvir leur paſſion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion ſe renverſeroit, la haine des gens de bien ſeroit plus marquée, les méchans ſeroient plus indifférens. L'obſervation contraire eſt générale, frappante, inconteſtable, & pourroit fournir bien des conſéquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la juſteſſe de mon explication.

Cette averſion une fois inſpirée, s'étend, ſe communique de proche en proche, dans les familles, dans les ſociétés, & devient en quelque ſorte un ſentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'eſt encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération ſecrete de vos Dames & de vos Meſſieurs, ce qui reſte de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine auſſi envenimée que celle qui ſe propage dans la génération qui ſuit. Toute la jeuneſſe eſt nourrie dans ce ſentiment par un ſoin particulier de vos Meſſieurs dont les plus adroits ſe ſont chargés de

ce département. C'eſt d'eux que tous les apprentifs philoſophes prennent l'attache, c'eſt de leurs mains que ſont placés les gouverneurs des enfans, les ſecrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne ſe fait que par leur direction, ſans qu'ils paroiſſent ſe mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animoſité dans les ſéminaires, dans les colleges, & toute la génération naiſſante leur eſt dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jéſuites ils furent leurs plus ardens ennemis, ſans doute par jalouſie de métier, & maintenant, gouvernant les eſprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les conſciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils ſavent mieux ſe cacher en agiſſant, & ſubſtituant peu-à-peu l'intolérance philoſophique à l'autre, ils deviennent, ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi dangereux que leurs prédéceſſeurs. C'eſt par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans ſon enfance, plus ſaine & mieux conſtituée dans tous les âges,

loin de lui en ſavoir gré, eſt nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels ſentimens à ſon égard. Le venin d'animoſité qu'elle a ſucé preſque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces diſpoſitions haineuſes. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curioſité que par dériſion, puiſque la plupart l'ont déjà vu cent fois, ſe détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien aſſurément de l'urbanité françoiſe : vous trouverez toujours que les plus inſultans, les plus moqueurs, les plus acharnés ſont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amuſent à lui donner tous les ſignes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, ſans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre ſiecle. Mais celui-ci eſt particuliérement un ſiecle haineux & malveillant par caractere (14). Cet

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit ſon épitaphe. *Le premier qui crachera*

eſprit cruel & méchant ſe fait ſentir dans toutes les ſociétés, dans toutes les affaires publiques, il ſuffit ſeul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui ſe diſtinguent par-là. L'orgueilleux deſpotiſme de la philoſophie moderne a porté l'égoïſme de l'amour-propre à ſon dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeuneſſe pour une doctrine ſi commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils ſe ſont accoutumés à porter dans la ſociété ce même ton de maître ſur lequel ils prononcent les oracles de leur ſecte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'eſt qu'une haine plus inſolente, tout ce qui oſe héſiter à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les paſſions iraſcibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des diſciples. Devenus eſclaves pour être tyrans, ils ont fini par

---

*ſur ſa tombe*, répondit à l'inſtant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philoſophe, & qu'il étoit de ce ſiecle-ci.

preſcrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute réſiſtance la plus coupable rebellion. Une génération de deſpotes ne peut être ni fort douce ni fort paiſible, & une doctrine ſi hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'eſt pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour ſoi, l'orgueil de ſes ſectateurs. De-là les inclinations haineuſes qui diſtinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'eſt pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour ſavoir s'occuper de ſoi; on ne fait plus que haïr, & l'on ne tient point à ſon propre parti par attachement, encore moins par eſtime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les diſpoſitions générales dans leſquelles vos Meſſieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner enſuite contre J. J. (15) qui, tout

(15) Dans cette génération nourrie de philoſophie & de fiel, rien n'eſt ſi facile aux intri-

ıſſi peu propre à recevoir la loi qu'à . faire, ne pouvoit par cela ſeul manuer dans ce nouveau ſyſtême, d'être objet de la haine des chefs & du dépit es diſciples : la foule empreſſée à ſuire une route qui l'égare, ne voit pas vec plaiſir ceux qui, prenant une roue contraire, ſemblent par-là lui reprocher ſon erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les cauſes concourantes, tous les différens reſſorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoüement haineux, ſeroit moins ſurpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle eſt donné, chacun ſuivant le

---

gans que de faire tomber ſur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs ſuccès prodigieux en ce point, prouvent encore moins leurs talens que la diſpoſition du public, dont les apparens témoignages d'eſtime & d'attachement pour les uns, ne ſont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être inſiſter ici ſur la ruſe favorite de mes perſécuteurs, qui eſt de ſatisfaire à mes dépens, leurs paſſions haineuſes, de faire le mal par leurs ſatellites & de faire en ſorte qu'il me ſoit imputé. C'eſt ainſi qu'ils m'ont ſucceſſivement attribué le *ſyſtême de la nature*, *la philoſophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, &c, &c.

torrent, en augmente l'impulſion. Comment ſe défier de ſon ſentiment, quand on le voit être celui de tout le monde, comment douter que l'objet d'une haine auſſi univerſelle ſoit réellement un homme odieux? Alors plus les choſes qu'on lui attribue ſont abſurdes & incroyables, plus on eſt prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule eſt par cela ſeul aſſez prouvé. S'il s'agiſſoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ſes propres yeux, ou bientôt une interprétation ſubite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent ni à la vertu ni même à la bonté; il faut être déjà bon ſoi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que ſoi, & il eſt preſque impoſſible qu'un homme réellement bon, demeure ou ſoit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainſi diſpoſés, tout le reſte devint facile. Dès-lors vos Meſſieurs auroient pu ſans aucun détour, perſécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique, mais ils n'auroient aſſouvi qu'à demi leur vengeance, & ſe compromettre vis-à-vis de lui, étoit riſquer d'être découverts. Le ſyſ-

ne qu'ils ont adopté, remplit mieux ıtes leurs vues & prévient tous les :onvéniens. Le chef-d'œuvre de leur t a été de transformer en ménage- ens pour leur victime, les précau- ons qu'ils ont prises pour leur sureté. n vernis d'humanité couvrant la oirceur du complot, acheva de sédui- e le public, & chacun s'empressa de oncourir à cette bonne œuvre; il est i doux d'assouvir saintement une pas- ion, & de joindre au venin de l'ani- mosité le mérite de la vertu! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisan- ce; " ah que je suis généreux! C'est „ pour son bien que je le diffame, c'est „ pour le protéger que je l'avilis; & „ l'ingrat loin de sentir mon bienfait „ s'en offense! mais cela ne m'empê- „ chera pas d'aller mon train & de le „ servir de la sorte en dépit de lui „. Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sureté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satel- lites de vos Messieurs, &, comme écri- voit J. J. à M***: *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses

comme elles ſont? On verroit Socrate, Ariſtide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainſi faſcinés, qu'on croiroit toujours voir un monſtre infernal.

Mais quelque facile que ſoit cette pente; il eſt toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle ſoit univerſelle, que tous la ſuivent ſans exception, que pas un ſeul n'y réſiſte & ne proteſte, que la même paſſion entraîne en aveugle une génération toute entiere, & que le conſentement ſoit unanime dans un tel renverſement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait eſt très-extraordinaire, mais en le ſuppoſant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe: car il faudroit que toute la génération préſente ſe fût élevée par cette unique vertu, à une ſublimité qu'elle ne montre aſſurément en nulle autre choſe, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un ſeul qui eût la maligne franchiſe de gâter la merveilleuſe œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puiſſans, intrigans, concertés de longue main,

ouſant les uns par de fauſſes appa-
:nces, & animant les autres par des
aſſions auxquelles ils n'ont déjà que
rop de pente, fait tout concourir con-
re un innocent qu'on a pris ſoin de
:harger de crimes, en lui ôtant tout
noyen de s'en laver. Dans l'autre ex-
plication, il faut que de toutes les gé-
nérations la plus haineuſe ſe transfor-
me tout-d'un-coup toute entiere, &
ſans aucune exception, en autant d'An-
ges céleſtes en faveur du dernier des
ſcélérats qu'on s'obſtine à protéger &
à laiſſer libre, malgré les attentats &
les crimes qu'il continue de commettre
tout à ſon aiſe, ſans que perſonne au
monde oſe, tant on craint de lui dé-
plaire, ſonger à l'en empêcher, ni mê-
me à les lui reprocher. Laquelle de ces
deux ſuppoſitions vous paroît la plus
raiſonnable & la plus admiſſible?

Au reſte, cette objection tirée du
concours unanime de tout le monde à
l'exécution d'un complot abominable,
a peut-être plus d'apparence que de
réalité. Premiérement l'art des moteurs
de toute la trame a été de ne la pas
dévoiler également à tous les yeux. Ils
en ont gardé le principal ſecret entre
un petit nombre de conjurés; ils n'ont

laiſſé voir au reſte des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix perſonnes qui ſachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoiſſent aſſez leur victime, pour être ſûrs qu'ils noirciſſent un innocent. Le ſecret du premier complot eſt concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reſte des complices, plus ou moins coupables, ſe fait illuſion ſur des manœuvres qui, ſelon eux, tendent moins à perſécuter l'innocence qu'à s'aſſurer d'un méchant. On a pris chacun par ſon caractere particulier, par ſa paſſion favorite. S'il étoit poſſible que cette multitude de coopérateurs ſe raſſemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils ſeroient frappés eux-mêmes des contradictions abſurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-ſeulement différens, mais ſouvent contraires, par leſquels on les a fait concou-

rir tous à l'œuvre commune, ſans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même ſait bien diſtinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des perſonnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que ſéduites, &, ſans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laiſſé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empreſſement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y reſtent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de baſſeſſe que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dériſion comme infortuné.

De plus; quoique perſonne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui ſeroit ſe compromettre à pure perte, penſez-vous que tout le monde y acquieſce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines ſouterrai-

nes, s'en indignent, refuſent d'y concourir, & gémiſſent en ſecret ſur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne ſachant à quoi s'en tenir ſur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refuſent de le juger ſans l'avoir entendu, & jugeant ſeulement ſes adroits perſécuteurs, penſent que des gens à qui la ruſe, la fauſſeté, la trahiſon coûtent ſi peu, pourroient bien n'être pas plus ſcrupuleux ſur l'impoſture. Suſpendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, & celles de la malignité des accuſateurs, ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'averſion pour la juſtice, ni tant de généroſité pour celui qu'ils accuſent, avec tant d'art à gauchir devant lui & ſe ſouſtraire à ſes défenſes. On peut s'abſtenir de l'iniquité, ſans avoir le courage de la combattre. On peut refuſer d'être complice d'une trahiſon, ſans oſer démaſquer les traîtres. Un homme juſte, mais foible, ſe retire alors de la foule, reſte dans ſon coin, & n'oſant s'expoſer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppreſſeur, & ſe tait. Qui peut ſavoir combien d'honnêtes gens ſont dans ce cas? ils ne ſe font ni voir, ni ſentir: ils laiſ-

ſent le champ libre à vos Meſſieurs juſqu'à ce que le moment de parler ſans danger arrive. Fondé ſur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raiſonnable peut-on ſoutenir que cela n'eſt pas ? Voilà, Monſieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduiſez, & qu'au reſte je ne me charge pas de réſoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puiſſe ébranler la perſuaſion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le ſoin ſuperflu de vous établir un fait dont vous convenez ſi bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, ſavoir qu'il n'eſt pas vrai que tout le monde ſoit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroiſſant nous accorder ſur ce point, nous ſommes néanmoins de ſentimens tout contraires, en ce que, ſelon vous, ceux qui ne ſont pas du complot penſent ſur J. J. tout comme ceux qui en ſont, & que, ſelon moi, ils doivent penſer tout autrement. Ainſi votre ex-

ception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant ſur des perſonnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire ſur quoi je fonde la mienne ; examinons la vôtre à préſent.

D'honnêtes-gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que diſent y voir ſes plus mortels ennemis ; comme s'il en avoit qui convinſſent de l'être & ne ſe vantaſſent pas de l'aimer ! En me faiſant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par ſon effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne ſont pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, ſans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces perſonnes dont vous parlez ne ſont pas de mauvaiſe foi ; du moins elles ſont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela ſeul voir & juger comme lui. Et comment vos Meſſieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage auſſi

loin qu'il pouvoit aller ? Ceux qui dans cette perſuaſion générale ont écarté la plus ſure épreuve pour diſtinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela ſeul ils en ſont aux miens ; & moi qui ſens dans ma conſcience, qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur, menſonge, impoſture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur perſuaſion, & que s'ils avoient aimé ſincérement la vérité, ils ne l'euſſent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abuſés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur paſſion, & à force de ſubtilités, donnent aux choſes les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les perſonnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions néceſſaires pour ſurmonter ces illuſions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rouſſeau, y penſez-vous ;

& qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la choſe auſſi ſcrupuleuſement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été diſpenſé ſans doute, s'il ſe fût abſtenu d'une déciſion ſi cruelle. Mais en prononçant ſouverainement ſur l'honneur & ſur la deſtinée d'un homme, il n'a pu ſans crime négliger aucun des moyens eſſentiels & poſſibles de s'aſſurer qu'il prononçoit juſtement.

Vous mépriſez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puiſſent compatir avec des vices auſſi bas que ceux dont il eſt accuſé. Je penſe exactement comme vous ſur cet article ; mais je ſuis auſſi certain que d'aucune vérité qui me ſoit connue, que cette abjection que vous lui reprochez eſt de tous les vices le plus éloigné de ſon naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. eſt foible ſans doute & peu capable de vaincre ſes paſſions ! Mais il ne peut avoir que les

paſſions relatives à ſon caractere, & des tentations baſſes ne ſauroient approcher de ſon cœur. La ſource de toutes ſes conſolations eſt dans l'eſtime de lui-même. Il ſeroit le plus vertueux des hommes, ſi ſa force répondoit à ſa volonté. Mais avec toute ſa foibleſſe il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans ſon ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le ſeul qui l'eût pu mener au mal eſt la mauvaiſe honte, contre laquelle il a lutté toute ſa vie avec des efforts auſſi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à ſon humeur timide qui préſente un obſtacle invincible aux ardens deſirs de ſon cœur, & le force à leur donner le change en mille façons ſouvent blâmables. Voilà l'unique ſource de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut ſortir de ſemblable aux indignités dont vous l'accuſez. Eh ! comment ne voyez-vous pas combien vos Meſſieurs eux-mêmes ſont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inſpirer pour lui ? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'eſt point réel, qu'il n'eſt que le voile bien tranſparent d'une eſtime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal ? La preuve

en eſt manifeſte. On ne s'inquiéte point ainſi des gens qu'on mépriſe. On en détourne les yeux, on les laiſſe pour ce qu'ils ſont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Meſſieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'eſt pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent auſſi de boue: tous ces procédés ſont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le ſont gueres de la ſienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, ſont-elles mieux prouvées que les crimes ſur leſquels vous n'inſiſtez plus? Non, Monſieur, après nos diſcuſſions précédentes, je ne vois plus de milieu poſſible entre tout admettre & tout rejetter.

Des témoignages que vous ſuppoſez impartiaux, les uns portent ſur des faits abſurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention: tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les baſſes friponneries: les autres ſur des faits vrais, mais fauſſement interprétés; tels que ſa dureté, ſon dédain, ſon humeur colere & repouſſante, l'obſtination de fermer ſa porte aux nouveaux viſages, ſur-tout aux quidams cajoleurs & pleu-

reux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accuſé d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, je n'entends pas non plus le juſtifier d'être un violateur de filles, un monſtre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter ſérieuſement de pareilles opinions ſur ſon compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre auſſi, vous qui careſſez des idées dont vous rougiriez comme ami de la juſtice, en y regardant de plus près, & faiſant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du ſexe! Eh! j'ai grand'peur que ce ne ſoit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il eſt bien aiſé de faire à ſon arrivée, retirer les filles de la maiſon; mais qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon la maligne diſpoſition des parens envers lui?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu néceſſaire une précaution ſi bizarre & ſi affectée? & qu'en dût-il penſer à ſon arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familiérement dans une maiſon très-eſtimable, où la mere & trois filles charmantes,

toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de careſſes ? Eſt-ce en abuſant de cette familiarité près de ces jeunes perſonnes, eſt-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ; & même encore aujourd'hui, des meres très-ſages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible ſatyre, devant lequel ces autres-là n'oſent laiſſer un moment les leurs, chez elles & en leur préſence ? En vérité, que des farces auſſi groſſieres puiſſent abuſer un moment les gens ſenſés, il faut en être témoin pour le croire.

Suppoſons un moment qu'on eût oſé publier tout cela dix ans plutôt & lorſque l'eſtime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès ſa jeuneſſe, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique ſoutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empreſſent de les adopter ? Non, ſans doute ; ils les auroient rejettées avec indignation. Ils auroient tous dit ; " quand un homme eſt parvenu juſqu'à " cet âge avec l'eſtime publique, quand

ſans patrie, ſans fortune & ſans aſyle, dans une ſituation gênée, & forcé, pour ſubſiſter, de recourir ſans ceſſe aux expédiens, on n'en a jamais employés que d'honorables, & qu'on s'eſt fait toujours conſidérer & bien vouloir dans ſa détreſſe, on ne commence pas après l'âge mûr, & quand tous les yeux ſont ouverts ſur nous, à ſe dévoyer de la droite route pour s'enfoncer dans les ſentiers bourbeux du vice, on n'aſſocie point la baſſeſſe des plus vifs fripons avec le courage & l'élévation des ames fieres, ni l'amour de la gloire aux manœuvres des filoux; & ſi quarante ans d'honneur permettoient à quelqu'un de ſe démentir ſi tard à ce point, il perdroit bientôt cette vigueur de ſentiment, ce reſſort, cette franchiſe intrépide qu'on n'a point avec des paſſions baſſes, & qui jamais ne ſurvit à l'honneur. Un fripon peut être lâche, un méchant peut être arrogant; mais la douceur de l'innocence & la fierté de la vertu ne peuvent s'unir que dans une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou penſé, & ils auroient certainement re-

fuſé de le croire atteint de vices auſſi bas, à moins qu'il n'en n'eût été convaincu ſous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger ſi décidément & ſi cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur ſuppoſez, ils auroient tiré de leurs recherches la même concluſion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuſes, les témoignages les plus ſuſpects leur ont ſuffi pour ſe décider en mal ſans autre vérification, & ils ont ſoigneuſement évité tout éclairciſſement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puiſſiez dire, ils ſont du complot; car ce que j'appelle en être n'eſt pas ſeulement être dans le ſecret de vos Meſſieurs, je préſume que peu de gens y ſont admis; mais c'eſt adopter leur inique principe: c'eſt ſe faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au ſeul accuſé le mal qu'on penſe ou qu'on feint de penſer de lui, & les raiſons ſur leſquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les ſiennes; car ſi-

tôt

tôt qu'on s'eſt laiſſé perſuader qu'il faut le juger, non-ſeulement ſans l'entendre, mais ſans en être entendu, tout le reſte eſt forcé, & il n'eſt pas poſſible qu'on réſiſte à tant de témoignages ſi bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponſes de l'accuſé. Comme tout le ſuccès de la trame dépendoit de cette importante précaution, ſon auteur aura mis toute la ſagacité de ſon eſprit à donner à cette injuſtice le tour le plus ſpécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de généroſité qui n'eût ébloui nul eſprit impartial, mais qu'on s'eſt empreſſé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'eſtimoit que par force, & dont les ſingularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la prémiere accuſation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté juſqu'alors, pour y ſubſtituer celui du plus affreux ſcélérat. Quiconque a l'ame ſaine & croit vraiment à la probité, ne ſe départ pas aiſément de l'eſtime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit poſſible, ou faire une action baſſe à Milord Maréchal

(17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le ſuppoſant convaincu. Changer à ce point, ſur le compte d'un homme eſtimé durant toute ſa vie, n'eſt pas une choſe facile. Mais auſſi ce premier pas fait, tout le reſte va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un ſeul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'eſt moins ſurprenant que le paſſage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'eſt pas la peine de meſurer ſi ſoigneuſement l'intervalle qui peut quelquefois ſéparer un ſcélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à ſon aiſe l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ſes actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de

(17) Il eſt vrai que Milord Maréchal eſt d'une illuſtre naiſſance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penſer que Rouſſeau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien ſublime de la haute vertu des gens de qualité; & que l'hiſtoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ſes jugemens avec autant d'aſſurance que ſi, ceux qu'on leur ſubſtitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu ſoi-même ce qu'on ſait ou qu'on croit ſavoir d'ailleurs. Rien n'eſt ſi manifeſte auſſi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt; mais c'eſt qu'on étoit ſi diſtrait ou ſi prévenu qu'on ne portoit pas ſon attention de ce côté; c'eſt qu'on eſt ſi bon ſoi-même qu'on ne peut ſuppoſer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoüement devenu général parvient à l'excès, on ne ſe contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce ſyſtême, ſe pique d'y apporter du ſien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne ſont pas plus empreſſés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation paſſe en preuve invincible, & ſi l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'eſt commis un crime dans la lune, il ſeroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde que c'eſt J. J. qui en eſt l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée ; une fois bien établie, il eſt donc très-naturel qu'il en réſulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce ſera toujours à deſſein ; eſt-elle à ſon avantage ? c'eſt une friponnerie : eſt-elle à ſon préjudice ? c'eſt une ruſe. Un homme ainſi vu, quelque ſujet qu'il ſoit aux oublis, aux diſtractions, aux balourdiſes, ne peut plus rien avoir de tout cela : tout ce qu'il fait par inadvertance eſt toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omiſſions, les bévues des autres à ſon égard, ne trouvent plus créance dans l'eſprit de perſonne ; s'il les releve, il ment ; s'il les endure, c'eſt à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il reſtera chargé ; & ce ſera beaucoup ſi des laquais gagnés ou peu fidelles, trop inſtruits des ſentimens des maîtres à ſon égard, ne ſont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ſes dépens ; bien ſûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en ſa préſence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aiſément.

J'ai ſuppoſé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous ſinceres & de bonne foi; mais ſi l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité ſa vivacité, ſon étourderie, ſes diſtractions, ſa mauvaiſe mémoire ne donneroient-elles pas pour cela?

D'autres cauſes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Meſſieurs par ſes confeſſions qu'ils appellent ſes mémoires, une priſe ſur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont ſi peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ſes foibleſſes, dans toutes ſes fautes les plus ſecretes. L'eſpoir que ces confeſſions ne ſeroient vues qu'après ſa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de ſe traiter avec une juſtice ſouvent même trop rigoureuſe. Quand il ſe vit défiguré parmi les hommes au point d'y paſſer pour un monſtre, la conſcience qui lui faiſoit ſentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui ſeul peut-être eut, & aura jamais de ſe montrer tel qu'il étoit; il

crut qu'en manifeſtant à plein l'intérieur de ſon ame, & révélant ſes confeſſions, l'explication ſi franche, ſi ſimple, ſi naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans ſa conduite, portant avec elle ſon propre témoignage, feroit ſentir la vérité de ſes déclarations & la fauſſeté des idées horribles & fantaſtiques qu'il voyoit répandre de lui, ſans en pouvoir découvrir la ſource. Bien loin de ſoupçonner alors vos Meſſieurs, la confiance en eux de cet homme ſi défiant alla, non-ſeulement juſqu'à leur lire cette hiſtoire de ſon ame, mais juſqu'à leur en laiſſer le dépôt aſſez long-tems. L'uſage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commiſe, & le plus ſacré dépôt de l'amitié eſt devenu dans leurs mains l'inſtrument de la trahiſon. Ils ont traveſti ſes défauts en vices, ſes fautes en crimes, les foibleſſes de ſa jeuneſſe en noirceurs de ſon âge mûr : ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable & de bon dans ſon ame, & ce qui n'eſt que des ſingularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, eſt de-

venu par leurs ſoins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à ſon égard, & des allures dont le vent m'eſt parvenu, me portent à croire que pour décrier ſes confeſſions après en avoir tiré contre lui tous les avantages poſſibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renſeignemens, pour défigurer toute ſa vie, pour fabriquer avec art des menſonges qui en donnent l'air à ſes confeſſions, & pour lui ôter le mérite de la franchiſe même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh! puiſqu'ils ſavent empoiſonner ſes écrits qui ſont ſous les yeux de tout le monde, comment n'empoiſonneroient-ils pas ſa vie, que le public ne connoît que ſur leur rapport?

L'Héloïſe avoit tourné ſur lui les regards des femmes; elles avoient des droits aſſez naturels ſur un homme qui décrivoit ainſi l'amour; mais n'en connoiſſant gueres que le phyſique, elles crurent qu'il n'y avoit que des ſens très-vifs qui puſſent inſpirer des ſentimens ſi tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-

être. Supposez cette opinion portée chez quelques-uns jusqu'à la curiosité, & que cette curiosité ne fut pas assez-tôt devinée ou satisfaite par celui qui en étoit l'objet; vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai souvent été le témoin moi-même, & je conviens qu'en pareille situation, cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit se prêter, avec une dissimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage les perfides empressemens des traîtres qui l'obsédent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir

qu'il fût en effet tel qu'ils le ſuppoſent ; il faudroit qu'auſſi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendit trahiſon pour trahiſon. Tout ſon crime eſt d'être auſſi franc qu'ils ſont faux : mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal ? Les ſignes les plus manifeſtes de ſon impatience ou de ſon dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laiſſant à ſa porte les ſentimens d honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'inſenſibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & ſont auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le repréſentent ; & comment voulez-vous qu'il leur montre une eſtime qu'ils ont pris ſi grand ſoin de ne lui pas laiſſer ? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on mépriſe ſoi-même eſt facile à ſupporte : mais encore n'eſt-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage inſidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des ſentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes diſpoſitions, il ſe laiſſe encore ſubjuguer. Je ris de ſa ſimplicité

& je l'en fais rire lui-même. Il eſpere toujours qu'en le voyant tel qu'il eſt, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, & croit à force de franchiſe toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réuſſit; il le voit lui-même, & après tant de triſtes expériences, il doit enfin ſavoir à quoi s'en tenir.

Si vous euſſiez fait une fois les réflexions que la raiſon ſuggere, & les perquiſitions que la juſtice exige, avant de juger ſi ſévérement un infortuné, vous auriez ſenti que dans une ſituation pareille à la ſienne, & victime d'auſſi déteſtables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins ſe livrer, pour ce qui l'entoure, à ſes penchans naturels, dont vos Meſſieurs ſe ſont ſervis ſi long-tems & avec tant de ſuccès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus ſans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la ſimplicité de ſon cœur. Ainſi ce n'eſt plus ſur ſes œuvres préſentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs & in*

cute, pour y lire immédiatement les véritables diſpoſitions de ſon ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le ſuivant dans les tems heureux de ſa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Meſſieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous euſſiez trouvé l'homme bienfaiſant & doux qu'il étoit & paſſoit pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laiſſé faire aſſez de ſéjour pour y laiſſer des traces de ſon caractere, les regrets des habitans l'ont toujours ſuivi dans ſa retraite, & ſeul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à ſon départ. Mais vos Dames & vos Meſſieurs ont pris un tel ſoin d'effacer toutes ces traces, que c'eſt ſeulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les diſtinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des perſonnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne ſais comment les plus ardens ſatellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun veſtige de l'attachement, & j'oſe dire de

la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en reſtent encore dans la mémoire des honnêtes-gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à ſe livrer & ſouvent avec plus de plaiſir que de prudence, il m'a quelquefois confié ſes peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les ſupporte, n'ôtoit rien à l'impreſſion qu'elles font ſur ſon cœur. Celles que le tems adoucit le moins ſe réduiſent à deux principales qu'il compte pour les ſeuls vrais maux que lui aient fait ſes ennemis. La premiere eſt de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & ſecourable aux malheureux, ſoit en lui en ôtant les moyens, ſoit en ne laiſſant plus approcher de lui ſous ce paſſeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéreſſer pour eux, qu'afin de s'inſinuer dans ſa confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils ſe préſentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abſtenir d'y mêler, tout décele en

eux de petits hiſtrions grimaciers qui ne ſavent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne ſont avec des lieux communs de college & des leçons bien magiſtrales ſur ſes devoirs envers ceux qui les écrivent, que de ſottes déclamations contre les Grands & les riches par leſquelles on croit bien le leurrer, d'amers ſarcaſmes ſur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, & par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adreſſe, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'exiſte point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte aſſiſtance dont on a beſoin, ſuivies de fieres proteſtations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme réſolution où l'on eſt de ſe tuer, & par l'avis que cette réſolution ſera miſe en exécution *ſonica*, ſi l'on ne reçoit bien vîte une réponſe ſatisfaiſante à la lettre.

Après avoir été pluſieurs fois très-ſottement la dupe de ces menaçans ſuicides, il a fini par ſe moquer &

d'eux & de ſa propre bêtiſe. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & ſubſtitué, pour forcer ſa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des ſerpens. Il faut avoir vu les aſſauts que ſa femme eſt forcée de ſoutenir ſans ceſſe, les injures & les outrages qu'elle eſſuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre réſiſtance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laiſſer ſubjuguer? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire ſeulement tous les manuſcrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre; car ſon tems & ſa peine ne coûtent rien à vos Meſſieurs (18); il

(18) Je dois pourtant rendre juſtice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, & qui ſont en aſſez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me propoſer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'eſt dommage que je ne me ſois pas aviſé de lever boutique ſous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire aſſez bien mes affaires.

lui faudroit dix mains & dix ſecrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de ſa plume & la grande bonté de ſon cœur; car c'eſt toujours là l'ordinaire refrain de ces perſonnages ſinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des eſſaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aiſe, ſans qu'il oſe s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux eſt de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient enſuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de ſerpens dans ſon ſein, il s'eſt enfin déterminé par une réflexion très-ſimple à ſe conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de ſoins généreux, vos Meſſieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laiſſé l'eſtime de perſonne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainſi défiguré; nul homme ſenſé n'en peut rien eſpérer de bon. Dans cet état, que

peut-il donc penſer de ceux qui s'adreſſent à lui par preférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des ſervices ou ſon amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, deſirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des ſcélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de perſonne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne ſeroit que leur nuire auſſi bien qu'à lui; que tout l'effet de ſa recommandation ſeroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres deſtinés à l'enlacer par ſes propres bienfaits. En toute ſuppoſition poſſible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laiſſe pas de recourir à lui, n'eſt-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils miſérables! S'ils n'étoient pas des fourbes, ne ſeroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il mépriſe, n'eſt-il pas lui-même encore plus mépriſable que lui?

Si tous ces empreſſés ne venoient que pour voir & chercher ce qui eſt,

ſans doute il auroit tort de les éconduire ; mais pas un ſeul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la ſituation de J. J. pour eſpérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui ſont payés veulent gagner leur argent, & ils ſavent bien qu'ils n'ont qu'un ſeul moyen pour cela, qui eſt de dire, non ce qui eſt, mais ce qui plaît, & qu'ils ſeroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur paſſion, ne verront jamais que ce qui la flatte ; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à ſa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur ſervent également. Donne-t-il l'aumône ? Ah le caffard ! la refuſe-t-il ? Voilà cet homme ſi charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'eſt un tartuffe ; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'eſt un ſatyre ; s'il lit la gazette (19), il

(19) A la grande ſatisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triſte lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger ſur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres ; habitée par des êtres qui ne me ſont rien, elle eſt pour moi

médite une conſpiration ; s'il cueille une roſe, on cherche quel poiſon la roſe contient. Trouvez à un homme ainſi vu quelque propos qui ſoit innocent, quelque action qui ne ſoit pas un crime, je vous en défie.

Si l'adminiſtration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la conſtante uniformité de ſa vie égale & ſimple l'eût bientôt déſabuſée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choſes, & que c'étoit bien perdre ſon argent, ſon tems & ſes peines que d'eſpionner un homme qui vivoit ainſi. Mais comme ce n'eſt pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier ſon caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il ſe conduiſe bien ou mal, & qu'il ſoit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, eſt d'être aſſez au fait de ſa conduite pour avoir des points fixes ſur leſquels on puiſſe appuyer le ſyſtéme

---

comme une autre ſphere, & je ſuis auſſi peu curieux déſormais d'apprendre ce qui ſe fait dans le monde, que ce qui ſe paſſe à Bicêtre ou aux petites maiſons.

d'impoſtures dont il eſt l'objet, ſans s'expoſer à être convaincus de menſonge, & voilà à quoi l'eſpionnage eſt uniquement deſtiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ſes accuſateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai ſans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rouſſeau ne s'en cache pas. Je ne penſe même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement eſt à ſon égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'eſt ce qui m'eſt impoſſible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on ſuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'eſt point aux méchans qu'on fait toutes ces choſes là, ce ſont eux qui les font aux autres.

Peſez la conſéquence qui ſuit de-là. Si l'adminiſtration, ſi la police elle-même trempe dans le complot pour abuſer le public ſur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque ſage qu'il puiſſe être, pourra ſe garantir de l'erreur à ſon égard?

Que de raiſons nous font ſentir que dans l'étrange poſition de cet homme

infortuné, perſonne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni ſur le rapport d'autrui, ni ſur aucune eſpece de preuve. Il ne ſuffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par ſoi-même, ou s'abſtenir de juger. Ici, par exemple, il eſt clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommiſération, mérité ou non, lui ſeroit toujours également inévitable : car ſuppoſé un moment qu'il remplît de toutes ſes forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaiſance dont tout homme eſt ſans ceſſe entouré, qui eſt-ce qui lui rendroit dans le public la juſtice de les avoir remplis? Ce ne ſeroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette oſtentation philoſophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne ſeroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, ſi-tôt qu'ils l'approchent, miniſtres & créatures de vos Meſſieurs; ce ſeroit encore moins vos Meſſieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils diſent lui faire en ſecret. En lui faiſant des devoirs à leur mode, pour le blâ-

mer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout ſon cœur, & lui feroient le même reproche avec le même ſuccès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque ſeulement qu'il étoit bienfaiſant & bon quand, livré ſans gêne à ſon naturel, il ſuivoit en toute liberté ſes penchans; & maintenant qu'il ſe ſent entravé de mille piéges, entouré d'eſpions, de mouches, de ſurveillans; maintenant qu'il ne ſait pas dire un mot qui ne ſoit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne ſoit noté, c'eſt ce tems qu'il choiſit pour lever le maſque de l'hypocriſie & ſe livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuſe aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette ſeule réflexion me rendroit ſuſpecte la réputation qu'on lui donne à préſent. Il en eſt de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans ſa poſition qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoiſſance au public?

Ces réflexions ſur les friponneries qu'il s'eſt mis à faire, & ſur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il ſe cache ſi heureuſement que tout le monde, auſſi-tôt qu'ils paroiſſent, eſt inſtruit qu'il en eſt l'auteur. Quoi, Monſieur, ce mortel ſi ombrageux, ſi farouche, qui voit à peine approcher de lui un ſeul homme qu'il ne ſache ou ne croye être un traître; qui ſait ou qui croit que le vigilant Magiſtrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets; ne laiſſe pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier ſans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand ſecret? Ces livres s'impriment, ſe publient, ſe débitent hautement ſous ſon nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor, ſans voir, ſans ſoupçonner même cette manœuvre ſi publique, ſans jamais croire être découvert, va toujours prudemment ſon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours ſe confiant à des confidens ſi diſ-

crets, & toujours ignorant qu'ils ſe moquent de lui ! Que de ſtupidité pour tant de fineſſe ! que de confiance pour un homme auſſi ſoupçonneux ! Tout cela vous paroît-il donc ſi bien arrangé, ſi naturel, ſi croyable ? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'eſt pas auſſi fin que vos Meſſieurs, mais il n'eſt pas non plus auſſi bête que le public, & ne ſe payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à ſa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui propoſent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voiſinage, ces viſites, ces lettres lui viennent de plus loin ; & tandis que tant de gens ſe tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuiſtre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amérement les dix ans de ſa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monſieur, les raiſons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de réſiſter aux penchans de ſon cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les pièges ten-

dus autour de lui. J'ajoute à cela que ſon naturel timide & ſon goût éloigné de toute oſtentation ne ſont pas propres à mettre en évidence ſon penchant à faire du bien, & peuvent même, dans une ſituation ſi triſte, l'arrêter quand il auroit l'air de ſe mettre en ſcene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abſtenir malgré lui d'une bonne œuvre qui ſe préſentoit, ne pouvant ſe réſoudre à fixer ſur lui les regards malveillans de deux cents perſonnes; & dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu ſe conduire différemment dans une occaſion pareille. Cette mauvaiſe honte, ou cette blâmable fierté me ſemble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien ſera mal interprété. Il vaudroit mieux ſans doute braver l'injuſtice du public; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut ſe réſoudre en faiſant une bonne action qu'on accuſera d'hypocriſie, de lire dans les yeux des ſpectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille ſituation, celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une

d'une mauvaiſe œuvre, & ce ne ſeroit pas ce ſecret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la ſeconde & à la plus ſenſible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en ſecret, elle reſte en réſerve au fond de ſon cœur, il ne s'en eſt ouvert à perſonne & je ne la ſaurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'eſt par elle que lui ôtant toutes les conſolations qui reſtoient à ſa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Meſſieurs par toute leur conduite à ſon égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, & toujours ſans qu'il y paroiſſe, juſqu'au plus violent déſeſpoir, & ſous l'air de l'intérêt & de la commiſération de le contraindre, à force de ſecrettes angoiſſes, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne ſeront, malgré toute leur vigilance, ſans inquiétude de ſe voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent ſans ceſſe autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fiſſure & n'éclaire leurs travaux ſou-

terrains. Ils eſpérent, quand il n'y ſera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils ſe ſont abſtenus juſqu'ici de diſpoſer tout-à fait de lui, ſoit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat auſſi caché que les autres, ſoit qu'ils ſe faſſent encore un ſcrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, ſoit enfin qu'attachés au plaiſir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de ſa main la preuve complete de ſa miſere. Quel que ſoit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens poſſibles pour le rendre à force de déchiremens, le miniſtre de la haine dont il eſt l'objet. Ils ſe ſont ſinguliérement appliqués à le navrer de profondes & continuelles bleſſures par tous les endroits ſenſibles de ſon cœur. Ils ſavoient combien il étoit ardent & ſincere dans tous ſes attachemens, ils ſe ſont appliqués ſans relâche à ne lui pas laiſſer un ſeul ami. Ils ſavoient que, ſenſible à l'honneur & à l'eſtime des honnêtes-gens, il faiſoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les ſiens en couvrant d'opprobre ſon caractere. Ils ont vanté

ſon eſprit pour déshonorer ſon cœur. Ils le connoiſſoient ouvert & franc juſqu'à l'imprudence, déteſtant le myſtere & la fauſſeté; ils l'ont entouré de trahiſons, de menſonges, de ténebres, de duplicité. Ils ſavoient combien il chériſſoit ſa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre mépriſable & pour l'y faire haïr. Ils connoiſſoient ſon dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court tems de ſa vie qu'il perdit à ce triſte métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font inceſſamment barbouiller des livres, & ils ont grand ſoin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils ſortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la miſere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages ſanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou inſultans & moqueurs, ils ſont parvenus à le chaſſer de toute aſſemblée, de tout ſpectacle, des cafés, des promenades publiques; leur projet eſt de le chaſſer enfin des rues,

de le renfermer chez lui, de l'y tenir inveſti par leurs ſatellites, & de lui rendre enfin la vie ſi douloureuſe qu'il ne la puiſſe plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils ſavoient lui être les plus ſenſibles, ſans qu'il puiſſe en parer aucune, & ne lui laiſſant qu'un ſeul moyen de s'y dérober, il eſt clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé ſans doute, hors la reſſource de l'innocence & de la réſignation. Malgré l'âge & l'adverſité, ſa ſanté s'eſt raffermie & ſe maintient: le calme de ſon ame ſemble le rajeunir; & quoiqu'il ne lui reſte plus d'eſpérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du déſeſpoir.

J'ai jetté ſur vos objections & vos doutes l'éclairciſſement qui dépendoit de moi. Cet éclairciſſement, je le répete, n'en peut diſſiper l'obſcurité, même à mes yeux; car la réunion de toutes ces cauſes eſt trop au-deſſous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cauſe encore plus puiſſante, qu'il m'eſt impoſſible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en reſterois pas moins dans mon ſentiment, non par un entête-

ment ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le perſonnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier ſont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choſes que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut être encore en doute, ſi l'on ne prouvoit tout auſſi bien beaucoup d'autres choſes que je ſais très certainement être fauſſes; & quelle autorité peut reſter pour être crus en aucune choſe à ceux qui ſavent donner au menſonge tous les ſignes de la verité? Au reſte, ſouvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement faſſe autorité pour vous; mais après les détails dans leſquels je viens d'entrer, vous ne ſauriez blâmer qu'il la faſſe pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en ſe cachant de l'accuſé, tant qu'il ne ſera pas convaincu en perſonne, & moi préſent, d'être tel que l'ont peint vos Meſſieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A préſent que j'ai fait ce que vous avez deſiré, il eſt tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre,

d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ſes écrits.

LE FRANÇOIS.

Il eſt tard pour aujourd'hui; je pars demain pour la campagne: nous nous verrons à mon retour.

*FIN du deuxieme Dialogue.*

# ROUSSEAU

## *JUGE DE*

# JEAN-JAQUES.

### *TROISIEME DIALOGUE.*

ROUSSEAU.

VOUS avez fait un long ſéjour en campagne.

LE FRANÇOIS.

Le tems ne m'y duroit pas. Je le paſſois avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh! s'il ſe pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre!

LE FRANÇOIS.

Vous jugerez de cette poſſibilité par l'effet de votre conſeil. Je les ai lus enfin ces livres ſi juſtement déteſtés.

ROUSSEAU.

Monſieur!.....

LE FRANÇOIS.

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre ; mais assez pour y avoir trouvé, nombré, recueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monstres, & l'horreur du genre humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous ? Est-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes ? De grace expliquez-vous promptement.

LE FRANÇOIS.

La liste que je vous présente vous servira de réponse & d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'Auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liste.

LE FRANÇOIS.

La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample ; sur-tout si

j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur & le Corps des gens de lettres ; mais ils ſont ſi connus qu'il ſuffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute eſpece auxquels je me ſuis borné, & que j'ai notés ſans ordre comme ils ſe ſont préſentés, je n'ai fait qu'extraire & tranſcrire fidellement les paſſages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, & des qualifications que dût eſpérer leur Auteur ſi-tôt qu'on pût l'en charger impunément.

## EXTRAITS.

### *LES GENS DE LETTRES.*

1. „ QUI eſt-ce qui nie que les
„ ſavans ſachent mille choſes vraies
„ que les ignorans ne ſauront jamais ?
„ Les ſavans ſont-ils pour cela plus
„ près de la vérité ? Tout au contraire,
„ ils s'en éloignent en avançant, par-
„ ce que la vanité de juger faiſant en-
„ core plus de progrès que les lumie-

„ res, chaque vérité qu'ils apprennent „ ne vient qu'avec cent jugemens „ faux. Il eſt de la derniere évidence „ que les Compagnies ſavantes de l'Eu„ rope ne ſont que des écoles publi„ ques de menſonge, & très-ſurement „ il y a plus d'erreurs dans l'Acadé„ mie des ſciences que dans tout un „ peuple de Hurons „. *Emile L.* 3.

2. „ Tel fait aujourd'hui l'eſprit fort „ & le philoſophe qui, par la même „ raiſon, n'eût été qu'un fanatique „ du tems de la ligue „. *Préface du Diſcours de Dijon.*

3. „ Les hommes ne doivent point „ être inſtruits à demi. S'ils devoient „ reſter dans l'erreur, que ne les laiſ„ ſiez-vous dans l'ignorance ! A quoi „ bon tant d'écoles & d'univerſités „ pour ne leur apprendre rien de ce „ qui leur importe à ſavoir ? Quel eſt „ donc l'objet de vos colleges, de vos „ académies, de toutes vos fonda„ tions ſavantes ? Eſt-ce de donner le „ change au peuple, d'altérer ſa rai„ ſon d'avance, & de l'empêcher d'aller „ au vrai ? Profeſſeurs de menſonge, „ c'eſt pour l'égarer que vous feignez „ de l'inſtruire, & comme ces brigands „ qui mettent des fanaux ſur les

„ écueils, vous l'éclairez pour le per-
„ dre „. *Lettre à M. de Beaumont.*

4. „ On liſoit ces mots gravés ſur un
„ marbre aux Thermopyles. *Paſſant,*
„ *va dire à Sparte que nous ſommes*
„ *morts ici pour obéir à ſes ſaintes*
„ *loix.* On voit bien que ce n'eſt pas
„ l'académie des inſcriptions qui a
„ compoſé celle-là „. *Emile L.* 4.

## *LES MÉDECINS.*

5. „ UN corps débile affoiblit
„ l'ame. De-là l'empire de la médeci-
„ ne; art plus pernicieux aux hommes
„ que tous les maux qu'il prétend gué-
„ rir. Je ne ſais pour moi de quelle ma-
„ ladie nous guériſſent les médecins;
„ mais je ſais qu'ils nous en donnent
„ de bien funeſtes; la lâcheté, la pu-
„ ſillanimité, la terreur de la mort;
„ s'ils guériſſent le corps, ils tuent le
„ courage. Que nous importe qu'ils
„ faſſent marcher des cadavres? Ce
„ ſont des hommes qu'il nous faut, &
„ l'on n'en voit point ſortir de leurs
„ mains.

„ La médecine eſt à la mode parmi
„ nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſe-
„ ment des gens oiſifs qui ne ſachant
„ que faire de leur tems le paſſent à
„ ſe conſerver. S'ils avoient eu le mal-
„ heur de naître immortels, ils ſeroient
„ les plus miſérables des êtres. Une vie
„ qu'ils n'auroient jamais peur de per-
„ dre ne ſeroit pour eux d'aucun prix.
„ Il faut à ces gens-là des médecins
„ qui les effrayent pour les flatter, &
„ qui leur donnent chaque jour le ſeul
„ plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles,
„ celui de n'être pas morts.

„ Je n'ai nul deſſein de m'étendre
„ ici ſur la vanité de la médecine. Mon
„ objet n'eſt de la conſidérer que par
„ le côté moral. Je ne puis pourtant
„ m'empêcher d'obſerver que les hom-
„ mes font ſur ſon uſage les mêmes
„ ſophiſmes que ſur la recherche de la
„ vérité : ils ſuppoſent toujours qu'en
„ traitant une maladie on la guérit,
„ & qu'en cherchant une vérité on la
„ trouve. Ils ne voyent pas qu'il faut
„ balancer l'avantage d'une guériſon
„ que le médecin opere par la mort de
„ cent malades qu'il a tués, & l'utilité
„ d'une vérité découverte par le tort
„ que font les erreurs qui s'établiſſent

„ en même tems. La ſcience qui inſ-
„ truit & la médecine qui guérit ſont
„ fort bonnes ſans doute ; mais la
„ ſcience qui trompe & la médecine
„ qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-
„ nous donc à les diſtinguer. Voilà le
„ nœud de la queſtion. Si nous ſavions
„ ignorer la vérité, nous ne ſerions ja-
„ mais les dupes du menſonge : ſi nous
„ ſavions ne vouloir pas guérir mal-
„ gré la nature, nous ne mourrions
„ jamais par la main du médecin. Ces
„ deux abſtinences ſeroient ſages ; on
„ gagneroit évidemment à s'y ſoumet-
„ tre. Je ne diſconviens pas que la
„ médecine ne ſoit utile à quelques
„ hommes; mais je dis qu'elle eſt nui-
„ ſible au genre-humain.

„ On me dira comme on fait ſans ceſſe
„ que les fautes ſont du médecin, mais
„ que la médecine en elle-même eſt
„ infaillible. A la bonne heure ; mais
„ qu'elle vienne donc ſans le médecin ;
„ car tant qu'ils viendront enſemble,
„ il y aura cent fois plus à craindre
„ des erreurs de l'artiſte qu'à eſpérer
„ des ſecours de l'art „. *Emile L.* 1.

6. „ Vis ſelon la nature, ſois patient
„ & chaſſe les médecins. Tu n'éviteras
„ pas la mort, mais tu ne la ſentiras

„ qu'une fois, au lieu qu'ils la portent „ chaque jour dans ton imagination „ troublée, & que leur art menſonger „ au lieu de prolonger tes jours t'en „ ôte la jouiſſance. Je demanderai tou- „ jours quel vrai bien cet art a fait aux „ hommes ? Quelques-uns de ceux „ qu'il guérit mourroient, il eſt vrai, „ mais des milliers qu'il tue reſteroient „ en vie. Homme ſenſé, ne mets point „ à cette lotterie où trop de chances „ ſont contre toi. Souffre, meurs ou „ guéris, mais ſur-tout vis juſqu'à ta „ derniere heure „. *Emile L.* 1.

7. „ Inoculerons-nous notre Eleve ? „ Oui & non, ſelon l'occaſion, les „ tems, les lieux, les circonſtances. „ Si on lui donne la petite vérole, on „ aura l'avantage de prévoir & connoî- „ tre ſon mal d'avance ; c'eſt quelque „ choſe : mais s'il la prend naturelle- „ ment, nous l'aurons préſervé du mé- „ decin, c'eſt encore plus „. *Emile L.* 3.

8. „ S'agit-il de chercher une nour- „ rice, on la fait choiſir par l'accou- „ cheur. Qu'arrive-t-il de-là ? que la „ meilleure eſt toujours celle qui l'a „ le mieux payé. Je n'irai donc point „ chercher un accoucheur pour celle

„ d'Emile ; j'aurai ſoin de la choiſir „ moi-même. Je ne raiſonnerai pas là-„ deſſus ſi diſertement qu'un chirur-„ gien, mais à coup ſûr je ſerai de „ meilleure foi, & mon zele me trom-„ pera moins que ſon avarice „. *Emile L.* 1.

## *LES ROIS, LES GRANDS, LES RICHES.*

9. „ NOUS étions faits pour être „ hommes, les loix & la ſociété nous „ ont replongés dans l'enfance. Les „ Rois, les Grands, les Riches ſont „ tous des enfans qui voyant qu'on „ s'empreſſe à ſoulager leur miſere, „ tirent de cela même une vanité pué-„ rile, & ſont tout fiers de ſoins qu'on „ ne leur rendroit pas s'ils étoient hom-„ mes faits „. *Emile L.* 2.

10. „ C'eſt ainſi qu'il dût venir un „ tems où les yeux du peuple furent „ faſcinés à tel point que ſes conduc-„ teurs n'avoient qu'à dire au plus petit „ des hommes, ſois grand, toi & toute

„ ta race; auſſi-tôt il paroiſſoit grand „ aux yeux de tout le monde & aux „ ſiens, & ſes deſcendans s'élevoient „ encore à meſure qu'ils s'éloignoient „ de lui; plus la cauſe étoit reculée „ & incertaine, & plus l'effet l'aug- „ mentoit; plus on pouvoit compter „ de fainéans dans une famille & plus „ elle devenoit illuſtre „. *Diſcours ſur l'inégalité.*

11. „ Les peuples une fois accoutu- „ més à des maîtres ne ſont plus en „ état de s'en paſſer. S'ils tentent de „ ſecouer le joug, ils s'éloignent d'au- „ tant plus de la liberté que, prenant „ pour elle une licence effrénée qui lui „ eſt oppoſée, leurs révolutions les „ livrent preſque toujours à des ſéduc- „ teurs qui, ſous le leurre de la liberté „ ne font qu'aggraver leurs chaînes „. *Ep. dédic. du Diſc. ſur l'inégalité.*

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez- „ là*, diſoit Thémiſtocle à ſes amis, „ *eſt l'arbitre de la Grece : car il gou- „ verne ſa mere, ſa mere me gouverne, „ je gouverne les Athéniens; & les „ Athéniens gouvernent les Grecs.* Oh „ quels petits conducteurs on trouve- „ roit ſouvent aux plus grands Etats, „ ſi du Prince on deſcendoit par degrés

„ juſqu'à la premiere main qui donne
„ le branle en ſecret ! *Emile L. 2.*

13. „ Je me ſuppoſe riche. Il me
„ faut donc des plaiſirs excluſifs, des
„ plaiſirs deſtructifs ; voici de tout
„ autres affaires. Il me faut des terres,
„ des bois, des gardes, des redevan-
„ ces, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-
„ tout de l'encens & de l'eau bénite.

„ Fort bien ; mais cette terre aura
„ des voiſins jaloux de leurs droits, &
„ deſireux d'uſurper ceux des autres :
„ nos gardes ſe chamailleront, & peut-
„ être les maîtres : voilà des alterca-
„ tions, des querelles, des haines,
„ des procès tout au moins ; cela n'eſt
„ déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux
„ ne verront point avec plaiſir labou-
„ rer leurs bleds par mes lievres &
„ leurs féves par mes ſangliers : chacun
„ n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon
„ travail voudra du moins le chaſſer
„ de ſon champ : après avoir paſſé le
„ jour à cultiver leurs terres, il faudra
„ qu'ils paſſent la nuit à les garder ;
„ ils auront des mâtins, des tambours,
„ des cornets, des ſonnettes. Avec tout
„ ce tintamarre ils troubleront mon
„ ſommeil. Je ſongerai malgré moi à
„ la miſere de ces pauvres gens, & ne

„ pourrai m'empécher de me la repro-
„ cher. Si j'avois l'honneur d'être
„ Prince tout cela ne me toucheroit
„ gueres ; mais moi nouveau parvenu,
„ nouveau riche, j'aurai le cœur en-
„ core un peu roturier.

„ Ce n'eſt pas tout ; l'abondance
„ du gibier tentera les chaſſeurs ; j'au-
„ rai des braconniers à punir ; il me
„ faudra des priſons, des geoliers,
„ des archers, des galeres. Tout cela
„ paroît aſſez cruel. Les femmes de
„ ces malheureux viendront aſſiéger
„ ma porte & m'importuner de leurs
„ cris, il faudra qu'on les chaſſe,
„ qu'on les maltraite. Les pauvres gens
„ qui n'auront point braconné, &
„ dont mon gibier aura fourragé la
„ récolte viendront ſe plaindre de leur
„ côté. Les uns ſeront punis pour avoir
„ tué le gibier, les autres ruinés pour
„ l'avoir épargné : quelle triſte alter-
„ native ! Je ne verrai de tous côtés
„ qu'objets de miſere, je n'entendrai
„ que gémiſſemens : cela doit troubler
„ beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir
„ de maſſacrer à ſon aiſe des foules de
„ perdrix & de lievres preſque ſous
„ ſes pieds.

„ Voulez-vous dégager les plaiſirs

„ de leurs peines ? Otez-en l'exclu-
„ ſion..... Le plaiſir n'eſt donc pas
„ moindre, & l'inconvénient en eſt
„ ôté quand on n'a ni terre à garder,
„ ni braconnier à punir, ni miſérable
„ à tourmenter. Voilà donc une ſolide
„ raiſon de préférence. Quoi qu'on
„ faſſe, on ne toutmente point ſans
„ fin les hommes qu'on n'en reçoive
„ auſſi quelque mal-aiſe, & les lon-
„ gues malédictions du peuple rendent
„ tôt ou tard le gibier amer „. *Emile L.* 4.

14. „ Tous les avantages de la ſo-
„ ciété ne ſont-ils pas pour les puiſſans
„ & les riches ? Tous les emplois lu-
„ cratifs ne ſont-ils pas remplis par
„ eux ſeuls ? Toutes les graces, toutes
„ les exemptions ne leur ſont-elles
„ pas réſervées, & l'autorité publique
„ n'eſt-elle pas toute en leur faveur ?
„ Qu'un homme de conſidération vole
„ ſes créanciers ou faſſe d'autres fri-
„ ponneries, n'eſt-il pas toujours ſûr
„ de l'impunité ? Les coups de bâton
„ qu'il diſtribue, les violences qu'il
„ commet, les meurtres mêmes & les
„ aſſaſſinats dont il ſe rend coupable,
„ ne ſont-ce pas des bruits paſſagers
„ qu'on aſſoupit & dont au bout de

„ ſix mois il n'eſt plus queſtion ? Que
„ ce même homme ſoit volé lui-même,
„ toute la police eſt auſſi-tôt en mou-
„ vement, & malheur aux innocens
„ qu'il ſoupçonne ! Paſſe-t-il dans un
„ lieu dangereux ? voilà les eſcortes
„ en campagne : l'eſſieu de ſa chaiſe
„ vient-il à rompre ? tout vole a ſon
„ ſecours : fait-on du bruit à ſa porte ?
„ il dit un mot, & tout ſe tait : la
„ foule l'incommode-t-elle ? il fait un
„ ſigne, & tout ſe range. Un charre-
„ tier ſe trouve-t-il ſur ſon paſſage ?
„ ſes gens ſont prêts à l'aſſommer ; &
„ cinquante honnêtes piétons allant à
„ leurs affaires ſeroient plutôt écraſés
„ cent fois qu'un faquin oiſif un mo-
„ ment retardé dans ſon équipage.
„ Tous ces égards ne lui coûtent pas
„ un ſou ; ils ſont le droit de l'homme
„ riche & non le prix de la richeſſe.
„ Que le tableau du pauvre eſt diffé-
„ rent ! plus l'humanité lui doit, plus
„ la ſociété lui refuſe. Toutes les por-
„ tes lui ſont fermées quand il a le
„ droit de ſe les faire ouvrir, & ſi
„ quelquefois il obtient juſtice, c'eſt
„ avec plus de peine qu'un autre n'ob-
„ tiendroit grace. S'il y a des corvées
„ à faire, une milice à tirer, c'eſt à

„ lui qu'on donne la préférence. Il „ porte toujours outre ſa charge, celle „ dont ſon voiſin plus riche a le crédit „ de ſe faire exempter. Au moindre „ accident qui lui arrive chacun s'éloi- „ gne de lui. Si ſa pauvre charrette „ renverſe, loin d'être aidé par per- „ ſonne, il aura du bonheur s'il évite „ en paſſant les avanies des gens leſtes „ d'un jeune Duc. En un mot, toute „ aſſiſtance gratuite le fuit au beſoin „ préciſément parce qu'il n'a pas de „ quoi la payer ; mais je le tiens pour „ un homme perdu s'il a le malheur „ d'avoir l'ame honnête, une fille ai- „ mable & un puiſſant voiſin „. *Diſ. ſur l'Econ. polit.*

## *LES FEMMES.*

15. „ FEMMES de Paris & de „ Londres, pardonnez le moi ; mais ſi „ une ſeule de vous a l'ame vraiment „ honnête, je n'entends rien à nos inſ- „ titutions „. *Emile L.* 4.

16. „ Il jouit de l'eſtime publique ; „ il la mérite. Avec cela fût-il le der-

„ nier des hommes, encore ne fau-
„ droit-il pas balancer ; car il vaut
„ mieux déroger à la nobleſſe qu'à la
„ vertu, & la femme d'un charbonnier
„ eſt plus reſpectable que la maîtreſſe
„ d'un Prince „. *Nouvelle Héloïſe.* 5e. *Partie, lettre* 13.

## LES ANGLOIS.

17. „ LES choſes ont changé de-
„ puis que j'écrivois ceci ( en 1756 ),
„ mais mon principe ſera toujours vrai.
„ Il eſt par exemple très-aiſé de pré-
„ voir que dans vingt ans d'ici ( 1 )
„ l'Angleterre avec toute ſa gloire ſera
„ ruinée, & de plus aura perdu le reſte
„ de ſa liberté. Tout le monde aſſure
„ que l'agriculture fleurit dans cette
„ Iſle, & moi je parie qu'elle y dépérit.
„ Londres s'agrandit tous les jours,

(1) Il eſt bon de remarquer que ceci fut écrit & publié en 1760, l'époque de la plus grande proſpérité de l'Angleterre, durant le miniſtere de M. Pitt aujourd'hui Lord Chattham.

„ donc le royaume ſe dépeuple. Les „ Anglois veulent être conquérans ; „ donc ils ne tarderont pas d'être eſ- „ claves „. *Extrait du projet de paix perpétuelle.*

18. „ Je ſais que les Anglois vantent „ beaucoup leur humanité & le bon „ naturel de leur peuple qu'ils appellent „ *good natured people.* Mais ils ont „ beau crier cela tant qu'ils peuvent, „ perſonne ne le répete après eux „. *Emile L. 2.*

Vous auriez trop à faire s'il falloit achever, & vous voyez que cela n'eſt pas néceſſaire. Je ſavois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J. ; mais les voyant tous s'intéreſſer néanmoins ſi tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point ſon crime envers chacun d'eux étoit irrémiſſible. Je l'ai compris durant ma lecture, & ſeulement en liſant ces articles, vous devez ſentir comme moi qu'un homme iſolé & ſans appui, qui dans le ſiecle où nous ſommes oſe ainſi parler de la médecine & des médecins, ne peut manquer d'être un empoiſonneur ; que celui qui traite ainſi la philoſophie moderne ne peut être qu'un abomina-

ble impie ; que celui qui paroît eſtimer ſi peu les femmes galantes & les maîtreſſes des Princes ne peut être qu'un monſtre de débauche ; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode doit voir brûler les ſiens par la main du bourreau ; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles oſe continuer de croire en Dieu doit être brûlé lui-même à l'inquiſition philoſophique comme un hypocrite & un ſcélérat ; que celui qui oſe réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de payſans contre de ſi reſpectables droits de chaſſe, doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aiſe & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers paſſages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, & celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puiſſe douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémiſſibles, encore aggravés par les circonſtances des tems & des lieux, prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le ſort du coupable, & qu'il ne ſe ſoit bien attiré. Moliere, je le ſais, plaiſantoit

plaiſantoit les médecins ; mais outre qu'il ne faiſoit que plaiſanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis ; il étoit aimé de Louis-Quatorze, & les médecins, qui n'avoient pas encore ſuccédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors verſés comme aujourd'hui dans l'art des ſecretes intrigues. Tout a bien changé pour eux, & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées & publiques pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit d'oſer parler d'eux librement ; jugez comme un J. J. y dût être bien venu ! Mais ſans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, liſez ſeulement le dernier article de cette liſte, il ſurpaſſe ſeul tous les autres.

19. „ Mais s'il eſt difficile qu'un „ grand Etat ſoit bien gouverné, il „ l'eſt beaucoup plus qu'il ſoit gou„ verné par un ſeul homme, & chacun „ ſait ce qu'il arrive quand le Roi ſe „ donne des ſubſtituts.

„ Un défaut eſſentiel & inévitable „ qui mettra toujours le Gouverne„ ment monarchique au-deſſous du „ républicain, eſt que dans celui-ci la

„ voix publique n'éleve preſque ja-
„ mais aux premieres places que des
„ hommes éclairés & capables qui les
„ rempliſſent avec honneur. Au lieu
„ que ceux qui parviennent dans les
„ monarchies ne ſont le plus ſouvent
„ que de petits brouillons, de petits
„ fripons, de petits intrigans à qui les
„ petits talens qui font parvenir dans
„ les cours aux grandes places ne ſer-
„ vent qu'à montrer au public leur
„ ineptie auſſi-tôt qu'ils y ſont parve-
„ nus. Le peuple ſe trompe bien moins
„ ſur ce choix, & un homme d'un vrai
„ mérite eſt preſque auſſi rare dans le
„ miniſtere qu'un ſot à la tête d'une
„ république. Auſſi quand par quelque
„ heureux haſard un de ces hommes
„ nés pour gouverner prend le timon
„ des affaires dans une monarchie aby-
„ mée par ces tas de jolis régiſſeurs,
„ on eſt tout ſurpris des reſſources
„ qu'il trouve, & cela fait époque
„ dans un pays „. *Contrat Social L. 3. chap. 6.*

Je n'ajouterai rien ſur ce dernier article, ſa ſeule lecture vous a tout dit. Tenez, Monſieur, il n'y a dans tout ceci qu'une choſe qui m'étonne; c'eſt qu'un étranger iſolé, ſans parens,

ſans appui, ne tenant à rien ſur la terre, & voulant dire toutes ces choſes-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous aſſure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offenſe la vérité, & il s'y eſt attendu. Il ſavoit que les Grands, les Viſirs, les Robins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philoſophes, & tous les gens de parti qui font de la ſociété un vrai brigandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils ſont. Il a dû s'attendre à la haine, aux perſécutions de toute eſpece, non au déshonneur, à l'opprobre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miſeres & d'infortunes, mais non d'infamie & de mépris. Il eſt, je le répete, des genres de malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce ſont ceux-là préciſément qu'on a choiſis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'eſt laiſſé abattre, & ne s'eſt pas relevé ſans peine: il lui a

fallu du tems pour reprendre ſon courage & ſa tranquillité. Pour les conſerver toujours, il eût eu beſoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choſes, non plus que le ſort qu'on lui préparoit. Non, Monſieur, ne croyez point que la deſtinée dans laquelle il eſt enſeveli ſoit le fruit naturel de ſon zele à dire ſans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, ſalutaire, utile; elle a d'autres cauſes plus ſecretes, plus fortuites, plus ridicules qui ne tiennent en aucune ſorte à ſes écrits. C'eſt un plan médité de longue main, & même avant ſa célébrité: c'eſt l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le perſécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ſes cenſures eût vécu dans l'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir l'auroient illuſtré davantage. Non, jamais un projet auſſi exécrable n'eût été inventé par ceux mêmes qui ſe ſont livrés avec le plus d'ardeur à ſon exécution: c'eſt une juſtice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'em-

preſſe à le couvrir d'opprobres. Le complot s'eſt formé dans le ſein de cette nation, mais il n'eſt pas venu d'elle. Les François en ſont les ardens exécuteurs. C'eſt trop, ſans doute; mais du moins ils n'en ſont pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne ſont pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les miniſtres qu'une animoſité, qui n'eſt qu'un effet fortuit de certaines circonſtances & de leur penchant à s'engoüer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en ſoit de la cauſe & des auteurs du complot, l'effet n'en eſt plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites; quoique générales, ſont de ces traits dont la bleſſure ne ſe ferme jamais dans les cœurs qui s'en ſentent atteints. De tous ceux qui ſe font avec tant d'oſtentation ſes patrons & ſes protecteurs, il n'y en a pas un ſur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté juſqu'au vif. De quelle trempe ſont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bien-

veillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un ſcélérat qu'elles devoient abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre ſollicitude ?

Si c'eſt-là de la vertu, elle eſt bizarre, mais elle eſt magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-deſſus des petites paſſions vulgaires ; mais comment accorder des motifs ſi ſublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en diſent animés ? Vous le ſavez, quelque prévenu, quelque irrité que je fuſſe contre J. J., quelque mauvaiſe opinion que j'euſſe de ſon caractere & de ſes mœurs, je n'ai jamais pu goûter le ſyſtême de nos Meſſieurs, ni me réſoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de baſſeſſe que de fauſſeté dans cette maligne oſtentation de bienfaiſance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il eſt vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves ſi claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un déteſtable hypocrite & un monſtre qui n'eût jamais dû naître, & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils diſoient avoir à le confondre, j'admirois leur patien-

ce & leur douceur à ſe laiſſer provoquer par ſes clameurs ſans jamais s'en émouvoir, & ſans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponſe. Pouvant le convaincre ſi aiſément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blâmant la méthode qu'ils vouloient ſuivre, je ne pouvois qu'admirer leur ſtegme ſtoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves ſi fortes, quoiqu'adminiſtrées avec tant de myſtere. En y repenſant depuis, je fus plus frappé de l'extrême ſoin qu'on prenoit de les cacher à l'accuſé que je ne l'avois été de leur force, & je commençois à trouver ſophiſtiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions ſur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil ſcélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il eſt impoſſible qu'elle faſſe aimer le vicieux, & pour s'obſtiner à le laiſſer en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commiſération natu-

relle & l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le ſentois; & le zele très-ſingulier de nos Meſſieurs pour l'impunité du coupable, ainſi que pour ſa diffamation, me préſentoit des foules de contradictions & d'inconſéquences, qui commençoient à troubler ma premiere ſécurité.

J'étois dans ces diſpoſitions quand, ſur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J., je tombai ſucceſſivement ſur les paſſages que j'ai tranſcrits & dont je n'avois auparavant nulle idée; car en me parlant de ſes durs ſarcaſmes, nos Meſſieurs m'avoient fait un ſecret de ceux qui les regardoient, & à la maniere dont ils s'intéreſſoient à l'auteur, je n'aurois jamais penſé qu'ils euſſent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le myſtere qu'ils m'avoient fait acheverent de m'éclaircir ſur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, & je ne doutai plus que, ce que ſur leur parole j'avois pris pour bienfaiſance & généroſité, ne fût l'ouvrage d'une animoſité cruelle, maſquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De ſi ſublimes vertus ne vont point ſeules. Elles ne ſont que des branches de la vertu : je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Meſſieurs, d'ailleurs ſi vains, ſi haineux, ſi rancuniers, s'aviſoient-ils une ſeule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires autrement qu'en paroles, & cela préciſément pour le mortel, ſelon eux, le moins digne de cette commiſération qu'ils lui prodiguoient malgré lui ? Cette vertu ſi nouvelle & ſi déplacée eût dû m'être ſuſpecte quand elle eût agi tout à découvert ſans déguiſement, ſans ténebres ; qu'en devois-je penſer en la voyant s'enfoncer avec tant de ſoin dans des routes obſcures & tortueuſes, & ſurprendre en trahiſon celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits ?

Plus, ajoutant ainſi mes propres obſervations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois ſur ce même ſujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été juſqu'alors ſur le compte de nos Meſſieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de

ne plus douter de leur fauſſeté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adreſſe avec laquelle ils cachoient leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injuſtes un acte de juſtice, & tout ce que je concluois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent ſon nom. La ſeule choſe qui pût me faire bien perſer de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un ſi bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageuſement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur, il ne me reſtoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impreſſions que j'avois reçues ſur ſon compte, & il n'étoit pas étonnant qu'un homme auſſi abominable en toute choſe, fût aſſez impudent & aſſez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis ſur notre premier entretien, & ſur la lecture éparſe & rapide qui me

déſabuſa ſur le compte de nos Meſſieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une eſpece de complaiſance pour l'intérêt que vous paroiſſiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur, ne me laiſſoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curioſité.

Je n'allai pas loin ſans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à ſentir en liſant ces livres qu'on m'avoit trompé ſur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de faſtueuſes déclamations, ornées de beau langage, mais découſues & pleines de contradictions, étoient des choſes profondément penſées & formant un ſyſtême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà & là quelques phraſes éparſes & ſéparées, mais me conſultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez deſiré, dans quelles diſpoſitions d'ame elles me mettoient & me laiſſoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'au-

teur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit propoſé de produire. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'au lieu des mauvaiſes intentions qu'on lui avoit prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine auſſi ſaine que ſimple, qui, ſans épicuréiſme & ſans caffardage ne tendoit qu'au bonheur du genre-humain. Je ſentis qu'un homme bien plein de ces ſentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie; j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétiſme, que de devenir factieux, turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ſes diſciples.

S'il ne ſe fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été déſabuſé ſur le compte de J. J. : mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'eſtime la plus ſincere, me laiſſoit pour l'autre dans la même ſituation qu'auparavant, puiſqu'en paroiſſant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inſpiré autant de vénération pour l'un que je me ſentois d'averſion pour l'autre. La ſeule choſe qui réſultât pour moi de cette lecture, compa-

rée à ce que nos Meſſieurs m'en avoient dit, étoit que, perſuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre eſprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient impoſé ſur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, ſavoir de m'ôter toute l'eſtime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impreſſions de la ligue, mais ſans changer de ſentiment ſur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être ſi dangereux n'étoient rien moins : ils inſpiroient des ſentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais ſi J. J. ne l'étoit pas, de quoi ſervoient-ils à ſa juſtification ? Le ſoin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion ſur ſon compte, & reſtant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractere, je ne pouvois aſſez m'étonner que juſques-là vous euſſiez été le premier & le ſeul à ſentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empreſſement l'hiſ-

toire de vos obſervations, pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur le compte de notre homme ; car, déjà flottant ſur le jugement que, fondé ſur tant de preuves, j'en portois auparavant ; inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaiſe foi de nos Meſſieurs. Ne pouvant plus les eſtimer, falloit-il donc n'eſtimer perſonne & ne trouver partout que des méchans ? Je ſentois peu-à-peu germer en moi le deſir que J. J. n'en fût pas un. Se ſentir ſeul plein de bons ſentimens & ne trouver perſonne qui les partage, eſt un état trop cruel. On eſt alors tenté de ſe croire la dupe de ſon propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai ſi peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'excluſion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute eſtime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choſes, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariſer avec

l'idée qui m'avoit paru juſqu'alors ſi ridicule de J. J. innocent & perſécuté. Il falloit, il eſt vrai, ſuppoſer dans un pareil tiſſu d'impoſtures un art & des preſtiges qui me ſembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'abſurdités entaſſées dans l'obſtination de mon premier ſentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je réſolus de relire ſes écrits avec plus de ſuite & d'attention que je n'avois fait juſqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir ſenti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas ſaiſi l'enſemble aſſez pour juger ſolidement d'un ſyſtême auſſi nouveau pour moi. Ces livres-là ne ſont pas comme ceux d'aujourd'hui des aggrégations de penſées détachées, ſur chacune deſquelles l'eſprit du lecteur puiſſe ſe repoſer. Ce ſont les méditations d'un ſolitaire; elles demandent une attention ſuivie qui n'eſt pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obſtine à vouloir bien en ſuivre le fil, il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé paſſionné pour la vertu, pour la li-

berté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui ſouvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je ſentois en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractere & les principes ne m'étoient pas encore aſſez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ſes ouvrages, & comparant ſoigneuſement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'aſſurer ſi tout étoit bien d'accord & appartenoit inconteſtablement au même individu. Cette queſtion décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irréſolution ſur ſon compte; & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait juſqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumieres que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté, & à juger l'accuſé par moi-même après avoir jugé ſes accuſateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de ſuite & de recueillement, j'allai paſſer quelques mois à la campagne & j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le diſcernement parmi

les recueils frauduleux publiés ſous ſon nom. J'avois ſenti, dès ma premiere lecture, que ces écrits marchoient dans un certain ordre qu'il falloit trouver pour ſuivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit rétrograde à celui de leur publication, & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ſes derniers écrits. Il falloit donc, pour marcher par ſyntheſe, commencer par ceux-ci, & c'eſt ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faiſant plus partie de ſon ſyſtême, & n'étant deſtinés qu'à la défenſe perſonnelle de ſa patrie & de ſon honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement ſous ſon nom, & dont on a ſoin de farcir les recueils de ſes écrits pour qu'on ne puiſſe plus diſcerner les véritables?

LE FRANÇOIS.

J'ai pu m'y tromper tant que j'en ju-

geai ſur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même, j'ai ſu bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir ſuivi les manœuvres de nos Meſſieurs, je ſuis ſurpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la diſpoſition où ils ont mis le public à ſon égard, il ne s'imprimera plus rien de ſi plat ou de ſi puniſſable, qu'on ne s'empreſſe à croire être de lui ſi-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil ſur les écrits qu'ils lui prêtent me ſuffiroit pour ſentir qu'ils ne ſauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infaillible en matiere de ſtyle; je ſais que fort peu de gens le ſont, & j'ignore juſqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le ſtyle d'un autre, comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'eſt ſur les choſes mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de ſentir & de voir qui le diſtinguent aiſément de tous les écrivains de ſon

tems & de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'eſt, comme vous le diſiez, un habitant d'une autre ſphere où rien ne reſſemble à celle-ci. Son ſyſtême peut être faux ; mais en le développant il s'eſt peint lui-même au vrai d'une façon ſi caractériſtique & ſi ſure, qu'il m'eſt impoſſible de m'y tromper. Je ne ſuis pas à la ſeconde page de ſes ſots ou malins imitateurs que je ſens la ſingerie (2) ; & combien, croyant dire comme lui, ils ſont loin de ſentir & penſer comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il eſt bien aiſé de con-

(2) Voyez, par exemple, *la philoſophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet. Livre exécrable & couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conſéquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Meſſieurs ſous le maſque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, & j'eſpere ne le verrai jamais ; mais j'ai lu tout cela dans le réquiſitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je ſuis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie reſſemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a ſu que j'avois vu ce réquiſitoire, on a pris de nouvelles meſures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

trefaire le tour de ſes phraſes ; ce qui eſt difficile à tout autre, eſt de ſaiſir ſes idées & d'exprimer ſes ſentimens. Rien n'eſt ſi contraire à l'eſprit philoſophique de ce ſiecle, dans lequel ſes faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette ſeconde lecture, mieux ordonnée & plus réfléchie que la premiere, ſuivant de mon mieux le fil de ſes méditations, j'y vis par-tout le développement de ſon grand principe que la nature a fait l'homme heureux & bon, mais que la ſociété le dépraye & le rend miſérable. L'Emile, en particulier, ce livre tant lu, ſi peu entendu & ſi mal apprécié n'eſt qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, deſtiné à montrer comment le vice & l'erreur, étrangers à ſa conſtitution, s'y introduiſent du dehors & l'alterent inſenſiblement. Dans ſes premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce preſtige d'illuſion qui nous donne une admiration ſtupide pour les inſtrumens de nos miſeres, & à corriger cette eſtimation trompeuſe qui nous fait honorer des talens pernicieux & mépriſer des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'eſpece humaine meilleure, plus ſage & plus heureuſe dans ſa conſtitu-

tion primitive, aveugle, miſérable & méchante à meſure qu'elle s'en éloigne. Son but eſt de redreſſer l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices; & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miſeres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, & jamais on ne remonte vers les tems d'innocence & d'égalité quand une fois on s'en eſt éloigné; c'eſt encore un des principes ſur leſquels il a le plus inſiſté. Ainſi ſon objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur premiere ſimplicité, mais ſeulement d'arrêter, s'il étoit poſſible, le progrès de ceux dont la petiteſſe & la ſituation les ont préſervés d'une marche auſſi rapide vers la perfection de la ſociété & vers la détérioration de l'eſpece. Ces diſtinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'eſt obſtiné à l'accuſer de vouloir détruire les ſciences, les arts, les théâtres, les académies & replonger l'univers dans ſa premiere barbarie, & il a toujours inſiſté, au contraire, ſur la conſervation des inſtitutions exiſtantes, ſoutenant que leur

deſtruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laiſſant les vices, & ſubſtituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour ſa patrie & pour les petits Etats conſtitués comme elle. Si ſa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur eſtime & retardant peut-être ainſi leur décadence qu'ils accélérent par leurs fauſſes appréciations. Mais, malgré ces diſtinctions ſi ſouvent & ſi fortement répétées, la mauvaiſe foi des gens de lettres, & la ſottiſe de l'amour-propre qui perſuade à chacun que c'eſt toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y penſe pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'eſt obſtiné à voir un promoteur de bouleversemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai reſpect aux loix & aux conſtitutions nationales, & qui a le plus d'averſion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute eſpece, qui la lui rendent bien.

En ſaiſiſſant peu-à-peu ce ſyſtême par toutes ſes branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pour-

tant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à ſon rapport avec le caractere de celui dont elle portoit le nom, & ſur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut ſi frappant que je ne pus refuſer mon aſſentiment à ſon évidence. D'où le peintre & l'apologiſte de la nature, aujourd'hui ſi défigurée & ſi calomniée, peut-il avoir tiré ſon modele, ſi ce n'eſt de ſon propre cœur? Il l'a décrite comme il ſe ſentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas ſubjugué, les paſſions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offuſquoient point à ſes yeux comme à ceux des autres ces premiers traits ſi généralement oubliés ou méconnus. Ces traits ſi nouveaux pour nous & ſi vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'atteſtation de leur juſteſſe, mais jamais ils ne s'y ſeroient remontrés d'eux-mêmes, ſi l'hiſtorien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & ſolitaire, un goût vif de rêverie & de contemplation, l'habitude de rentrer en ſoi & d'y rechercher dans le calme des paſſions, ces premiers traits diſparus chez la multitude, pouvoient ſeuls les lui faire retrouver.

En un mot, il falloit qu'un homme ſe fût peint lui-même pour nous montrer ainſi l'homme primitif; & ſi l'auteur n'eût été tout auſſi ſingulier que ſes livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où eſt-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui ſe conduit uniquement d'après ſes penchans & ſa raiſon, ſans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent en vain de donner le change ſur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, & pas un n'eſt la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne ſe ſoucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître: tous, eſclaves & dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'euſſiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'exiſtoit plus, mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laiſſeroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raiſon de le croire.

Ce

Ce rapport marqué me décide, & ſans m'embarraſſer du J. J. de nos Meſſieurs, plus monſtrueux encore par ſon éloignement de la nature que le vôtre n'eſt ſingulier pour en être reſté ſi près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & ſi votre J. J. n'eſt pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon eſtime ſans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore parce que je veux être juſte, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en penſant ſi mal de lui, étoit l'effet d'une erreur preſque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'averſion que j'eus pour lui dureroit dans toute ſa force, je n'en ſerois pas moins diſpoſé à l'eſtimer & le plaindre. Sa deſtinée eſt un exemple peut-être unique de toutes les humiliations poſſibles, & d'une patience preſque invincible à les ſupporter. Enfin le ſouvenir de l'illuſion dont je ſors ſur ſon compte, me laiſſe un grand préſervatif contre une orgueilleuſe confiance en mes lumieres, & contre la ſuffiſance du faux ſavoir.

ROUSSEAU.

C'eſt vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainſi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins ſur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut diſpoſer arbitrairement de l'honneur & du ſort d'un homme, aucun des moyens preſcrits par la juſtice & par la raiſon pour conſtater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'eſt un effet de la miſere humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuſer ceux qui rejettant obſtinément & ſans raiſon, les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent ſans crainte un accuſé & diſpoſent en maîtres de ſa deſtinée & de ſa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la juſtice & l'évidence où la fraude & l'impoſture ſauteroient à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J., & ſi je

m'abuſe en le jugeant innocent, ce n'eſt du moins qu'après avoir pris toutes les meſures qui étoient en ma puiſſance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puiſque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, & qu'au milieu de tant de preſtiges, d'illuſions, de préjugés, de menſonges & de faux témoignages, ce ſoit, ſelon moi, le ſeul moyen ſûr de le connoître. Ce moyen en amene un autre non moins indiſpenſable, & qui devroit être le premier s'il étoit permis de ſuivre ici l'ordre naturel; c'eſt la diſcuſſion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en ſorte que les accuſateurs & l'accuſé ſoient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ſes réponſes. L'effroi que cette forme ſi ſacrée paroît faire aux premiers, & leur obſtination à s'y refuſer font contre eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raiſonnable & qui ſuffiroit ſeul pour leur condamnation, ſi la foule & la force de leurs preuves ſi frappantes, ſi éblouiſſantes n'arrêtoit en quelque ſorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accuſé peut répondre, mais enfin juſqu'à ce qu'il

ait donné ou refuſé ſes réponſes, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, ſe ſuppoſant parfaitement inſtruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait juſtifié tant qu'il n'a pas confondu ſes accuſateurs.

Voilà, Monſieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens ſur cette affaire. Hommes & ſujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La premiere erreur ſemble, il eſt vrai, plus excuſable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'eſt pu garantir? Non, tant qu'il reſte un moyen poſſible d'éclaircir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'eſt point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y reſter. Si donc vous prenez aſſez d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider ſur l'Auteur, & ſi vous haïſſez aſſez l'injuſtice pour vouloir réparer celle que d'une façon ſi cruelle vous avez pu commettre à ſon égard, je vous propoſe premiérement de voir l'homme; venez, je vous introduirai

chez lui ſans peine. Il eſt déjà prévenu ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard ſans bleſſer mes engagemens. Il ſait d'avance que ſi jamais vous vous préſentez à ſa porte, ce ſera pour le connoître, & non pas pour le tromper. Après avoir refuſé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre premiere viſite ſera pour lui la conſolante preuve que vous ne déſeſpérez plus de lui devoir votre eſtime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, ceſſant de le voir par les yeux de vos Meſſieurs, vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, & que, retrouvant en lui l'Auteur de ſes livres, vous ne reſtiez perſuadé, comme moi, qu'il eſt l'homme de la nature, & point du tout le monſtre qu'on vous a peint ſous ſon nom. Mais enfin pouvant nous abuſer l'un & l'autre dans des jugemens deſtitués de preuves poſitives & régulieres, il nous reſtera toujours une juſte crainte fondée ſur la poſſibilité d'être dans l'erreur, & ſur la difficulté d'expliquer, d'une maniere ſatisfaiſante, les faits allégués contre lui. Un pas ſeul alors

nous reſte à faire pour conſtater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifeſter à tous les yeux : c'eſt de nous réunir pour forcer enfin vos Meſſieurs à s'expliquer hautement en ſa préſence & à confondre un coupable auſſi impudent, ou du moins à nous dégager du ſecret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une inſtance auſſi légitime ſera le premier pas.....

LE FRANÇOIS.

Arrêtez..... je frémis ſeulement à vous entendre. Je vous ai fait ſans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la juſtice & à la vérité. Je veux être juſte, mais ſans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement ſans ſauver l'innocent auquel je me ſacrifie, & c'eſt ce que je ferois en ſuivant votre conſeil ; c'eſt ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infere moi-même de la lecture de ſes écrits. Cette confirmation m'eſt ſuperflue, &

ſans y recourir, je ſais d'avance à quoi m'en tenir ſur ce point. Il eſt ſingulier que je ſois maintenant plus décidé que vous ſur les ſentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter; mais cela eſt pourtant fondé en raiſon. Vous inſiſtez encore ſur la force des preuves alléguées contre lui par nos Meſſieurs. Cette force eſt déſormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-deſſus tant de faits que vous ignorez; j'ai lu ſi clairement dans les cœurs avec la plus vive inquiétude ſur ce que peut dire l'accuſé, le deſir le plus ardent de lui ôter tout moyen de ſe défendre; j'ai vu tant de concert, de ſoin, d'activité, de chaleur dans les meſures priſes pour cet effet, que des preuves adminiſtrées de cette maniere, par des gens ſi paſſionnés, perdent toute autorité dans mon eſprit vis-à-vis de vos obſervations. Le public eſt trompé, je le vois, je le ſais; mais il ſe plaît à l'être & n'aimeroit pas à ſe voir déſabuſer. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en ſuis pas tiré ſans peine. Nos Meſſieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné, mais jamais ils n'ont

eu pleinement mon eſtime, & quand je vous vantois leurs vertus, je n'ai pu me réſoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres ſans vouloir les adopter. Leur fauſſeté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me ſéduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils ſe vantoient, je ne ſentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie, répugnance, averſion. J'étois bien aiſe de les voir nourrir pour lui une ſorte d'affection mépriſante & dériſoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvois ainſi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu ſi odieux que je le haïſſois de tout mon cœur ſans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monſtre effroyable, & j'aimois mieux n'avoir pas le plaiſir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raiſon, vous m'avez inſpiré autant d'eſ-

time pour ſa patience & ſa douceur que de compaſſion pour ſes infortunes. Ses livres ont achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai ſenti en les liſant quelle paſſion donnoit tant d'énergie à ſon ame & de véhémence à ſa diction. Ce n'eſt pas une exploſion paſſagere, c'eſt un ſentiment dominant & permanent qui peut ſe ſoutenir ainſi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même perſuaſion. Oui, je le ſens, & le ſoutiens comme vous, dès qu'il eſt Auteur des écrits qui portent ſon nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon eſprit la révolution que vous aviez commencée. C'eſt en faiſant cette lecture avec le ſoin qu'elle exige, que j'ai ſenti toute la malignité, toute la déteſtable adreſſe de ſes amers commentateurs. Dans tout ce que je liſois de l'original, je ſentois la ſincérité, la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & ſans fiel, qui ſe montre ſans précaution, ſans crainte, qui cenſure à découvert, qui loue ſans réticence, & qui n'a point de ſentiment à cacher. Au contraire

tout ce que je liſois dans les répon ſe montroit une brutalité féroce, ou une politeſſe inſidieuſe, traîtreſſe, & couvroit du miel des éloges le fiel de la ſatire & le poiſon de la calomnie. Qu'on liſe avec ſoin la lettre honnête mais franche à M. d'A * * *. ſur les ſpectacles, & qu'on la compare avec la réponſe de celui-ci; cette réponſe ſi ſoigneuſement meſurée, ſi pleine de circonſpection affectée, de complimens aigre-doux, ſi propre à faire penſer le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche enſuite ſur ces lectures à découvrir lequel des deux Auteurs eſt le méchant. Croyez-vous qu'il ſe trouve dans l'univers un mortel aſſez impudent pour dire que c'eſt Jean-Jaques ?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéide eſt une priere au Ciel de garantir les bons d'une erreur ſi funeſte, & de la laiſſer aux ennemis. Voici celle de M. d'A * * *. tirée de La Fontaine :

*Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.*

L'un ne ſonge qu'à prévenir un mal; l'autre dès l'abord oublie la queſtion

pour ne ſonger qu'à nuire à ſon adverſaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres adreſſe très-à-propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le ſerpent adreſſe à l'homme.

Ah ſubtil & ruſé d'A***., ſi vous n'avez pas une ſerpe, inſtrument très-utile, quoi qu'en diſe le ſerpent, vous avez en revanche un ſtilet bien affilé qui n'eſt gueres, ſur-tout dans vos mains, un outil de bienfaiſance.

Vous voyez que je ſuis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puiſqu'il vous reſte à cet égard des ſcrupules que je n'ai plus. Non, Monſieur, je n'ai pas même beſoin de voir J. J. pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur ſon compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il eſt la victime, pour laiſſer dans mon eſprit la moindre autorité à tout ce qui peut en réſulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de ſon premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le preſtige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer eſt détruit, & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude, menſonge, illuſion.

Vous demandiez s'il exiſtoit un com-

plot. Oui, ſans doute, il en exiſte un, & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de ſemblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la bruſque & incroyable ſortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné; ce décret fut le tocſin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux, quelque méchans, quelque vils qu'ils puſſent être, ſe fuſſent ainſi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adverſités? Pouvez-vous croire qu'on eût inſolemment farci les recueils de ſes propres écrits de tous ces noirs libelles, ſi ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'euſſent été inſpirés par cette ligue qui, depuis long-tems graduoit ſa marche en ſilence, & prit alors en public ſon premier eſſor. La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même tems celle de ces vénimeuſes productions qu'on a pris grand ſoin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le reſte. Cela n'eſt pas difficile à qui peut les parcourir de

ſang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'on ſenti, & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réuſſi. C'eſt de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus ſouvent ſans nommer ni lui, ni ſes livres; mais de faire en ſorte que l'application de ce qu'on en diroit fût ſi claire que chacun la fît ſur le champ. Depuis dix ans que l'on ſuit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop groſſiers qui, par cela ſeul, peuvent déplaire au public ou lui devenir ſuſpects. C'eſt dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités ſecrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes ſont les préſidens, que s'affilent les poignards dont on le crible ſous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier ſans emploi, ſans projet, ſans parti, ſans crédit a pu faire une affaire auſſi importante & auſſi univerſelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entrepriſe a pu paroître aſſez belle pour que tous les rangs ſans exception ſe ſoient empreſſés d'y concourir per fas & nefas, comme à l'œuvre la plus glorieuſe.

Si les auteurs de cet étonnant complot, ſi les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entrepriſe la moitié des ſoins, des peines, du travail, du tems, de la dépenſe qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu ſe couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3), qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténebres dont il ne peut réſulter pour eux ni bien, ni honneur, mais ſeulement le plaiſir d'aſſouvir en ſecret la plus lâche de toutes les paſſions, & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laiſſera jamais jouir pleinement.

Il eſt impoſſible que vous ayez une juſte idée de la poſition de votre J. J. ni de la maniere dont il eſt enlacé. Tout eſt ſi bien concerté à ſon égard qu'un Ange deſcendroit du Ciel pour le défendre ſans y pouvoir parvenir. Le complot dont il eſt le ſujet n'eſt pas de ces impoſtures jettées au haſard qui

(3) On me reprochera, j'en ſuis très-ſûr, de me donner une importance prodigieuſe. Ah ſi je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon ſort ſeroit moins à plaindre!

font un effet rapide mais paſſager, & qu'un inſtant découvre & détruit. C'eſt, comme il l'a ſenti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à meſure qu'elle avance & les traces des routes qu'elle a ſuivies & les veſtiges de la vérité qu'elle a fait diſparoître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de ſoin toute eſpece d'explication, les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire & dénaturer tout ce qui pourroit un jour ſervir à les confondre, & depuis plus de quinze ans qu'il eſt en pleine exécution, n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur falloit pour y réuſſir ? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur eſt facile d'oblitérer le paſſé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur diſpoſition, ils pourroient ſans riſque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis ſur les yeux de leur victime. Qui ſait ſi ce moment n'eſt pas déjà venu ? Si par les meſures qu'ils ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-préſent s'expoſer à des

confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'impoſture ? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, ſi vous voulez, par un reſte de crainte attachée au menſonge de n'avoir jamais aſſez tout prévu. Je vous le répete, ils ont travaillé ſans relâche à diſpoſer toutes choſes pour n'avoir rien à craindre d'une diſcuſſion réguliere, ſi jamais ils étoient forcés d'y acquieſcer, & il me paroit qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens de mettre le ſuccès de leur entrepriſe à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles ſeroient déſormais les reſſources de J. J. & de ſes défenſeurs, s'il s'en oſoit préſenter ? Où trouveroit-il des juges qui ne fuſſent pas du complot, des témoins qui ne fuſſent ſubornés, des conſeils fidelles qui ne l'égaraſſent pas ? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité que le menſonge ne répondît à ſa place ? Quelle protection, quel appui trouveroit-il pour réſiſter à cette conſpiration générale ? Exiſte-t-il, peut-il même exiſter parmi les gens en place, un ſeul homme aſſez integre pour ſe condamner lui-

même, assez courageux pour oser défendre un opprimé, dévoué depuis si long-tems à la haine publique, assez généreux pour s'animer d'un pareil zele sans autre intérêt que celui de l'équité ? Soyez sûr que quelque crédit, quelque autorité que pût avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur & réclamer pour lui les premieres loix de la justice, il se perdroit sans sauver son client, & que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de maniere ou d'autre, finiroit par tenir, comme auparavant, sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée, & tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort, est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux, & cette croyance est telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence, je

n'aurai jamais l'indignité de parler là-deſſus contre ma penſée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait juſqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour ſon défenſeur & forcer ſes délateurs à quitter leur maſque pour l'accuſer hautement en face. Je ferois en cela une démarche auſſi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'expoſer. J'ai un état, des amis à conſerver, une famille à ſoutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Dom Quichotte & lutter contre les puiſſances pour faire un moment parler de moi, & me perdre pour le reſte de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile ſans m'expoſer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais ſi vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expoſe au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais juſques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait ſans manquer à votre parole, & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne ſortirions

ni l'un ni l'autre auſſi aiſément que vous l'avez prétendu.

ROUSSEAU.

Raſſurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos réſolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaiſe. Dans la démarche que j'aurois deſiré de faire, j'avois plus pour objet notre entiere & commune ſatisfaction que de ramener ni le public, ni vos Meſſieurs aux ſentimens de la juſtice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement auſſi perſuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en ſuis pas réguliérement convaincu, puiſque n'ayant pu l'inſtruire des choſes qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par ſon ſilence, ni l'abſoudre par ſes réponſes. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté ſur l'homme ſans prononcer ſur les faits qui combattent ce jugement, puiſqu'ils manquent du caractere qui peut ſeul les conſtater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas aſſez de confiance en mes propres lumieres pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, & je reſterois peut-être encore ici dans le doute, ſi le plus légitime & le plus fort des préjugés ne ve-

noit à l'appui de mes propres remarques, & ne me montroit le menſonge du côté qui ſe refuſe à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une diſcuſſion contradictoire, J. J. n'a ceſſé de la rechercher, de provoquer à grands cris ſes accuſateurs, & de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours eſquivé, fait le plongeon, parlé toujours entr'eux à voix baſſe, lui cachant avec le plus grand ſoin leurs accuſations, leurs témoins, leurs preuves, ſur-tout leurs perſonnes, & fuyant avec le plus évident effroi toute eſpece de confrontation. Donc ils ont de fortes raiſons pour la craindre, celles qu'ils alléguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je ne ſais comment, ne laiſſent pas de s'en contenter : mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, & dès-là toutes leurs preuves clandeſtines ſont ſans autorité ſur moi. Vous voilà dans le même cas où je ſuis, mais avec un moindre degré de certitude ſur l'innocence de l'accuſé, puiſque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux vous ne jugez de lui que par ſes écrits

& ſur mon témoignage. Donc vos ſcrupules devroient être plus grands que les miens, ſi les manœuvres de ſes perſécuteurs que vous avez mieux ſuivies, ne faiſoient pour vous une eſpece de compenſation. Dans cette poſition j'ai penſé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous aſſurer de la vérité étoit de la mettre à ſa derniere & plus sûre épreuve, celle préciſément qu'éludent ſi ſoigneuſement vos Meſſieurs. Il me ſembloit que ſans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire. " Nous ne ſau-
„ rions approuver qu'aux dépens de
„ la juſtice & de la ſureté publique,
„ vous faſſiez à un ſcélérat une grace
„ tacite qu'il n'accepte point & qu'il
„ dit n'être qu'une horrible barbarie
„ que vous couvrez d'un beau nom.
„ Quand cette grace en ſeroit réelle-
„ ment une, étant faite par force elle
„ change de nature; au lieu d'être un
„ bienfait elle devient un cruel ou-
„ trage, & rien n'eſt plus injuſte &
„ plus tyrannique que de forcer un
„ homme à nous être obligé malgré
„ lui. C'eſt ſans doute un des crimes
„ de J. J. de n'avoir, au lieu de la
„ reconnoiſſance qu'il vous doit, qu'un

„ dédain plus que mépriſant pour
„ vous & pour vos manœuvres. Cette
„ impudence de ſa part mérite en par-
„ ticulier une punition ſortable, &
„ cette punition que vous lui devez
„ & à vous-mêmes eſt de le confon-
„ dre, afin que forcé de reconnoître
„ enfin votre indulgence, il ne jette
„ plus des nuages ſur les motifs qui
„ vous font agir. Que la confuſion
„ d'un hypocrite auſſi arrogant ſoit,
„ ſi vous voulez, ſa ſeule peine, mais
„ qu'il la ſente pour l'édification, pour
„ la ſureté publique & pour l'honneur
„ de la génération préſente qu'il pa-
„ roît dédaigner ſi fort. Alors ſeule-
„ ment on pourra ſans riſque le laiſ-
„ ſer errer parmi nous avec honte,
„ quand il ſera bien authentiquement
„ convaincu & démaſqué. Juſques à
„ quand ſouffrirez-vous cet odieux
„ ſcandale qu'avec la ſécurité de l'in-
„ nocence, le crime oſe inſolemment
„ provoquer la vertu qui gauchit de-
„ vant lui & ſe cache dans l'obſcu-
„ rité? C'eſt lui qu'il faut réduire à
„ cet indigne ſilence que vous gardez
„ lui préſent: ſans quoi l'avenir ne
„ voudra jamais croire que celui qui
„ ſe montre ſeul & ſans crainte eſt le

„ coupable, & que celui qui, bien
„ escorté, n'ose l'attendre, est l'inno-
„ cent „.

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture, & par la discussion contradictoire des faits, nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs & sur l'accusé, & prononcer définitivement entr'eux & lui. Vous dites que les juges & les témoins entrant tous dans la ligue auroient rendu la prévarication très-facile à exécuter, très-difficile à découvrir, & cela doit être: mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue & péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries & manifesté le complot. Tout est contre lui, je le sais, le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le tems, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence & la vérité qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher, de demander, de provoquer avec ardeur ces explications qu'il auroit tant de raisons de craindre si sa conscience

dépoſoit contre lui. Mais ſes deſirs attiédis ne ſont plus animés, ni par l'eſpoir d'un ſuccès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter ſon cœur. Mettez-vous un moment à ſa place, & ſentez ce qu'il doit penſer de la génération préſente & de ſa conduite à ſon égard. Après le plaiſir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de ſon eſtime, & de quel prix pourroient être à ſes yeux les careſſes ſinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de ſi fauſſes avec des cœurs pleins d'averſion pour lui? Leur duplicité, leur trahiſon, leur perfidie ont-elles pu lui laiſſer pour eux le moindre ſentiment favorable, & ne ſeroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté ſincérement avec les mêmes démonſtrations qu'ils employerent ſi long-tems en dériſion à faire de lui le jouet de la canaille.

Non, Monſieur, quand ſes contemporains, auſſi repentans & vrais qu'ils ont été juſqu'ici faux & cruels à ſon égard, revîendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injuſtice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire

faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la baſſeſſe & l'indignité de leur conduite, pourroit-il ceſſer de ſe dire que quand même il eût été le ſcélérat qu'ils ſe plaiſent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu ſcélérat, moins inique, n'en ſeroit que plus abjecte, & que s'avilir autour d'un monſtre à tant de manèges inſidieux étoit ſe mettre ſoi même au-deſſous de lui? Non, il n'eſt plus au pouvoir de ſes contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inſpirer. Devenu même inſenſible à leurs inſultes, comment pourroit-il être touché de leurs éloges? Comment pourroit-il agréer le retour tardif & forcé de leur eſtime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non, ce retour de la part d'un public ſi mépriſable ne pourroit plus lui donner aucun plaiſir, ni lui rendre aucun honneur. Il en ſeroit plus importuné ſans en être plus ſatisfait. Ainſi l'explication juridique & déciſive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a ceſſé de deſirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante juſtification, jetter aucune véritable douceur dans ſa

vieilleſſe. Il eſt déſormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui ſoit perſonnel. N'ayant plus de ſuffiſante raiſon pour agir, il reſte tranquille, en attendant avec la mort la fin de ſes peines, & ne voit plus qu'avec indifférence le ſort du peu de jours qui lui reſtent à paſſer ſur la terre.

Quelque conſolation néanmoins eſt encore à ſa portée; je conſacre ma vie à la lui donner & je vous exhorte d'y concourir. Nous ne ſommes entrés ni l'un ni l'autre dans les ſecrets de la ligue dont il eſt l'objet; nous n'avons point partagé la fauſſeté de ceux qui la compoſent : nous n'avons point cherché à le ſurprendre par des careſſes perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui, & moi je ne l'ai recherché que dans l'eſpoir de le trouver digne de mon amitié, & l'épreuve néceſſaire pour porter un jugement éclairé ſur ſon compte, ayant été longtems autant recherchée par lui qu'écartée par vos Meſſieurs, forme un préjugé qui ſupplée autant qu'il ſe peut à cette épreuve, & confirme ce que j'ai penſé de lui après un examen auſſi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois

qu'il ſe ſeroit conſolé de l'injuſtice publique, s'il eût trouvé un ſeul cœur d'homme qui s'ouvrît au ſien, qui ſentît ſes peines & qui les plaignît ; l'eſtime franche & pleine d'un ſeul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement & je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre, nous pouvons lui rendre dans ſes vieux jours la douceur d'une ſociété véritable qu'il a perdue depuis ſi long-tems & qu'il n'eſpéroit plus retrouver ici-bas. Laiſſons le public dans l'erreur où il ſe complait & dont il eſt digne, & montrons ſeulement à celui qui en eſt la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre, & ſi vous venez à lui avec les ſentimens qui lui ſont dûs, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui ſeront d'autant plus ſenſibles qu'il ne les attendoit plus de perſonne, & avec le cœur que je lui connois, il n'avoit pas beſoin d'une ſi longue privation pour lui en faire ſentir le prix. Que ſes perſécuteurs continuent de triompher, il verra leur proſpérité ſans peine : le deſir de la vengeance ne le

tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs ſuccès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triſte jouiſſance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démaſqués? Tant de ſoins qu'ils ſe donnent, tant de meſures qu'ils prennent ſans relâche depuis tant d'années ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris aſſez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de menſonges & d'impoſtures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fiſſure. L'immenſe édifice de ténebres qu'ils ont élevé autour de lui ne ſuffit pas pour les raſſurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur myſtere & les expoſer à ſe voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliſer doit augmenter leurs alarmes. Qui ſait s'il n'a point trouvé quelque confident diſcret qui, lorſque l'animoſité du public ceſſera d'être attiſée par la préſence du condamné, ſaiſira, pour ſe faire écouter, le moment où les yeux commenceront

à s'ouvrir? Qui ſait ſi quelque dépoſitaire fidelle ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de ſon innocence que le public, forcé de s'y rendre, ſente & déplore ſa longue erreur? Qui ſait ſi dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir, que le remords faſſe parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaiſons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reſte quelqu'une qu'on n'a pas prévue, & qui faſſe découvrir la vérité quand on y penſera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte eſt encore plus active, & les auteurs d'un pareil projet ont ſans y penſer ſacrifié à leur haine le repos du reſte de leurs jours.

Si leurs accuſations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démaſqué pour l'acquit de leur conſcience & dépoſé leur ſecret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils ſe repoſeroient ſur eux du reſte, ceſſeroient de s'occuper du coupable & ne penſeroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont ſans ceſſe attaché ſur lui, les émiſſaires dont ils l'entourent, les

meſures qu'ils ne ceſſent de prendre pour lui fermer toute voie à toute explication, pour qu'il ne puiſſe leur échapper en aucune ſorte, décelent avec leurs alarmes la cauſe qui les entretient & les perpétue : elles ne peuvent plus ceſſer quoiqu'ils faſſent ; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit la vengeance, il en auroit une bien aſſurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entaſſées, ils ne ceſſeront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs ſuccès & de toutes leurs proſpérités. Ils ont employé toutes les reſſources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres ; à force d'ajouter moyens ſur moyens ils les ont tous épuiſés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des reſſources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas ſans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux, ni de perſonne, & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte ſenſible à ſon ame qu'ils ne lui aient portée ; mais en lui faiſant tout le mal

qu'ils lui pouvoient faire, ils l'ont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'est plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation & adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts, le tems ne leve enfin le voile de l'imposture & ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, & en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'espoir. " Si ma „ mémoire devoit, dit-il, s'éteindre „ avec moi, je me consolerois d'avoir „ été si mal connu des hommes dont „ je serois bientôt oublié; mais puis„ que mon existence doit être connue „ après moi par mes livres & bien „ plus par mes malheurs, je ne me „ trouve point, je l'avoue, assez de „ résignation pour penser sans impa„ tience, moi qui me sens meilleur &

„ plus juſte qu'aucun homme qui me
„ ſoit connu, qu'on ne ſe ſouviendra
„ de moi que comme d'un monſtre,
„ & que mes écrits, où le cœur qui
„ les dicta eſt empreint à chaque page,
„ paſſeront pour les déclamations d'un
„ tartuffe qui ne cherchoit qu'à trom-
„ per le public. Qu'auront donc ſervi
„ mon courage & mon zele, ſi leurs
„ monumens loin d'être utiles aux
„ bons (4) ne font qu'aigrir & fo-
„ menter l'animoſité des méchans, ſi
„ tout ce que l'amour de la vertu m'a
„ fait dire ſans crainte & ſans intérêt
„ ne fait à l'avenir, comme aujour-
„ d'hui, qu'exciter contre moi la pré-
„ vention & la haine, & ne produit
„ jamais aucun bien; ſi au lieu des
„ bénédictions qui m'étoient dues,
„ mon nom que tout devoit rendre
„ honorable n'eſt prononcé dans l'a-
„ venir qu'avec imprécation! Non, je
„ ne ſupporterois jamais une ſi cruelle
„ idée; elle abſorberoit tout ce qui

(4) Jamais les diſcours d'un homme qu'on croit parler contre ſa penſée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui penſant mal de moi diſent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-ſottement. Ce ſont ceux-là qui ſont vraiment des tartuffes.

„ m'eſt reſté de courage & de conſ-
„ tance. Je conſentirois ſans peine à
„ ne point exiſter dans la mémoire des
„ hommes, mais je ne puis conſentir,
„ je l'avoue, à y reſter diffamé; non,
„ le Ciel ne le permettra point, &
„ dans quelque état que m'ait réduit
„ la deſtinée, je ne déſeſpérerai ja-
„ mais de la providence, ſachant bien
„ qu'elle choiſit ſon heure & non pas
„ la nôtre, & qu'elle aime à frapper
„ ſon coup au moment qu'on ne l'at-
„ tend plus. Ce n'eſt pas que je donne
„ encore aucune importance, & ſur-
„ tout par rapport à moi, au peu de
„ jours qui me reſtent à vivre, quand
„ même j'y pourrois voir renaître pour
„ moi toutes les douceurs dont on a
„ pris peine à tarir le cours. J'ai trop
„ connu la miſere des proſpérités hu-
„ maines pour être ſenſible à mon
„ âge à leur tardif & vain retour, &
„ quelque peu croyable qu'il ſoit, il
„ leur ſeroit encore plus aiſé de re-
„ venir qu'à moi d'en reprendre le
„ goût. Je n'eſpere plus, & je deſire
„ très-peu, de voir de mon vivant la
„ révolution qui doit déſabuſer le pu-
„ blic ſur mon compte. Que mes per-
„ ſécuteurs jouiſſent en paix, s'ils

„ peuvent, toute leur vie du bonheur
„ qu'ils ſe ſont fait des miſeres de la
„ mienne. Je ne deſire de les voir ni
„ confondus, ni punis, & pourvu qu'en-
„ fin la vérité ſoit connue, je ne de-
„ mande point que ce ſoit à leurs dé-
„ pens : mais je ne puis regarder
„ comme une choſe indifférente aux
„ hommes le rétabliſſement de ma
„ mémoire & le retour de l'eſtime
„ publique qui m'étoit due. Ce ſeroit
„ un trop grand malheur pour le
„ genre-humain que la maniere dont
„ on a procédé à mon égard ſervît de
„ modele & d'exemple, que l'honneur
„ des particuliers dépendît de tout im-
„ poſteur adroit, & que la ſociété,
„ foulant aux pieds les plus ſaintes
„ loix de la juſtice, ne fût plus qu'un
„ ténébreux brigandage de trahiſons ſe-
„ cretes, & d'impoſtures adoptées ſans
„ confrontation, ſans contradiction,
„ ſans vérification, & ſans aucune dé-
„ fenſe laiſſée aux accuſés. Bientôt les
„ hommes à la merci les uns des au-
„ tres n'auroient de force & d'action
„ que pour s'entre-déchirer entr'eux,
„ ſans en avoir aucune pour la réſiſ-
„ tance ; les bons, livrés tout-à-fait
„ aux méchans, deviendroient d'abord

„ leur proie, enfin leurs disciples;
„ l'innocence n'auroit plus d'asyle,
„ & la terre devenue un enfer, ne
„ seroit couverte que de Démons oc-
„ cupés à se tourmenter les uns & les
„ autres. Non, le Ciel ne laissera point
„ un exemple aussi funeste ouvrir au
„ crime une route nouvelle inconnue
„ jusqu'à ce jour; il découvrira la
„ noirceur d'une trame aussi cruelle.
„ Un jour viendra, j'en ai la juste
„ confiance, que les honnêtes gens
„ béniront ma mémoire & pleureront
„ sur mon sort. Je suis sûr de la chose,
„ quoique j'en ignore le tems. Voilà
„ le fondement de ma patience & de
„ mes consolations. L'ordre sera réta-
„ bli tôt ou tard, même sur la terre,
„ je n'en doute pas. Mes oppresseurs
„ peuvent reculer le moment de ma
„ justification, mais ils ne sauroient
„ empêcher qu'il ne vienne. Cela me
„ suffit pour être tranquille au milieu
„ de leurs œuvres; qu'ils continuent
„ à disposer de moi durant ma vie,
„ mais qu'ils se pressent; je vais bien-
„ tôt leur échapper „.

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J., & tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient

pas de ſonder la profondeur, il doit paſſer le reſte de ſes jours dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif preſſentiment qu'après ſa mort & celle de ſes perſécuteurs leurs trames ſeront découvertes & ſa mémoire juſtifiée. Ce ſentiment me paroît ſi bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchiſſe, je ne vois pas qu'on en puiſſe douter. C'eſt un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité ſe découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'eſt pas concevable qu'une trame auſſi compliquée reſte cachée aux âges futurs ; il n'eſt pas même à préſumer qu'elle le ſoit long-tems dans le nôtre. Trop de ſignes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra ſurement à pluſieurs ſi-tôt que J. J. aura ceſſé de vivre. De tant de gens employés à faſciner les yeux du public, il n'eſt pas poſſible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaiſe foi de ceux qui les dirigent, & qu'ils ne ſentent que ſi cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il ſeroit ſuperflu d'en impoſer au public ſur ſon compte, & d'em-

ployer tant d'impoſtures pour le charger de choſes qu'il ne fait pas, & déguiſer celles qu'il fait. Si l'intérêt, l'animoſité, la crainte les font concourir aujourd'hui ſans peine à ces manœuvres; un tems peut venir où leur paſſion calmée & leur intérêt changé leur feront voir ſous un jour bien différent les œuvres ſourdes dont ils ſont aujourd'hui témoins & complices. Eſt-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs ſubalternes ne parlera confidemment à perſonne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, & de l'effet de tout cela pour abuſer le public? que, trouvant d'honnêtes gens empreſſés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne ſeront point tentés de ſe rendre encore néceſſaires en la découvrant comme ils le ſont maintenant pour la cacher, de ſe donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands & qu'ils ſavent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiſcrets ou véridiques, ſurtout à l'heure où prêts à ſortir de cette vie, ils ſeront ſollicités par leur conſ-

cience à ne pas emporter leur coulpe avec eux ? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faiſons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, quand elles examineront de ſang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu ? On ſentira qu'il eſt beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait exiſté réellement, qu'il ne l'eſt que la crédulité publique enhardiſſant les impoſteurs, les ait portés à le peindre ainſi ſucceſſivement, & en enchériſſant toujours, ſans s'appercevoir qu'ils paſſoient même la meſure du poſſible. Cette marche, très-naturelle à la paſſion, eſt un piége qui la décele & dont elle ſe garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un regiſtre exact de ce que, ſelon vos Meſſieurs, il a fait, dit, écrit, imprimé depuis qu'ils ſe ſont emparés de ſa perſonne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu ſuffire à tant de choſes. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir ſont auſſi concordans & auſſi naturels que les faits qu'on lui impute, & tout cela

toujours ſi bien prouvé qu'en admettant un ſeul de ces faits, on n'a plus droit d'en rejetter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul & de bon ſens, on verra que tant de choſes ſont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni ſe trouver en tant de lieux différens en ſi peu de tems; qu'il y a par conſéquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entaſſées, & qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des menſonges, ne ſauroient établir que les autres ſont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves ſuffiront pour faire ſoupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas ſubi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accuſé perdront leur autorité, & il ne reſtera contre lui de charges ſolides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pu ſe juſtifier; c'eſt-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Meſſieurs ont tiré un ſi grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'eſt dans cette perſuaſion qu'il me

paroit raiſonnable qu'il ſe conſole des outrages de ſes contemporains & de leur injuſtice. Quoiqu'ils puiſſent faire, ſes livres tranſmis à la poſtérité, montreront que leur Auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre, & ſa vie réglée, ſimple, uniforme, & la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractere affreux qu'on veut lui donner. Il en ſera de ce ténébreux complot formé dans un ſi profond ſecret, développé avec de ſi grandes précautions & ſuivi avec tant de zele, comme de tous les ouvrages des paſſions des hommes qui ſont paſſagers & périſſables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le ſiecle où vécut J. J. la même horreur que ce ſiecle marque pour lui, & que ce complot immortaliſant ſon Auteur, comme Eroſtrate, paſſera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

LE FRANÇOIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accompliſſement de cette prédiction, mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois

que des multitudes de caracteres & d'événemens décrits dans l'hiſtoire n'ont peut-être d'autre fondement, que l'invention de ceux qui ſe ſont aviſés de les affirmer. Que le tems faſſe triompher la vérité, c'eſt ce qui doit arriver très-ſouvent, mais que cela arrive toujours, comment le ſait-on, & ſur quelle preuve peut-on l'aſſurer? Des vérités long-tems cachées ſe découvrent enfin par quelques circonſtances fortuites. Cent mille autres peut-être reſteront à jamais offuſquées par le menſonge, ſans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifeſter; car tant qu'elles reſtent cachées, elles ſont pour nous comme n'exiſtant pas. Otez le haſard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être cachée, & qui ſait combien il en reſte pour qui ce haſard ne viendra jamais? Ne diſons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'eſt ce qu'il nous eſt impoſſible de ſavoir, & il eſt bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ſes traces, il fait plus ſouvent triompher le menſonge, ſur-tout quand les hommes ont intérêt à le ſoutenir. Les conjectures ſur leſquelles vous croyez

que le myſtere de ce complot ſera dévoilé me paroiſſent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plauſibles qu'à vous. La ligue eſt trop forte, trop nombreuſe, trop bien liée pour pouvoir ſe diſſoudre aiſément, & tant qu'elle durera comme elle eſt, il eſt trop périlleux de s'en détacher pour que perſonne s'y haſarde ſans autre intérêt que celui de la juſtice. De tant de fils divers qui compoſent cette trame, chacun de ceux qui la conduiſent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoiſinent. Le concours général du tout n'eſt apperçu que des directeurs, qui travaillent ſans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choſes incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'eſt, pour ainſi dire, que le magaſin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faiſant un triage, choiſiront à loiſir les choſes aſſortiſſantes qui peuvent s'accorder, & rejettant celles qui tranchent, répugnent & ſe contrediſent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit

leur effet. *Inventez toujours*, diſent-ils aux ligueurs ſubalternes, *nous nous chargeons de choiſir & d'arranger après.* Leur projet eſt, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs ſatellites, & de les arranger en un corps d'hiſtoire diſpoſée avec tant d'art, & travaillée avec tant de ſoin, que tout ce qui eſt abſurde & contradictoire, loin de paroître un tiſſu de fables groſſieres, paroîtra l'effet de l'inconſéquence de l'homme, qui, avec des paſſions diverſes & monſtrueuſes, vouloit le blanc & le noir, & paſſoit ſa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ſes mauvais deſſeins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après ſa mort, doit, par les pieces & les preuves dont il ſera muni, fixer ſi bien le jugement du public ſur ſa mémoire, que perſonne ne s'aviſe même de former là-deſſus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de ſon vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à re-

gret un caractere affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de ſa plume & de ſes talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par là, comme ſi dire & prouver également le pour & le contre, tout perſuader & ne rien croire eût été le jeu favori de ſon eſprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choiſi pour cela, ſaura comme l'Aletès du Taſſe

*Menteur adroit, ſavant dans l'art de nuire*
*Sous la forme d'éloge habiller la ſatire.*

Ses livres, dites-vous, tranſmis à la poſtérité, dépoſeront en faveur de leur Auteur. Ce ſera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penſeront comme vous & moi ſur ces livres. Mais ſavez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand ſuccès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire ſans que le public le croye ou le trouve mauvais ? Cet argument tiré de ſes livres a toujours inquiété nos Meſſieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne ſuffiſant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falſification, &

cette entrepriſe qui ſembloit d'abord preſque impoſſible eſt devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une ſeule édition de chaque piece. Ces impreſſions éparſes ont diſparu depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent reſter, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curioſité de perſonne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, groſſis de critiques outrageantes, de libelles vénimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes, & d'en changer peu-à-peu l'eſprit, ont été, dans cette vue, arrangés & falſifiés avec beaucoup d'art, d'abord ſeulement par des retranchemens qui ſupprimant les éclairciſſemens néceſſaires, altéroient le ſens de ce qu'on laiſſoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire paſſer pour les fautes d'impreſſion, mais qui produiſoient des contre-ſens terribles, & qui, fidellement tranſcrites à chaque impreſſion nouvelle, ont enfin ſubſtitué par tradition ces fauſſes leçons aux véritables. Pour mieux réuſſir dans ce projet on a

imaginé de faire de belles éditions qui par leur perfection typographique, fiſſent tomber les précédentes & reſtaſſent dans les bibliothéques; & pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéreſſer l'Auteur même par l'appât du gain, & on lui a fait pour cela, par le Libraire chargé de ces manœuvres, des propoſitions aſſez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainſi la confiance du public, de ne faire paſſer ſous les yeux de l'Auteur que des épreuves correctes & de tirer à ſon inſçu les feuilles deſtinées pour le public, & où le texte eût été accommodé ſelon les vues de nos Meſſieurs. Rien n'eût été ſi facile par la maniere dont il eſt enlacé que de lui cacher ce petit manége, & de le faire ainſi ſervir lui-même à autoriſer la fraude dont il devoit être la victime & qu'il eût ignorée, croyant tranſmettre à la poſtérité une édition fidelle de ſes écrits. Mais ſoit dégoût, ſoit pareſſe, ſoit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refuſé à la propoſition, il a déſavoué dans une proteſtation ſignée tout ce qui s'imprimeroit déſormais ſous ſon nom. L'on a donc pris le

parti de ſe paſſer de lui & d'aller en avant comme s'il participoit à l'entrepriſe. L'édition ſe fait par ſouſcription & s'imprime, dit-on, à Bruxelles, en beau papier, beau caractere, belles eſtampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, & pour en vanter ſur-tout l'exactitude & la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la reſſemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pieces refondues ou fabriquées par nos Meſſieurs, on aura grand ſoin de les munir de titres plus que ſuffiſans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, & qui ne s'aviſera pas ſi tard de faire le difficile ſur leur authenticité.

ROUSSEAU.

Mais comment! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui ſervira donc de rien pour ſe garantir de toutes ces fraudes, & quoiqu'il puiſſe dire, vos Meſſieurs feront paſſer ſans obſtacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer ſous ſon nom?

LE FRANÇOIS.

Bien plus; ils ont ſu tourner contre

lui juſqu'à ſon déſaveu. En le faiſant imprimer eux-mêmes, ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant ſes mauvais principes mis à découvert & conſignés dans ſes écrits, il tâchoit de ſe diſculper en rendant leur fidélité ſuſpecte. Paſſant habilement ſous ſilence les falſifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accuſoit d'être falſifiés des paſſages que tout le monde ſait bien ne l'être pas, & fixant toute l'attention du public ſur ces paſſages, ils l'ont ainſi détourné de vérifier leurs infidélités. Suppoſez qu'un homme vous diſe : J. J. dit qu'on lui a volé des poires, & il ment ; car il a ſon compte de pommes ; donc on ne lui a point volé de poires : ils ont exactement raiſonné comme cet homme-là, & c'eſt ſur ce raiſonnement qu'ils ont perſiflé ſa déclaration. Ils étoient ſi ſûrs de ſon peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faiſoient imprimer, ils imprimoient auſſi cette prétendue traduction du Taſſe tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils lui ont en effet attribuée, ſans la moindre objection de la part du public ; comme ſi cette maniere d'écrire aride & ſautillante, ſans liaiſon, ſans harmonie & ſans grace,

grace, étoit en effet la ſienne. De ſorte que, ſelon eux, tout en proteſtant contre tout ce qui paroîtroit déſormais ſous ſon nom, ou qui lui ſeroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-ſeulement ſans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface ſingereſſe qu'ils ont miſe à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdiſe auſſi groſſiere, une auſſi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Meſſieurs pouſſée ici juſqu'à la bêtiſe? point du tout: en réglant leurs manœuvres ſur la diſpoſition où ils ont mis le public, ſur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils ſont bien plus ſûrs de réuſſir que s'ils agiſſoient avec plus de fineſſe. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'eſt beſoin de mettre ni bon ſens, ni vraiſemblance dans les choſes qu'on en débite; plus elles ſont abſurdes & ridicules, plus on s'empreſſe à n'en pas douter. Si d'A ***. ou D ***. s'aviſoient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant paſſer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes.

très-distinctement, & chacun seroit très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage, & savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend & s'en plaint, personne n'y veuille ajouter foi. Quand, par exemple, un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient souvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits, qui est-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon, & n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce discours lui revint ? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix, qui est-ce qui dès-à-présent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insçu, ou malgré lui, seulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je ſais ce qu'il en eſt, car il ma proteſté n'avoir fait en ſa vie qu'une ſeule ſouſcription, ſavoir celle pour la ſtatue de M. de Voltaire (*).

---

(*) *Lettre de M. Rouſſeau à M. De La Tourette.*

à Lyon 2 Juin 1770.

J'apprends, Monſieur, qu'on a formé le projet d'élever une ſtatue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui ſont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entrepriſe. J'ai payé aſſez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oſer y prétendre, & je vous ſupplie de vouloir bien interpoſer vos bons offices pour me faire inſcrire au nombre des ſouſcrivans. J'eſpere, Monſieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occaſion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aiſément pardonner la liberté que je prends. Je vous ſalue, Monſieur, très-humblement & de tout mon cœur.

*Lettre de M. de Voltaire à M. De La Tourette, relative à la précédente, tranſcrite ſur l'original.*

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous ſavez peut-être, Monſieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jaques Rouſſeau vous avait écrit une lettre, par laquelle il ſouſcrivait entre vos mains pour cer-

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monſieur, cette ſeule ſouſcription qu'il a faite eſt la ſeule dont on ne ſait rien; car le diſcret d'A ***. qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette ſouſcription eſt moins une généroſité qu'une vengeance; mais c'eſt une vengeance à la Jean-Jaques que Voltaire ne lui rendra pas.

Vous devez ſentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raiſonnablement eſpérer que la vérité perce à ſon égard à travers les filets tendus autour de lui, & dans leſquels en s'y débattant il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive eſt

---

taine ſtatue. Je vous prie de me dire ſi la choſe eſt vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci eſt une galanterie toute Françaiſe. Ceux qui l'ont imaginée ſont tous ou artiſtes, ou amateurs. M. le Duc de Choiſeul eſt à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette ſe trouvât vrai.

Mde. Denis vous fait les plus ſinceres complimens. Agréez, Monſieur, les aſſurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

trop hors de l'ordre commun des choſes pour pouvoir jamais être cru, & ſes proteſtations mêmes ne feront qu'attirer ſur lui les reproches d'impudence & de menſonge que méritent ſes ennemis.

Donnez à J. J. un conſeil; le meilleur peut-être qui lui reſte à ſuivre, environné comme il eſt d'embûches & de piéges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer : c'eſt de reſter, s'il ſe peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquieſcer à rien de ce qu'on lui propoſe, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de réſiſter même à ſes propres mouvemens tant qu'il peut s'abſtenir de les ſuivre. Sous quelque face avantageuſe qu'une choſe à faire ou à dire ſe préſente à ſon eſ-

(5) Il ne m'eſt pas permis de ſuivre ce conſeil en ce qui regarde la juſte défenſe de mon honneur. Je dois juſqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, ſinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me ſont ôtés, je le ſais; mais ſans aucun eſpoir de ſuccès tous les efforts poſſibles quoiqu'inutiles n'en ſont pas moins dans mon devoir, & je ne ceſſerai de les faire juſqu'à mon dernier ſoupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

prit, il doit compter que dès qu'on lui laiſſe le pouvoir de l'exécuter, c'eſt qu'on eſt ſûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeſte. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falſifications de ſes livres, & contre tous les écrits pſeudonymes qu'on fait courir journellement ſous ſon nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuſer pour lui nuire que la déclaration dont nous venons de parler ? & cependant vous ſeriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû ſentir cela de lui-même par le ſoin qu'on a pris de la faire imprimer à ſon inſçu : car il n'a ſurement pas pu croire qu'on ait pris ce ſoin pour lui faire plaiſir. L'Ecrit ſur le Gouvernement de Pologne (6) qu'il n'a fait que ſur les plus tou-

(6) Cet écrit eſt tombé dans les mains de M. d'A * * *. peut-être auſſi-tôt qu'il eſt ſorti des miennes, & Dieu ſait quel uſage il en a ſu faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit en venant me dire adieu à ſon départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela, j'ai jugé en y repenſant qu'il me croyoit l'auteur de l'article & je ne doute pas qu'il n'y

chantes inſtances, avec le plus parfait déſintéreſſement, & par les ſeuls motifs de la plus pure vertu, ſembloit ne pouvoir qu'honorer ſon auteur & le rendre reſpectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tiſſu d'erreurs. Si vous ſaviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit ſollicité, l'uſage qu'on s'eſt empreſſé d'en faire & le tour qu'on a ſu lui donner, vous ſentiriez parfaitement combien il eût été à deſirer pour l'auteur que, réſiſtant à toute cajolerie, il

---

ait du d'A***. dans cette affaire, auſſi bien que dans celle d'un certain Comte Zaneswisch Dalmate, & d'un prêtre avanturier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A***. ne me ſurprennent plus, j'y ſuis tout accoutumé. Je ne puis aſſurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote, & ſi j'avois la fantaiſie & les moyens de faire inſérer des articles dans les gazettes, j'aurois aſſurément des choſes plus preſſées à dire & plus importantes pour moi que des ſatires du Comte Wielkorski. Le ſuccès de toutes ces menées eſt un effet néceſſaire du ſyſtême de conduite que l'on ſuit à mon égard. Qu'eſt-ce qui pourroit empêcher de réuſſir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne ſais rien, à quoi je ne peux rien, & que tout le monde favoriſe?

ſe refuſât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la ſollicitoient avec tant d'inſtance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuſe pour lui. En un mot, s'il connoit ſa ſituation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchiſſe, que toute propoſition qu'on lui fait & quelque couleur qu'on lui donne, a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcheroit d'y conſentir ſi ce but lui étoit connu. Il doit ſentir, ſur-tout, que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piege pour lui de la part de ceux qui le lui propoſent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la ſuite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui préſenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus dans ſa poſition en puiſſance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut déſormais faire de mieux eſt de s'abſtenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire ſans le voir ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux inſtances des gens qui l'environnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite ſur les

choſes qu'ils doivent lui propoſer. Surtout qu'il ne ſe laiſſe point émouvoir par le reproche de ſe refuſer à quelque bonne œuvre; ſûr au contraire que ſi c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout ſe réuniroit pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite, & qu'il n'en réſultât quelque effet en ſa faveur.

Par les meſures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ſes écrits, & pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais ſongé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne ſe borne pas à la génération préſente, pour qui ces ſoins ne ſont plus néceſſaires, & puiſqu'ayant ſous les yeux ſes livres, tels à-peu-près qu'il les a compoſés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît ſi forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractere qu'on prête à l'auteur; puiſqu'au contraire on les a ſu mettre au rang de ſes crimes, que la profeſſion de foi du Vicaire eſt devenue un écrit impie, l'Héloïſe un roman obſcene, le Contrat ſocial un livre ſéditieux; puiſqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui ſur la ſcene tout exprès pour exciter ce riſible ſcan-

dale qui n'a fait rire perſonne, & dont nul n'a ſenti la comique abſurdité : puiſqu'enfin ces écrits, tels qu'ils exiſtent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de ſon vivant, l'en garantiront-ils mieux après ſa mort, quand on les aura mis dans l'état projetté pour rendre ſa mémoire odieuſe, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de ſon innocence & de leur impoſture ? Ayant pris toutes leurs meſures en gens prévoyans & pourvoyans qui ſongent à tout, auroient-ils oublié la ſuppoſition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en réſulter s'ils n'y mettoient ordre ? Non, Monſieur, comptez que toutes leurs meſures ſont ſi bien priſes, qu'il leur reſte peu de choſe à craindre de ce côté-là.

Parmi les ſingularités qui diſtinguent le ſiecle où nous vivons de tous les autres, eſt l'eſprit méthodique & conſéquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Juſqu'ici ces opinions erroient ſans ſuite & ſans regle au gré des paſſions des hommes ; & ces paſſions s'entrechoquant ſans ceſſe,

faiſoient flotter le public de l'une à l'autre ſans aucune direction conſtante. Il n'en eſt plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches & leurs regles, & ces regles auxquelles le public eſt aſſervi, ſans qu'il s'en doute, s'établiſſent uniquement ſur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la ſecte philoſophique s'eſt réunie en un corps ſous des chefs, ces chefs, par l'art de l'intrigue auquel ils ſe ſont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le ſont par elle de la réputation, même de la deſtinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur eſſai fut fait ſur J. J. & la grandeur du ſuccès qui dût les étonner eux-mêmes, leur fit ſentir juſqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils ſongerent à s'aſſocier des hommes puiſſans pour devenir avec eux les arbitres de la ſociété, ceux ſur-tout qui, diſpoſés comme eux aux ſecretes intrigues & aux mines ſouterraines, ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer ſouvent les leurs. Ils leur firent ſentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux ſous les pas des hommes, que nul ne trouvât plus

d'aſſiette ſolide & ne pût marcher qu
ſur des terrains contreminés. Ils
donnerent des chefs principaux qui d
leur côté dirigeant ſourdement toute
les forces publiques ſur les plans con
venus entr'eux, rendent infaillibl
l'exécution de tous leurs projets. Ce
chefs de la ligue philoſophique la mé
priſent & n'en ſont pas eſtimés, mai
l'intérêt commun les tient étroitemen
unis les uns aux autres, parce que l
haine ardente & cachée eſt la grand
paſſion de tous; & que par une ren
contre aſſez naturelle, cette hain
commune eſt tombée ſur les même
objets. Voilà comment le ſiecle o
nous vivons eſt devenu le ſiecle de l
haine & des ſecrets complots: ſiecle o
tout agit de concert ſans affection pou
perſonne, où nul ne tient à ſon part
par attachement mais par averſion
pour le parti contraire, où, pourvu
qu'on faſſe le mal d'autrui, nul ne ſe
ſoucie de ſon propre bien.

ROUSSEAU.

C'étoit pourtant chez tous ces gens
ſi haineux que vous trouviez pour J. J.
une affection ſi tendre.

LE FRANÇOIS.

Ne me rappellez pas mes torts; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'euſſent faſciné l'eſprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus ſi pompeuſement étalées étoient preſque auſſi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y ſentois une forfanterie que je ne ſavois pas démêler, & mon jugement, ſubjugué mais non ſatisfait, cherchoit les éclairciſſemens que vous m'avez donnés, ſans ſavoir les trouver de lui-même.

Les complots ainſi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens aſſortis à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit ſur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de myſtere pour les faire mieux circuler. Les philoſophes, pour conſerver une certaine gravité, ſe ſont donné, en ſe faiſant chefs de parti, des multitudes de petits éleves qu'ils ont initiés aux ſecrets de la ſecte, & dont ils ont fait autant d'émiſſaires & d'opérateurs de ſourdes iniquités, & répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient &

qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainſi leur cruelle influence dans tous les rangs ſans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ſes conjurés le ſang d'un homme, ſûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reſte de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime ſont impoſſibles à rompre. L'expérience en eſt ſenſible dans l'hiſtoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'eſtime & la bienveillance que ſa droiture & la douceur de ſon commerce devoient naturellement inſpirer, s'eſt éparpillé ſans retour à la premiere épreuve, ou n'eſt reſté que pour le trahir. Mais les complices de nos Meſſieurs n'oſeront jamais ni les démaſquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démaſqués eux-mêmes, ni ſe détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien inſtruits de ce qu'ils ſavent faire pour l'exercer. Demeurant ainſi tous unis par la crainte plus que les bons ne le ſont par l'amour, ils forment un

corps indiſſoluble dont chaque membre ne peut plus être ſéparé.

Dans l'objet de diſpoſer par leurs diſciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont aſſorti leur doctrine à leurs vues; ils ont fait adopter à leurs ſectateurs les principes les plus propres à ſe les tenir inviolablement attachés, quelque uſage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinſſent contrarier les leurs, ils l'ont ſappée par la baſe en détruiſant toute religion, tout libre-arbitre, par conſéquent tout remords, d'abord avec quelque précaution par la ſecrete prédication de leur doctrine, & enſuite tout ouvertement, lorſqu'ils n'ont plus eu de puiſſance réprimante à craindre. En paroiſſant prendre le contre-pied des Jéſuites, ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées en ſe faiſant comme eux chefs de parti. Les Jéſuites ſe rendoient tout puiſſans en exerçant l'autorité divine ſur les conſciences, & ſe faiſant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philoſophes ne pouvant uſurper la même autorité ſe ſont appliqués à la détruire;

& puis en paroiſſant expliquer la nature (7) à leurs dociles ſectateurs, & s'en faiſant les ſuprêmes interpretes, ils ſe ſont établis en ſon nom une autorité non moins abſolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroiſſe libre & ne régner ſur les volontés que par la raiſon. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puiſſance comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient par conſéquent incompatibles, puiſque le ſyſtême fondamental de l'un & de l'autre étoit de régner deſpotiquement. Chacun voulant régner ſeul ils ne pouvoient partager l'empire & régner enſemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, ſuivant plus adroitement les erremens de l'autre, l'a ſupplanté en lui débauchant ſes appuis, & par eux eſt venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher ſur ſes traces avec autant d'audace & plus de ſuccès, puiſque l'autre a toujours

(7) Nos Philoſophes ne manquent pas d'étaler pompeuſement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphyſique ils ont décoré de ce beau nom.

éprouvé de la réſiſtance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles ; mais s'il renaiſſoit quelques vrais défenſeurs du théïſme, de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles perſécutions; bientôt une inquiſition philoſophique, plus cauteleuſe & non moins ſanguinaire que l'autre, feroit brûler ſans miſéricorde quiconque oſeroit croire en Dieu. Je ne vous déguiſerai point qu'au fond du cœur je ſuis reſté croyant moi-même auſſi bien que vous. Je penſe là-deſſus, ainſi que J. J., que chacun eſt porté naturellement à croire ce qu'il deſire, & que celui qui ſe ſent digne du prix des ames juſtes ne peut s'empêcher de l'eſpérer. Mais ſur ce point comme ſur J. J. lui-même, je ne veux point profeſſer hautement & inutilement des ſentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profeſſion de foi que quand j'y ſerai forcé ſous peine de menſonge.

Or cette doctrine de matérialiſme &

d'athéïſme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés miſſionnaires, n'a pas ſeulement pour objet de faire dominer les chefs ſur leurs proſélytes, mais dans les myſteres ſecrets où ils les employent, de n'en craindre aucune indiſcrétion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le ſuccès meurent avec leurs complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Perſans, objecté par J. J. à ceux qui diſent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les impoſteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui ſouvent leur ſervit de frein. Mais notre philoſophie en délivrant ſes prédicateurs de cette crainte, & leurs diſciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuſes qu'inutiles? Si l'on meurt on ne riſque rien, ſelon eux, à ſe taire, & l'on riſque tout à parler ſi l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-tems on n'entend plus parler de

reſtitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans ſans repentir, ſans remords, emportent ſans effroi dans leur conſcience le bien d'autrui, le menſonge & la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie? Et que ſerviroit même à J. J. ce repentir ſuppoſé d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne tranſpireroient jamais au-dehors, & ne parviendroient à la connoiſſance de perſonne? Ignorez-vous que tous les ligueurs ſurveillans les uns des autres forcent & ſont forcés de reſter fidelles au complot, & qu'entourés, ſur-tout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir ſa confeſſion, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépoſitaires qui ne s'en chargeroient que pour l'enſevelir dans un ſecret éternel? Ainſi toutes les bouches ſont ouvertes au menſonge, ſans que parmi les vivans & les mourans il s'en trouve déſormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc, quelle reſſource lui reſte pour triompher, même à force de tems, de l'impoſture, & ſe manifeſter au public, quand tous les intérêts concourent à la

tenir cachée, & qu'aucun ne porte à la révéler ?

ROUSSEAU.

Non, ce n'eſt pas à moi à vous dire cela, c'eſt à vous-même, & ma réponſe eſt écrite dans votre cœur. Eh ! dites-moi donc à votre tour quel intérêt, quel motif vous ramene de l'averſion, de l'animoſité même qu'on vous inſpira pour J. J. à des ſentimens ſi différens ? Après l'avoir ſi cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable, pourquoi le plaignez-vous ſi ſincérement aujourd'hui que vous le jugez innocent ? Croyez-vous donc être le ſeul homme au cœur duquel parle encore la juſtice indépendamment de tout autre intérêt ? Non, Monſieur, il en eſt encore, & peut-être plus qu'on ne penſe, qui ſont plutôt abuſés que ſéduits, qui font aujourd'hui par foibleſſe & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même penſe plus favorablement que vous de pluſieurs de ceux qui l'approchent ; il les voit, trompés par ſes ſoi-diſans patrons, ſuivre ſans le ſavoir les impreſſions de la haine,

croyant de bonne foi ſuivre celles de la pitié. Il y a dans la diſpoſition publique un preſtige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils ſe relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, & la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux, & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de ſon propre égarement. Cela, quoique vous en diſiez, arrivera tôt ou tard. La queſtion ſi cavaliérement décidée dans notre ſiecle ſera mieux diſcutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public ceſſera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été miſe à ſon prix, ſes jugemens formeront des préjugés contraires; ce ſera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut diſtinguer encore, & les auteurs du complot, & ſes directeurs des deux ſexes, & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le ſecret de l'impoſture, d'avec le public qui, trompé par eux & le croyant réellement coupable, ſe prête ſans ſcru-

pule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conſcience éteinte dans les premiers n'y laiſſe plus de priſe au repentir. Mais l'égarement des autres eſt l'effet d'un preſtige qui peut s'évanouir, & leur conſcience rendue à elle-même peut leur faire ſentir cette vérité ſi pure & ſi ſimple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme prouve que ce n'eſt point pour ſa méchanceté qu'il eſt diffamé. Si-tôt que la paſſion & la prévention ceſſeront d'être entretenues, mille choſes qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuſes de ſes écrits dont vos Meſſieurs attendent un ſi grand effet, en produiront alors un tout contraire & ſerviront à les déceler, en manifeſtant aux plus ſtupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de ſon vivant par des traîtres en ſe cachant très-ſoigneuſement de lui, portera tous les caracteres des plus noirs libelles: enfin tous les manéges dont il eſt l'objet paroîtront alors ce qu'ils ſont; c'eſt tout dire.

Que les nouveaux philoſophes aient

voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mit leur conſcience à ſon aiſe, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'eſt de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant ſur-tout que la prédication paſſionnée de cette doctrine a commencé préciſément avec l'exécution du complot, & paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engoüement d'athéïſme eſt un fanatiſme éphémere, ouvrage de la mode, & qui ſe détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'eſt qu'une mutinerie contre ſa conſcience dont il ſent le murmure avec dépit. Cette commode philoſophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne ſauroit être longtems celle de la multitude victime de leurs paſſions, & qui, faute de bonheur en cette vie, a beſoin d'y trouver au moins l'eſpérance & les conſolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété pouſſée juſqu'au fanatiſme, dans un libertinage ſans crainte & ſans honte; une jeuneſſe ſans diſcipline, des femmes ſans

mœurs (8), des peuples ſans foi, des Rois ſans loi, ſans ſupérieur qu'ils craignent & délivrés de toute eſpece de frein, tous les devoirs de la conſcience anéantis, l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien ſocial que la force; on peut prévoir aiſément, ce me ſemble, ce qui doit bientôt réſulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres inſtruits par leurs inſtituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs paſſions; tantôt ſourdement affamée, tantôt ouvertement dévaſtée, par-tout inondée de ſoldats (9), de comédiens, de filles publi-

(8) Je viens d'apprendre que la génération préſente ſe vante ſinguliérement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne ſe vante auſſi de déſintéreſſement, de droiture, de franchiſe & de loyauté. C'eſt être auſſi loin des vertus qu'il eſt poſſible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reſte il eſt très-naturel qu'à force de ſourdes intrigues & de noirs complots, à force de ſe nourrir de bile & de fiel on perde enfin le goût des vrais plaiſirs. Celui de nuire une fois goûté rend inſenſible à tous les autres: c'eſt une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable quoique François, j'eſpere qu'il

ques,

ques, de livres corrupteurs & de vices deſtructeurs, voyant naître & périr dans ſon ſein des races indignes de vivre, ſentira tôt ou tard dans ſes calamités, le fruit des nouvelles inſtructions, & jugeant d'elles par leurs funeſtes effets, prendra dans la même horreur & les profeſſeurs & les diſciples & toutes ces doctrines cruelles qui, laiſſant l'empire abſolu de l'homme à ſes ſens, & bornant tout à la jouiſſance de cette courte vie, rendent le ſiecle où elles regnent auſſi mépriſable que malheureux.

Ces ſentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs, pour conſoler l'homme dans ſes miſeres & l'encourager à la vertu peuvent bien, à force d'art, d'intrigues & de ſophiſmes, être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations ſuivantes, ils ramèneront toujours l'homme à ſes diſpoſitions primitives, comme la ſemence d'un arbre greffé redonne toujours le ſauvageon. Ce ſentiment intérieur que nos phi-

---

pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe & France ne ſont pas pour moi des mots ſynonymes.

loſophes admettent quand il leur eſt commode, & rejettent quand il leur eſt importun, perce à travers les écarts de la raiſon, & crie à tous les cœurs que la juſtice a une autre baſe que l'intérêt de cette vie, & que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, a ſon ſiége dans un ſyſtême différent qu'on cherche en vain ſur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conſcience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raiſon dans l'entendement, & l'inſenſibilité morale eſt tout auſſi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puiſſent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiſeront plus la paſſion qui les anima, quand cette paſſion ſe ſera ſuffiſamment aſſouvie, quand ils

(10) *De l'utilité de la Religion.* Titre d'un beau livre à faire, & bien néceſſaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Egliſe, ni par un auteur de profeſſion. Il faudroit un homme tel qu'il n'en exiſte plus de nos jours, & qu'il n'en renaîtra de long-tems.

en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour ; mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux & que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Trans-

mettre à la poſtérité des éclairciſſemens ſur ce point, c'eſt préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas, une ſi juſte entrepriſe. Il en réſultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand beſoin; l'une, d'avoir, & ſur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du ſavoir humain; l'autre, d'apprendre par un exemple auſſi mémorable à reſpecter en tout & toujours le droit naturel, & à ſentir que toute vertu qui ſe fonde ſur une violation de ce droit eſt une vertu fauſſe qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de juſtice en tout ce qui dépend de moi, & je vous exhorte à y concourir, puiſque vous le pouvez faire ſans riſque & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loiſir & ſans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions, & reprenant autant qu'il ſe peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les veſtiges, fournir à ceux qui vien-

dront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. ſur tout cela, je ne doute point que nous ne tiraſſions de lui beaucoup de lumieres qui reſteront à jamais éteintes, & que nous ne fuſſions ſurpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de ſa part expliqueroient des énigmes qui ſans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adreſſe de ſes ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai reçu de ſon propre mouvement des éclairciſſemens inattendus ſur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonſtance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre aſpect. Mais, gêné par mes engagemens & forcé de ſupprimer mes objections, je me ſuis ſouvent refuſé malgré moi aux ſolutions qu'il ſembloit m'offrir, pour ne pas paroître inſtruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous uniſſons pour former avec lui une ſociété ſincere & ſans fraude, une fois ſûr de notre droiture & d'être eſtimé de nous, il nous ouvrira ſon cœur ſans peine; & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il eſt naturellement ſi diſpoſé,

nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations ſentiront la valeur, & qui du moins les mettront à portée de diſcuter contradictoirement des queſtions aujourd'hui décidées ſur le ſeul rapport de ſes ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'aſſure, où ſa défenſe auſſi périlleuſe aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, & les couvrira, ſans aucun riſque d'une gloire auſſi belle, auſſi pure que la vertu généreuſe en puiſſe obtenir ici-bas.

LE FRANÇOIS.

Cette propoſition eſt tout-à-fait de mon goût, & j'y conſens avec d'autant plus de plaiſir que c'eſt peut-être le ſeul moyen qui ſoit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent perſécuté, ſans riſque de m'en faire à moi-même. Ce n'eſt pas que la ſociété que vous me propoſez ſoit tout-à-fait ſans péril. L'extrême attention qu'on a ſur tous ceux qui lui parlent, même une ſeule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Meſſieurs ont trop vu ma répugnance à ſuivre leurs erremens & à circonvenir comme eux un homme

dont ils m'avoient fait de ſi affreux portraits, pour qu'ils ne ſoupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à ſon égard, j'ai vraiſemblablement auſſi changé d'opinion. Depuis long-tems déjà, malgré vos précautions & les ſiennes, vous êtes inſcrit comme ſuſpect ſur leurs regiſtres, & je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à ſentir qu'ils ſe ſont occupés de vous : ils ſont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que perſonne leur puiſſe échapper ; moi ſur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je ſuis ſûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet ſans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire ſans fauſſeté, de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il ſera poſſible. S'ils ont quelque ſujet de me craindre, ils en ont auſſi de me ménager, & je me flatte qu'ils me connoiſſent trop d'honneur pour craindre des trahiſons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuſe donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos ſentimens à

ſon égard, & que ſi je ne puis lui révéler les myſteres de ſes ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & tranſmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire diſparoître, & qui fourniront un jour de puiſſans indices pour parvenir à la connoiſſance de la vérité. Je ſais que ſes papiers dépoſés en divers tems, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fideles, ſont tous paſſés dans celles de ſes perſécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accommoder à leur gré les autres; ce qu'ils ont pu faire à diſcrétion, ne craignant ni examen, ni vérification de la part de qui que ce fût, ni ſur-tout de gens intéreſſés à découvrir & manifeſter leur fraude. Si depuis lors il lui reſte quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à ſa mort, & par les meſures priſes, il eſt bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commiſes pour tout ſaiſir. Le ſeul moyen qu'il ait de les conſerver eſt de les dépoſer ſecré-

tement, s'il eſt poſſible, en des mains vraiment fidelles & ſures. Je m'offre à partager avec vous les riſques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun ſoin pour qu'il paroiſſe un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les obſervations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conſcience, pour l'intérêt de la juſtice, & pour le ſervice de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'eſt auſſi tout ce qu'il deſire lui-même. L'eſpoir que ſa mémoire ſoit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ſes livres deviennent utiles par l'eſtime due à leur auteur, eſt déſormais le ſeul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au ſien. Tempérons ainſi l'horreur de cette ſolitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin ſans faire en ſa faveur d'inutiles efforts qui pourroient

cauſer de grands déſordres, & dont le ſuccès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette conſolation pour ſa derniere heure que des mains amies lui ferment les yeux.

*FIN du Troiſieme Dialogue.*

# HISTOIRE

## DU

# PRÉCÉDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du ſujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet Écrit. C'eſt ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précede. Mais je dirai quelle étoit ſa deſtination, quelle a été ſa deſtinée, & pourquoi cette copie ſe trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues, malgré le ſerrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuſe tâche, ſans ſavoir, ſans imaginer comment en pouvoir faire uſage, & ſans me réſoudre ſur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient ſous le nom d'amis. Frappé ſur-tout de l'inſigne duplicité de ***, que j'avois eſtimé au point de lui con-

fier mes confeſſions, & qui du plus ſacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un inſtrument d'impoſture & de trahiſon, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœuvres m'annonçoient ſi clairement les intentions? Leur confier mon manuſcrit n'étoit autre choſe que vouloir le remettre moi-même à mes perſécuteurs, & la maniere dont j'étois enlacé ne me laiſſoit plus le moyen d'aborder perſonne autre.

Dans cette ſituation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fauſſeté parmi les hommes, mon ame exaltée par le ſentiment de ſon innocence & par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan juſqu'au ſiége de tout ordre & de toute vérité, pour y chercher les reſſources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je réſolus de me confier uniquement à la providence, & de remettre à elle ſeule l'entiere diſpoſition du dépôt que je deſirois laiſſer en de ſures mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit, & de la dé-

poſer dans une Egliſe ſur un Autel ; & pour rendre cette démarche auſſi ſolemnelle qu'il étoit poſſible, je choiſis le grand Autel de l'Egliſe de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt ſeroit plus aiſément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuſcrit juſques ſous les yeux du Roi ; ce qui étoit tout ce que j'avois à deſirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à tranſcrire au net mon Ecrit, je méditois ſur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & ſur-tout pour un homme auſſi timide que moi. Je penſai qu'un ſamedi, jour auquel toutes les ſemaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reſte vuide, ſeroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver juſqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus ſurement ma démarche, j'allai pluſieurs fois de loin en loin examiner l'état des

choſes & la diſpoſition du Chœur & de ſes avenues ; car ce que j'avois à redouter, c'étoit d'être retenu au paſſage, ſûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuſcrit étant prêt, je l'enveloppai, & j'y mis la ſuſcription ſuivante.

## *DÉPÔT REMIS A LA PROVIDENCE.*

« PROTECTEUR des opprimés, » Dieu de juſtice & de vérité, reçois » ce dépôt que remet ſur ton Autel & » confie à ta providence un étranger in» fortuné, ſeul, ſans appui, ſans défen» ſeur ſur la terre, outragé, moqué, » diffamé, trahi de toute une généra» tion, chargé depuis quinze ans à l'en» vi de traitemens pires que la mort, & » d'indignités inouies juſqu'ici parmi » les humains, ſans avoir pu jamais en » apprendre au moins la cauſe. Toute » explication m'eſt refuſée, toute com» munication m'eſt ôtée ; je n'attends » plus des hommes, aigris par leur

„ propre injuſtice, qu'affronts, men-
„ ſonges & trahiſons. Providence éter-
„ nelle, mon ſeul eſpoir eſt en toi ;
„ daigne prendre mon dépôt ſous ta
„ garde & le faire tomber en des mains
„ jeunes & fidelles, qui le tranſmet-
„ tent exempt de fraude à une meil-
„ leure génération ; qu'elle apprenne,
„ en déplorant mon ſort, comment fut
„ traité par celle-ci un homme ſans
„ fiel & ſans fard, ennemi de l'injuſ-
„ tice, mais patient à l'endurer, &
„ qui jamais n'a fait, ni voulu, ni
„ rendu de mal à perſonne. Nul n'a
„ droit, je le ſais, d'eſpérer un mira-
„ cle, pas même l'innocence oppri-
„ mée & méconnue. Puiſque tout doit
„ rentrer dans l'ordre un jour, il ſuf-
„ fit d'attendre. Si donc mon travail
„ eſt perdu, s'il doit être livré à mes
„ ennemis & par eux détruit ou défi-
„ guré, comme cela paroît inévitable,
„ je n'en compterai pas moins ſur ton
„ œuvre, quoique j'en ignore l'heure
„ & les moyens ; & après avoir fait,
„ comme je l'ai dû, mes efforts pour y
„ concourir, j'attends avec confiance,
„ je me repoſe ſur ta juſtice, & me ré-
„ ſigne à ta volonté „.

Au verſo du titre & avant la premiere page étoit écrit ce qui ſuit.

« Qui que vous ſoyez que le Ciel a » fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque » uſage que vous ayez réſolu d'en » faire, & quelque opinion que vous » ayez de l'Auteur, cet Auteur infor- » tuné vous conjure par vos entrailles » humaines & par les angoiſſes qu'il a » ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſ- » poſer qu'après l'avoir lu tout entier. » Songez que cette grace que vous » demande un cœur briſé de douleur, » eſt un devoir d'équité que le Ciel » vous impoſe ».

Tout cela fait, je pris ſur moi mon paquet, & je me rendis le ſamedi 24 février 1776 ſur les deux heures à Notre-Dame, dans l'intention d'y préſenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai paſſer plus bas par

l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée & qui séparoit de la nef la partie des bas-côtés qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vuide, & qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux discerner ce que je voyois. Depuis trente-six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent & en divers tems à Notre-Dame; j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert & libre, & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne, je crus dans mon

premier tranſport voir concourir le Ciel méme à l'œuvre d'iniquité des hommes, & le murmure d'indignation qui m'échappa, ne peut être conçu que par celui qui ſauroit ſe mettre à ma place, ni excuſé que par celui qui ſait lire au fond des cœurs.

Je ſortis rapidement de l'Egliſe, réſolu de n'y rentrer de mes jours; & me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reſte du jour, errant de toutes parts ſans ſavoir ni où j'étois ni où j'allois, juſqu'à ce que n'en pouvant plus, la laſſitude & la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue & preſque hébété de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier ſaiſiſſement, je commençai à réfléchir plus poſément à ce qui m'étoit arrivé, & par ce tour d'eſprit qui m'eſt propre, auſſi prompt à me conſoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'enviſager d'un autre œil le mauvais ſuccès de ma tentative. J'avois dit dans ma ſuſcription que je n'attendois pas un miracle, & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réuſſir mon projet: car l'idée que mon manuſcrit parviendroit directement au

Roi, & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit; cette idée, dis-je, étoit ſi folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt juſqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins perſécuteurs ou de leurs amis, & par conſéquent pour être ou tout-à-fait ſupprimé ou défiguré, ſelon leurs vues, pour le rendre funeſte à ma mémoire? Enfin le mauvais ſuccès de mon projet dont je m'étois ſi fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un deſſein ſi contraire à mes intérêts; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuſcrit me fût reſté pour en diſpoſer plus ſagement, & voici l'uſage que je réſolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoiſſance, avec lequel j'avois eu quelque liaiſon, que je n'avois point ceſſé d'eſtimer, & qui paſſoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris

depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de ſon retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépoſitaire de mon manuſcrit. Cet homme étoit, il eſt vrai, Philoſophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faiſoient tous ces préjugés contre un point auſſi bien établi que ſa probité l'étoit dans mon eſprit ? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare, ne faiſoit qu'augmenter ma confiance en lui ; & quel plus digne inſtrument le Ciel pouvoit-il choiſir pour ſon œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc ; je cherche ſa demeure ; enfin je la trouve, & non ſans peine. Je lui porte mon manuſcrit, & je le lui remets avec un tranſport de joie, avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans ſavoir encore de quoi il s'agiſſoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête uſage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette aſſurance très-ſuperflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement perſuadé que le moment étoit venu où le voile de ténebres qu'on tient depuis vingt ans ſur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépoſitaire des éclairciſſemens qui me paroiſſoient devoir néceſſairement ſuivre de la lecture de mon manuſcrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire ſon ſentiment. Il me parla de tranſpoſitions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait ſur lui mon Ecrit ni de ce qu'il penſoit de l'auteur. Il me propoſa ſeulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même propoſition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré, me fit penſer que leurs diſpoſitions & les ſiennes étoient les mêmes. Voyant enſuite que ſa propoſition ne me plaiſoit point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai ſeulement de le remettre à quelqu'un plus

jeune que lui, qui pût ſurvivre aſſez & à moi & à mes perſécuteurs pour pouvoir le publier un jour ſans crainte d'offenſer perſonne. Il s'attacha ſinguliérement à cette derniere idée, & il m'a paru par la ſuſcription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ſes ſoins à faire en ſorte, comme je l'en ai prié, que le manuſcrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du ſiecle préſent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'Ecrit fût fidellement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai ceſſé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois viſites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement déciſif ſur mon dépoſitaire, je ſentis que j'avois manqué mon but & que vraiſemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt : mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais ſuccès venoit de mon mauvais choix ; qu'il falloit être bien aveugle & bien

prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de ſa nation pour en manifeſter l'iniquité; à un homme âgé trop prudent, trop circonſpect pour s'échauffer pour la juſtice & pour la défenſe d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépoſitaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choiſir. C'eſt donc ma faute ſi j'ai mal réuſſi; mon ſuccès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle eſpérance, je me remis à tranſcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voiſin à Wootton paſſa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croyent voir, dans tout ce qui leur arrive, une expreſſe direction du ſort. Je me dis; voilà le dépoſitaire que la providence m'a choiſi; c'eſt elle qui me l'envoye, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au ſien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme, un étranger qu'il me falloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, ſans intérêt de

me nuire & ſans paſſion contre moi? Tout cela me parut ſi clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occaſion fortuite, je me preſſai de la ſaiſir. Malheureuſement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reſte ſi, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis ſon départ de nouvelles réflexions ont jetté dans mon eſprit des doutes ſur la ſageſſe de tous ces choix; je ne pouvois ignorer que depuis longtems nul ne m'approche qui ne ſoit expreſſément envoyé, & que me confier aux gens qui m'entourent c'eſt me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidelle, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon eſpérance étoit donc vaine, toutes mes meſures étoient fauſſes, tous mes ſoins étoient inutiles, & je devois être ſûr que l'uſage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainſi confiant ſeroit de l'anéantir.

Cette idée me ſuggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet.

Ce

Ce fut d'écrire une eſpece de billet circulaire adreſſé à la nation Françoiſe, d'en faire pluſieurs copies & de les diſtribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la phyſionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle réſolution. On ne me laiſſe de communication, me diſois-je, qu'avec des gens apoſtés par mes perſécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'eſt autre choſe que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui ſoient de bonne foi : mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaiſe intention ; je dois être ſûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la diſtribution, j'éprouvai un obſtacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le préſentois. La ſuſcription étoit, *A tout François aimant encore la juſtice & la vérité.* Je n'imaginois pas que ſur cette adreſſe aucun l'oſât refuſer ; preſque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'a-

dreſſe, me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur qu'il ne s'adreſſoit pas à eux. Vous avez raiſon, leur diſois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la ſeule parole franche que depuis quinze ans j'aye obtenue d'aucune bouche Françoiſe.

Econduit auſſi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponſe à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponſe déciſive à ce même billet l'acquieſcement à leur fantaiſie. J'en remis deux ou trois autres aux perſonnes qui m'accoſtoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produiſit que des réponſes amphigouriques & normandes qui m'atteſtoient dans leurs auteurs une fauſſeté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais ſuccès, qui devoit mettre le comble à mon déſeſpoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon ſort étoit ſans reſſources, il m'apprit à ne plus lutter contre la néceſſité. Un paſſage de l'Emile que je me rappellai me

fit rentrer en moi-même, & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y ſubſtituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourront-ils altérer, changer, détériorer mon être? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode, Rouſſeau reſtera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre ſous ſon joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne ſuis, que m'importe? L'eſſence de mon être eſt-elle dans leurs regards? S'ils abuſent & trompent ſur mon compte les générations ſuivantes, que m'importe encore? Je n'y ſerai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoiſonnent & tournent à mal tout ce que le deſir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'eſt à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conſ-

cience, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir ſur eux & ſur moi; mais quelle erreur peut excuſer un ſyſtême auſſi exécrable que celui qu'ils ſuivent à mon égard avec un zele impoſſible à qualifier; quelle erreur peut faire traiter publiquement en ſcélérat convaincu le même homme qu'on empêche avec tant de ſoins d'apprendre au moins de quoi on l'accuſe? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire ſouffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut qu'ils aient des ames de fange; s'ils le trouvent auſſi cruel qu'il l'eſt, les Phalaris, les Agatocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'eſpérer les ramener en leur montrant qu'ils ſe trompent; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit, & quand ils ſe tromperoient ſur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne ſont pas injuſtes & méchans envers moi par erreur mais par volonté: ils le ſont parce qu'ils veulent l'être, & ce n'eſt pas à leur raiſon qu'il faudroit

parler, c'eſt à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injuſtice ne feront que l'augmenter; elle eſt un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'eſt encore plus à tort que je me ſuis affecté de leurs outrages, au point d'en tomber dans l'abattement & preſque dans le déſeſpoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choſes, & de m'ôter les conſolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent! Et pourquoi donc eſt-il néceſſaire à mon bonheur éternel, qu'ils me connoiſſent & me rendent juſtice? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuſe & de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait ſouffrir injuſtement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, ſaurai-je & m'inquiéterai-je de ſavoir ce qui ſe paſſe encore à mon égard ſur la terre? A l'inſtant que la barriere de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui eſt en deçà diſparoîtra pour jamais, & ſi je me ſouviens alors de l'exiſtence du genre-humain, il ne ſera pour moi dès cet inſtant même que comme n'exiſtant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-

à fait ; détaché de tout ce qui tient à la terre & des inſenſés jugemens des hommes, je me réſigne à être à jamais défiguré parmi eux, ſans en moins compter ſur le prix de mon innocence & de ma ſouffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre ; ce n'eſt plus chez eux que je dois la chercher, & il n'eſt pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Deſtiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du menſonge, j'attends l'heure de ma délivrance & le triomphe de la vérité ſans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terreſtre & délivré même de l'inquiétude de l'eſpérance ici-bas, je ne vois plus de priſe par laquelle ils puiſſent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de colere, & même je n'y tâche plus ; mais le calme qui ſuccede à cette agitation paſſagere eſt un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'eſpérance éteinte étouffe bien le deſir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux juſqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les

hommes. Je ſuis diſpenſé déſormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils ſont déterminés à rejetter toujours, mais je ne le ſuis pas de leur laiſſer les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'eſt le dernier uſage qui me reſte à faire de cet Ecrit. En multiplier inceſſamment les copies pour les dépoſer ainſi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent, ſeroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raiſonnablement eſpérer que de toutes ces copies ainſi diſperſées, une ſeule parvienne entiere à ſa deſtination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoiſſance que je croirai les moins injuſtes, les moins prévenus; ou qui, quoique liés avec mes perſécuteurs, me paroîtront avoir néanmoins encore du reſſort dans l'ame & pouvoir être quelque choſe par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, reſteront ſourds à mes raiſons, inſenſibles à ma deſtinée, auſſi cachés & faux qu'auparavant. C'eſt un parti pris univerſellement & ſans retour, ſur-tout par ceux qui m'approchent. Je ſais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette derniere réſolution, parce

qu'elle eſt le ſeul moyen qui reſte en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y mettre la poſſibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera, l'expérience m'en avertit, mais il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il eſt déſormais impoſſible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en eſt aſſez pour m'impoſer l'obligation de la tentative, ſans en eſpérer aucun ſuccès. Si je me contente de laiſſer cet Ecrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma derniere heure pour tout ſaiſir & brûler ou falſifier. Mais ſi parmi ceux qui m'auront lu, il ſe trouvoit un ſeul cœur d'homme, ou ſeulement un eſprit vraiment ſenſé, mes perſécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, ſi ce bonheur ineſpéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel eſſai. Je ſais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton ſera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénevole; ils me plaindront beaucoup de voir ſi noir ce qui eſt ſi blanc, car ils ont tous

la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'inſtant, ne me ſurprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais ſi, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raiſons frappent & qui commence à ſoupçonner la vérité, je ne reſterai pas un moment en doute ſur cet effet, & j'ai le ſigne aſſuré pour le diſtinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'eſt de celui-là que je ferai mon dépoſitaire, ſans même examiner ſi je dois compter ſur ſa probité : car je n'ai beſoin que de ſon jugement pour l'intéreſſer à m'être fidelle. Il ſentira qu'en ſupprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage; qu'en le livrant à mes ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conſéquent donner un grand prix à cette trahiſon, ni éviter tôt ou tard par elle le juſte reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt, il reſte toujours le maître de le ſupprimer quand il voudra, & peut un jour, ſi des révolutions aſſez naturelles changent les diſpoſitions du public, ſe faire un honneur infini, & tirer de ce même dépôt un

grand avantage dont il ſe prive en ſe ſacrifiant. S'il ſait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raiſonnant bien m'être fidelle. Je dis plus ; quand même le public perſiſteroit dans les mêmes diſpoſitions où il eſt à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à deſirer de ſavoir au moins ce que J. J. auroit pu dire ſi on lui eût laiſſé la liberté de parler. Que mon dépoſitaire ſe montrant leur diſe alors : vous voulez donc ſavoir ce qu'il auroit dit, & bien le voilà. Sans prendre mon parti, ſans vouloir défendre ma cauſe ni ma mémoire, il peut en ſe faiſant mon ſimple rapporteur, & reſtant au ſurplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jetter cependant un nouveau jour ſur le caractere de l'homme jugé : car c'eſt toujours un trait de plus à ſon portrait de ſavoir comment un pareil homme oſa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme ſenſé diſpoſé pour ſon propre avantage à m'être fidelle, je ſuis déterminé à lui remettre, non-ſeulement cet Ecrit, mais auſſi tous les papiers qui reſtent entre mes mains, & deſquels on peut tirer un jour de grandes

lumieres ſur ma deſtinée, puiſqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des faits que nul autre que moi ne peut donner, & qui ſont les ſeules clefs de beaucoup d'énigmes qui ſans cela reſteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne ſe trouve point, il eſt poſſible au moins que la mémoire de cette lecture reſtée dans l'eſprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque ſentiment de juſtice & de commiſération, quand long-tems après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce ſouvenir peut produire en ſon ame quelque heureux effet que la paſſion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occaſions de faire connoître cet Ecrit, ſi je les trouve, ſans en attendre aucun ſuccès. Si je trouve un dépoſitaire que j'en puiſſe raiſonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en conſolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, juſqu'à

ce qu'à ma mort, ſi ce n'eſt plutôt, mes perſécuteurs s'en ſaiſiſſent. Ce deſtin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que faſſent les hommes, le Ciel à ſon tour fera ſon œuvre. J'en ignore le tems, les moyens, l'eſpece. Ce que je ſais, c'eſt que l'arbitre ſuprême eſt puiſſant & juſte, que mon ame eſt innocente & que je n'ai pas mérité mon ſort. Cela me ſuffit. Céder déſormais à ma deſtinée, ne plus m'obſtiner à lutter contre elle, laiſſer mes perſécuteurs diſpoſer à leur gré de leur proie, reſter leur jouet ſans aucune réſiſtance durant le reſte de mes vieux & triſtes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au Ciel qu'ils en diſpoſent, ſans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive; c'eſt ma derniere réſolution. Que les hommes faſſent déſormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.

# COPIE

*Du Billet circulaire dont il eſt parlé dans l'Ecrit précédent.*

*A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.*

FRANÇOIS ! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, ſeul, à votre merci, ſans appui, ſans défenſeur, mais qui n'en auroit pas beſoin chez un peuple juſte ; pour un homme ſans fard & ſans fiel, ennemi de l'injuſtice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à perſonne, & qui depuis quinze ans plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, ſe voit, ſe ſent charger à l'envi d'indignités inouies juſqu'ici parmi les humains, ſans avoir pu ja-

mais en apprendre au moins la cauſe ! C'eſt donc-là votre franchiſe, votre douceur, votre hoſpitalité ? Quittez ce vieux nom de *Francs ;* il doit trop vous faire rougir. Le perſécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont perſuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela eſt toujours facile en ſe cachant de l'accuſé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me réſigner ; car je n'attends, ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace ; mais ce que je veux & qui m'eſt dû tout au moins après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment & par qui j'ai été jugé !

Pourquoi faut-il qu'un ſcandale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſtere impénétrable ? A quoi bon tant de machines, de ruſes, de trahiſons, de menſonges pour cacher au coupable ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis ? Que ſi, pour des raiſons qui me paſſent,

perſiſtant à m'ôter un droit (*) dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes, de dériſion, d'opprobres, ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs, mes raiſons, mes plaintes, ſans me permettre même de parler (†); j'éleverai au Ciel pour toute défenſe un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me

(*) Quel homme de bon ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un mortel de ſon état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de juge. Si tels ſont les préceptes d'équité de la philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au foible innocent & ſimple, honneur & gloire aux intrigans cruels & ruſés.

(†) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend ou d'un opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe & de juſtifier pleinement mes accuſateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais ſans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

venge & vous puniſſe, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur !) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

*P. S.* François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant. Mais quand je n'y ſerai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité ceſſant d'être attiſée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſpere, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en ſe cachant de moi très-ſoigneuſement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous ſerez alors bien ſurpris ! &, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'oſe vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéreſſante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Meſſieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur ; cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de ſecret & de ſoin, avant que d'ajouter foi à leur

dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi sur leur propre production.

*FIN du quatrieme Volume des Mémoires.*

Ad
16531

# TABLE

## *DES DIFFERENTES PIECES*

Contenues dans les deux Volumes des Dialogues, ou III. & IV. des *Mémoires.*

*AVERTISSEMENT de l'Editeur du premier* Dialogue. Tome III. P. 3

*Du Sujet & de la forme de cet Ecrit.* 13

*Du ſyſtême de conduite envers J. J. adopté par l'adminiſtration avec l'approbation du Public.* Premier Dialogue. . . . . 25

*Du naturel de J. J. & de ſes habitudes.* Second Dialogue. . . 237

*Suite du* Second Dialogue. T. IV. P. 3

*De l'eſprit de ſes livres & concluſion.* Troiſieme Dialogue. . . . 151

*Hiſtoire de cet Ecrit.* . . . . . 275

Fin de la Table.

BIBL
Vitt
X